

Evropa Film Akt

et

L'AAFEE

présentent

L'Europe autour de l'Europe

Festival de films européens

8ème édition

Mémoire et devenir

Du 13 mars au 14 avril 2013

Cinéma l'Entrepôt

Auditorium Jean XXIII

Centre Culturel Irlandais

Centre Culturel de Serbie

Centre Culturel Italien

Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration

Door Studio

Institut Hongrois de Paris / Cinéma V4

Fondation Hippocrène

Galerie Italienne

Goethe-Institut de Paris

Institut Culturel Italien de Paris

L'Adresse Musée de La Poste

La Filmothèque du Quartier Latin

La Pagode

Le Musée du Montparnasse

Maison d'Europe et d'Orient

Maison des Associations du 14e

Moulin d'Andé

Studio des Ursulines

www.evropafilmakt.com

Direction et sélection – Irena Bilić
Coordination générale – Magdalena Petrović Vermeulen
Production et logistique – Pablo Gleason González •
Liste de diffusion et newsletter – Yvan Fischer •
Assistant communication – Mauro Zanon •
Coordination invités – Ivanka Polchenko Myers • Assistant Antoine Gilloire



Attachées de presse / Promotion – Les Piquantes

Documentation, site et catalogue – Marie-Noëlle Vallet
assistée de Ivanka Polchenko Myers et Pablo Gleason •
Traduction et sous-titrage – Marie-Noëlle Vallet, François Minaudier, Irena Bilić •
Sous-titrage électronique – VOSTAO

Designer – Julia Kosmynina • **Conception graphique** – Studio Shweb •
Web-master – Alexandre Grebenkov

Création statuette Prix Sauvage – Anđela Grabež

Coordination Irlande – Sheila Pratschke
Allemagne – Gisela Rueb • **Azerbaïdjan** – Eliza Pieter et Christine Blumauer •
Danemark – Gitte Neergård Delcourt • **Finlande** – Terhi Toivonenb •
Hongrie – Gyuri Raduly • **Norvège** – Ellen Jørgensen et Jan-Erik Holst •
Pologne – Irena Strzalkowska • **Russie** – Svetlana Resvushkina •
Serbie – Dragomir Zupanc et Petar Mitrić

Conseil musique et arts plastiques – Christopher Kilmartin, Branko Cvetković

Réalisation audiovisuel – Irena Bilić, Pat Kogan, Branislava Stefanović •
Caméra et montage – Vladan Obradović, Romuald Rocheta, Jovan Jekić,
assistés de Irina Gradovova, Nikola Mladenović •
Creation sonore – Branislava Stefanović, Jakov Munižaba

Remerciements

Alexandre Arondel, Jasmina Bojić, Jean Douchet, Bethany Haye, Philippe Herzog, Claire de Circourt, Radmila Cvorić-Petrović, Christophe Letournel, Johnny O'Reilly, Thomas Papiernik, Soracha Pelan O'Treasaigh, Danièle Pourtaud, Philippe Verger, Bruce Myers, Jivko Panev, Michelle Guyot Rose et Jimmy Rose, Brian Shingles - The Works International

L'AAFEE

L'Association des Amis du Festival l'Europe autour de l'Europe

Claude Fischer - Présidente

Chantal Laroche - Directrice générale

Christine Bonnery - Trésorière

Claude Olga Infante - Rédactrice en chef de la Lettre de L'AAFEE

Marie-France Boudet - Membre du conseil d'administration

L'Association des Amis du Festival l'Europe autour de l'Europe a été créée le 15 février 2012 à Paris au Musée de la Poste.

Jean-Marie Cavada a accepté d'être le président d'honneur aux côtés de Claude Fischer, la présidente.

La vocation de L'AAFEE :

- Faire rayonner le festival.
- Élargir le réseau du public.
- Trouver des fonds pour son développement.
- Accompagner le Festival en régions et dans les pays de l'Europe.

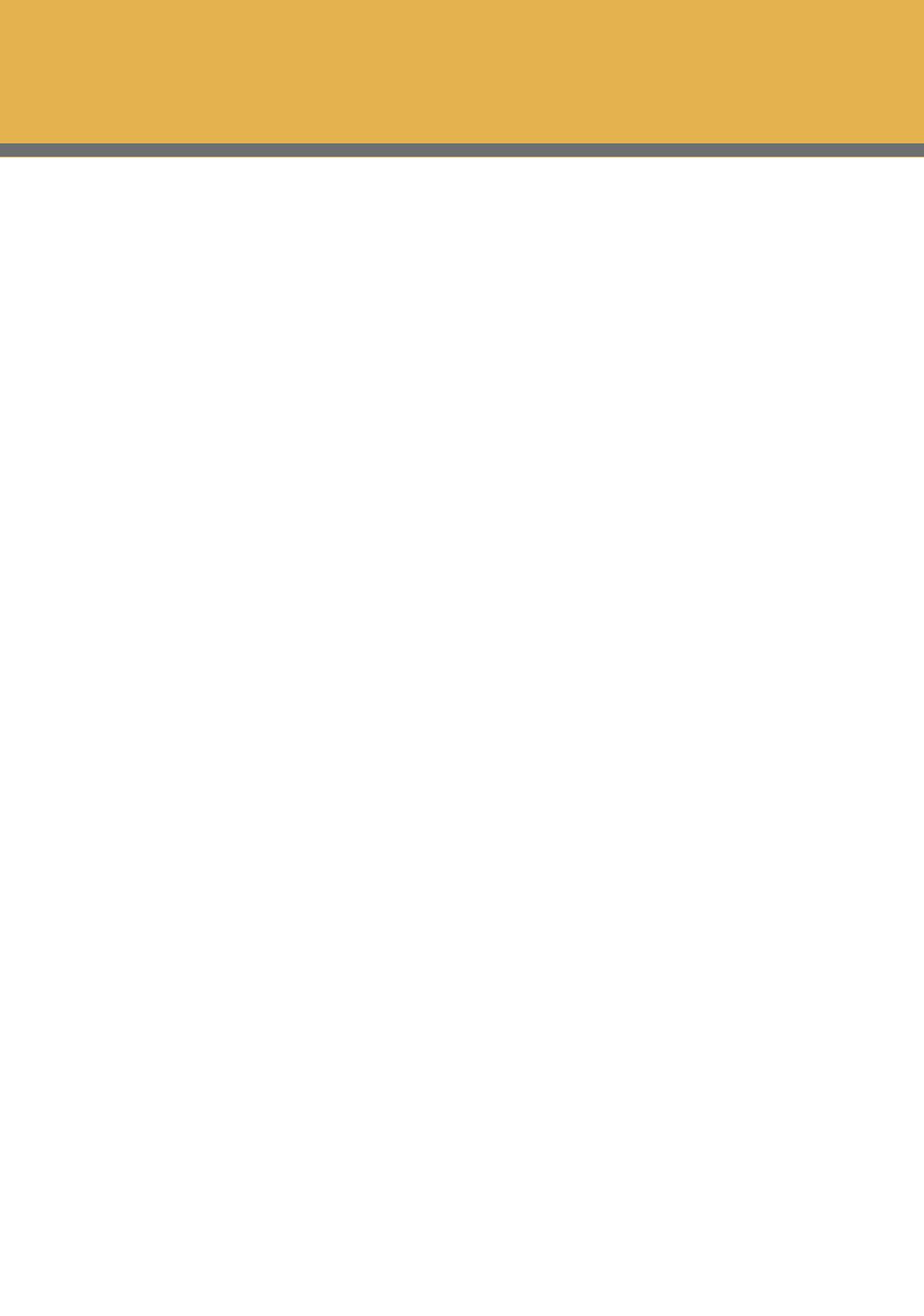
l'Europe
autour
de
l'Europe
Les Amis
du Festival

Si vous souhaitez soutenir le festival devenez membre de L'AAFEE. La carte donne droit d'entrée aux projections, débats et rencontres pendant la période du festival ainsi qu'à des tarifs préférentiels pour les initiatives liées au festival au cours de l'année.
Prix : 50€ (20€ pour les étudiants).

Contact : laafee@yahoo.fr

Avec le soutien du Groupe la Poste, BNP Paribas, la Fondation du Crédit Coopératif, Confrontations Europe, la Fondation Hippocrène et le Mouvement européen.





« Je me suis rendue compte que c'est par la connexion avec l'autre quel qu'il soit que l'on se trouve motivé pour une action. Par le fait d'être ému, par la fulgurance de contact avec un être, un autre sur un pied d'égalité... » *Hélène Grimaud, pianiste, directrice du centre pour la préservation des loups, auteur de Variations sauvages.*

Entre chien et loup – 'The magical hour' du cinéma

Et voilà, déjà, la huitième édition de L'Europe autour de l'Europe, festival de films d'auteurs et d'art de 36 pays de la Grande Europe pour 2013.

La sélection s'organise autour de quelques axes majeurs. Le programme de compétition comprend neuf films dont quatre premiers films. L'auteur du meilleur film est récompensé par Le Prix sauvage qu'incarne la statuette du chien loup, symbole du mystère, de la loyauté et de la liberté. Oublions la solitude. Le jury est présidé par Pierre-Henri Deleau.

Souvent faits avec des petits budgets, les premiers films sont parfois des vrais films d'auteur tout comme certaines grandes productions telles **Solaris** de Tarkovski.

Mémoire et devenir est le thème qui a réuni une quarantaine d'oeuvres et chefs-d'oeuvres classiques et contemporains qui traitent de l'histoire comme ceux de Manoel de Oliveira ou de l'avenir comme **La Bombe** de Watkins de la section Science-fiction européenne. L'innovation formelle, les films des maîtres le confirment, est toujours essentielle. Les films de la section Mémoire et devenir font écho à la préoccupation ordinaire mais constante de l'homme et du téléspectateur : Que devenons nous ? Qu'allons nous devenir ? Que sommes nous devenus ? C'est autour de ces trois 'extases temporelles' – le passé, le présent et l'avenir – que ces films nous guideront vers les Rencontres et événements – débats, lectures, tables rondes et signatures.

Et enfin le festival célèbre cette année le cinéma irlandais indissociable de la littérature irlandaise. D'où la joie d'accueillir notre Invité d'Honneur, Neil Jordan, cinéaste et écrivain. **La Compagnie des loups, The Crying Game, Butcher Boy, The End of the Affair**, nous plongeront dans cette atmosphère « d'un érotique possible, d'un sens du besoin réciproque et de l'identification qui pourront sans doute être saluateurs pour le protagoniste ». Nous nous promènerons ensuite du Book of Kells, des adaptations de Joyce et Beckett au concert de Barry Douglas avec les Impromptus de Schubert, pour nous rappeler la magistrale séquence de **Barry Lyndon**.

Et puissent ces films nous entraîner dans le vertige de la question: « Comment ça vit, la vie ? » Je cite Jean Douchet.

Belles projections,

*Irena Bilic
Fondatrice du Festival*

Index des films

11 Images of a Human /		L'Arche russe / Русский ковчег	85
11 kuvaa ihmisest	52	L'Embuscade / Zaseda	70
1984	77	L'Enclos	34
Act without Words I	110	L'Homme sans âge /	
Act without Words II	111	Youth without Youth	20
Acte du printemps /		La Bombe / The War Game	100
'O Acto da primavera	60	La Bonne météo / Прячься	64
Aleksandrinke	74	La Cinquième saison	104
All Musicians Are Bastards /		La Compagnie des loups /	
Kõik muusikud on kaabakad	81	The Company of Wolves	42
An Rinceoir (A Dancer)	114	La Constante / Constans	103
Baiser de glace / Ice kiss / Iskys	41	La Faim / Sult	17
Barbarella	95	La Famille de Nicky / Nickyho rodina	56
Barry Lyndon	49	La Fin d'une liaison /	
Before Twilight / Jeszcze nie wieczór	11	The End of the Affair	44
Butcher Boy / The Butcher Boy	42	La Guerre en direct / Rat uživo	10
Catastrophe	114	La Horde / Орда	75
Charges communes	37	La Morsure du froid / Burnt by Frost /	
Coeur de chien / Собачье сердце	12	Brent av frost	40
Come and Go	113	La Mort en direct	91
Comment faire partie de l'orchestre /		La Servante écarlate /	
Man sku' vaere noget ved musikken	18	The Handmaid's Tale	81
Cool And Crazy /		Le Hasard / Przypadek	47
Heftig Og Begeistret	39	Le Monde sur un fil / Welt am Draht	29
Culloden / The Battle of Culloden	99	Le Trésor des îles chiennes	66
Deux plumes vertes / Pan	17	Liv & Ingmar	9
Dollhouse	84	Lotus Eaters	53
Elvira Madigan	101	Materia oscura	24
Europa	96	Mémoires de mes putains tristes/	
Film	82	Memoria de mis putas tristes	18
Film Socialisme	35	Migrations / Seobe	73
Footfalls	110	Non ou la vaine gloire du commander /	
Ils sont tous partis / Все ушли	67	'Non', ou A Vã Glória de Mandar	62
Irish Destiny	27	Nora	57
J.A.C.E.	45	Not I	111
Juan	38	Ohio Impromptu	113
Just the Wind / Csak a szél	31	Où est Sonia ? / Gdzie jest Sonia?	32
Kin-dza-dza / Кин-дза-дза	25	Palme	60
Krapp's Last Tape	112	Perfect Sense	52

Play	113	Tell Me Lies	13
Quand je serai mort et livide / Kad budem mrtav i beo	71	The Book of Kells: the Work of Angels?	108
Remember Me, My Ghost	114	The Crying Game	42
Rogopag / Ro.Go.Pa.G.	78	The End of Time	55
Rockaby	112	The Hidden Artist / L'Artiste de l'ombre	117
Rosornas väg / Le Chemin des roses	41	The Story of Film: An Odyssey	23
Rough for Theatre I	111	This Is The Day	94
Sayat Nova (La Couleur de la grenade) / Цвет граната	68	Ulysse / Ulysses	88
Silence	19	Un Film d'été / Letnji bioskop / Nyári mozi	93
Solaris / Солярис	89	Un Film parlé / Um filme falado	64
Sophie de 6 à 9 / Mennesker modes og sod musik opstaar I hjertet	18	Verdensteateret / Le Théâtre du monde	41
		Voyage au début du monde / Viagem ao principio do mundo	63
		Womb	32

Index auteurs

Akolkar, Dheeraj	9	McGuinness, Alexandra	53
Asmus, Walter	110	Mettler, Peter	54
Bajić, Darko	10	Mináč, Matej	55
Bławut, Jacek	11	Minghella, Anthony	113
Bortko, Vladimir	11	Murphy, Pat	57
Brook, Peter	13	Nycander, Maud	59
Brosens, Peter	104	O'Reilly, Johnny	64
Carlsen, Henning	15	Oliveira, Manoel de	60
Collins, Pat	19	Ossang, F.J.	65
Coppola, Francis Ford	20	Paradjanov, Gueorgui	67
Cousins, Mark	22	Paradjanov, Sergueï	68
Crowley, John	113	Parenti, Martina	24
D'Anolfi, Massimo	24	Pasolini, Pier Paolo	78
Danelia, Gueorgui	25	Pavlović, Živojin	69
Dewhurst, George	27	Petrović, Aleksandar	72
Egoyan, Atom	54	Pevec, Metod	74
Eyre, Richard	112	Prochkin, Andreï	75
Fassbinder, Rainer Werner	29	Radford, Michael	76
Fliegau, Bence	30	Reisz, Karel	110
Franczak, Radka	32	Rossellini, Roberto	78
Gallagher, Elaine	114	Schiltz, Anne	37
Gatti, Armand	33	Schlöndorff, Volker	81
Godard, Jean-Luc	35	Schneider, Alan	82
Grégoire, Charlotte	37	Sheridan, Kirsten	84
Gregoretti, Ugo	78	Sokourov, Alexandre	85
Holten, Kasper	38	Strick, Joseph	87
Hughes, Enda	111	Sturridge, Charles	113
Jensen, Knut Erik	39	Tarkovski, Andreï	89
Jordan, Neil	41	Tavernier, Bertrand	90
Karamagholis, Menelaos	45	Tolnai, Szabolcs	93
Kieślowski, Krzysztof	46	Uibo, Kersti	94
Kubrick, Stanley	49	Vadim, Roger	95
Lapsui, Anastasia	51	Von Trier, Lars	96
Lehmuskallio, Markku	51	Walsh, Kieron J.	111
Lindström, Kristina	59	Watkins, Peter	98
Mackenzie, David	52	Wideberg, Bo	100
Mamet, David	114	Woodworth, Jessica	104
McDonnell, Ross	114	Zanussi, Krzysztof	101

Dheeraj Akolkar

Dheeraj Akolkar naît à Pune en Inde et fait ses études en architecture. Il commence son parcours de cinéaste en tant que assistant réalisateur sur **Devdas** (2002) et **Black** (2006). En 2007 il obtient le Masters en études de cinéma à l'Université Goldsmith de Londres et crée sa maison de production, Vardo Films, basée à Londres. Il réalise ensuite des court métrages **Jyotirgamaya – Lead Me To The Light** (2005) et **Whatever!** (2006). Il est codirecteur du festival de cinéma indépendant Bombay Mix et de l'association Grassroots Stories, qui produit des films engagés. **Liv & Ingmar** est son premier long métrage.



Liv & Ingmar

(Documentaire, Suède/Norvège/Inde/Royaume-Uni/Rép.Tchèque, 2012, 84', Couleur, VOSTA)

L'histoire d'amour entre l'actrice légendaire et le maître suédois qui retrace les cinq décennies de cinéma d'Ingmar Bergman.

L'idée du film était née quand Dheeraj Akolkar a lu *Changing*, l'autobiographie de Liv Ullmann. Il a approché l'actrice après la mort du grand cinéaste et elle a donné son accord pour participer à cette création. Le film est un mélange d'archives cinématographiques, de lectures de lettres inédites, d'entretiens avec Liv Ullmann, « poignants mais consciemment théâtraux », d'albums photos qu'on feuillette et d'anecdotes parfois terribles.

« Dans *Liv & Ingmar* on s'est complètement abandonnés, moi et Dheeraj. Nous sommes devenus part intégrale de ce Taj Mahal que Liv Ullmann a érigé à ce grand homme qui a créé tant de monuments impérissables au cinéma. Qui pourra oublier

ce que Bergman a fait avec Liv dans Scènes de la vie conjugale et dans Sonate d'automne ? Nous avons monté des séquences des classiques du couple Bergman-Ullmann pour recréer leur histoire d'amour à travers les moyens de fiction. » *Resul Pookutty, directeur du son et producteur, à propos du film (bollywoodhungama.com)*

Darko Bajić

Né en 1955 à Belgrade, Yougoslavie.

Diplômé en 1982 de l'Académie des Arts dramatiques avec le film **Transmission directe** (1982), Darko Bajić est le premier étudiant à avoir créé un long métrage pour son film de diplôme. Il est le fondateur de la « Nouvelle école belgradoise », constituée dans les années qui ont suivi.

La Trace (1981), **La Maison grise** (1982), Prix aux festivals de Monte Carlo et Cinzano, **Transmission directe** (1982) Prix spécial du jury pour les débuts à Pula en 1982, **Le Premier coup** (1990), **Les Oubliés** (1990), **Le Bombardeur noir** (1992), **Les Règles balkaniques** (1997), Prix du meilleur film au Festival international de Subotica, **La Guerre en direct** (2000), nominé aux Oscars dans la catégorie « Meilleur film étranger » en 2001. Le film **Beau Danube bleu** (2008) a été projeté en 2009 au festival « l'Europe autour de l'Europe ».



La guerre en direct / Rat uživo

(Fiction, Serbie/Grèce, 2001, 101', Couleur, VOSTF)

avec Dragan Bjelogrić, Srdjan Todorović, Daryl Haney

1999 : Sergei et son film sont dans une situation désastreuse - il n'y a plus d'argent, les bombardements de Belgrade sont imminents et un membre des services de sécurité recherche Harvey, co-producteur et ami de Sergei. Anxieux, Sergei cache son ami, persuadé que ce dernier va être arrêté.

Kino klub Beograd

(Documentaire, Yougoslavie, 1980, 47', Couleur, VOSTF)

« Les réalisateurs de la Vague noire yougoslave étaient tous passionnés de cinéma depuis la jeunesse jusqu'à la fin de leur vie. Presque tous, ils ont grandi dans les ciné-clubs et à la Cinémathèque yougoslave. » *Yugoslav Black Wave de Greg DeCuir, Jr.*

Jacek Bławut

Né en 1950 à Zagórze Śląskie en Pologne, Jacek Bławut a fait de la photographie, de nombreux documentaires et en a réalisé huit sur l'enfance, le handicap, l'addiction. Il a travaillé avec Kieslowski dans **Le Décalogue**, ainsi que pour les télévisions allemande et autrichienne.



Before Twilight / Jeszcze nie wieczór

(Fiction, Pologne, 2009, 96', Couleur, VOSTF)

avec **Jan Nowicki, Beata Tyszkiewicz, Roman Kłosowski, Danuta Szaflarska**

Dans une maison de retraite, des acteurs célèbres décident de monter Faust, réalisant ainsi leur vieux rêve. Certains des acteurs du film vivent réellement à Skolimow, dans cette maison de retraite pour comédiens.

Vladimir Bortko

Né en 1946 d'un père metteur en scène et d'une mère comédienne, il grandit à Kiev où il obtient son diplôme de cinéaste à l'Université nationale de théâtre, de cinéma et de télévision. En 1974 il commence à travailler comme assistant réalisateur au Studio Dovjenko à Kiev. Après son premier succès **La Blonde derrière le coin** (1984), il réalise

Cœur de chien en 1988, d'après Boulgakov, récompensé du Grand Prix au Festival du film de Pérouse. Il réalise d'autres adaptations d'œuvres littéraires à l'écran, notamment à la télévision: **L'Idiot** en 2002 d'après Dostoïevski, deuxième rencontre avec Boulgakov avec **Le Maître et Marguerite** en 2005 et **Taras Boulba** de Gogol en 2009. Son dernier film **Pierre le premier, le testament** est sorti en 2011.

Coeur de chien / Собачье сердце

(Fiction, USSR, 1988, 136', NB, VOSTF)

avec Evgueni Evstigneev, Boris Plotnikov, Vladimir Tolokonnikov

Dans l'URSS des années 20, le professeur Preobrajenski réalise une opération unique—implanter l'hypophyse d'un clochard dans le cerveau d'un chien. Mais le professeur ne peut pas prévoir toutes les conséquences de l'expérience. La question en est: «Est-ce celui qui a une apparence humaine qui est l'homme véritable?»



« Vladimir Bortko – le réalisateur dominant dans le courant des adaptations littéraires contemporaines russes – s'est fait un nom avec la version révolutionnaire de **Cœur de chien** de Boulgakov en 1988, qui a ouvert le chemin du retour au cinéma d'œuvres classiques, longtemps bannies ou tombées en disgrâce.»
Catharine Theimer Nepomnyashchy, Re-Visioning the Past: Russian Literary Classics in Film, World Literature Today. 85.6 (November-December 2011), p. 55.

« Le réalisateur Vladimir Bortko a fait une adaptation exemplaire du roman de Boulgakov... Il a évité de faire de changements majeurs, en plus, presque tous les dialogues dans le film ont été pris directement du livre. Les acteurs ont tous donné le meilleur d'eux mêmes: ... [les personnages] semblent sortir des pages du roman. (...) Le film a été tourné en sépia ce qui évoque l'époque postrévolutionnaire. Les plans pseudo-historiques de Leningrad savamment intégrés dans le film complètent l'illusion d'authenticité et créent l'effet d'immersion dans l'époque. » (*kinomind.net*)

Peter Brook

Peter Brook est né en 1925 à Londres. Lors de ses études à l'Université d'Oxford, pendant la deuxième guerre mondiale, il débute comme metteur en scène et réalisateur. Avec la Royal Shakespeare Company à Stratford-upon-Avon, il monte des spectacles classiques tels que ses succès shakespeariens **Titus Andronicus**, **Le Roi Lear** et **Le Songe d'une nuit d'été**, ainsi que des textes contemporains comme **Marat-Sade** de Peter Weiss et **US**, une pièce traitant de la guerre du Viêt Nam qui repose entièrement sur le travail d'improvisation de sa troupe.

En 1970, il fonde à Paris le Centre International de Recherches Théâtrales (CIRT). La troupe, composée d'acteurs de différents pays, voyage en Iran, en Afrique et aux Etats-Unis afin de rencontrer toutes sortes de cultures. A partir de 1974, sa troupe s'installe au Théâtre des Bouffes du Nord à Paris. Les spectacles de cette période se démarquent du théâtre dit traditionnel: **Timon d'Athènes**, **Les Iks**, **La Conférence des Oiseaux**, **Le Mahabharata**, **La Tragédie de Carmen**, **L'Homme qui**.

Sa carrière cinématographique, moins riche, est néanmoins remarquable. Après son début en 1944, il réalise en 1959 une adaptation cinématographique d'un roman de Marguerite Duras, **Moderato Cantabile**, avec Jeanne Moreau et Jean-Paul Belmondo. Y succèdent **Sa Majesté des mouches**, d'après William Golding (1963), et **Rencontres avec des hommes remarquables** (1976) consacré à Gurdjieff. Il transpose certaines de ses réussites théâtrales à l'écran, notamment **Le Roi Lear**, **Marat-Sade** et **Le Mahabharata**.

Peter Brook est également le théoricien du théâtre, son livre *L'Espace vide* est considéré comme un des ouvrages les plus importants écrits sur le théâtre au XXème siècle. Artiste novateur et complet, son œuvre se distingue par la simplicité du style et par la lucidité de son approche de l'art. Son intérêt pour le contact entre l'artiste et son public est le moteur constant de sa recherche.

Tell Me Lies

(Fiction/Documentaire, Royaume-Uni/Etats-Unis, 1968, 108', Couleur, VOSTF)

avec Mark Jones, Pauline Munro, Robert Lloyd

Horriifiés par la photo d'un enfant vietnamien blessé, trois jeunes londoniens essaient de comprendre la spirale de la violence de la guerre du Viêt Nam: l'absurdité de la guerre tout autant que la résistance aux manipulations et simplifications effectuées par l'un ou l'autre camp animent ce docu-fiction précurseur.



« Je n'ai jamais fait de théâtre ou de cinéma politique au sens où l'entendait Brecht. L'art engagé des années soixante donnait des leçons sur le Bien et le Mal. Et si, avec les acteurs de la Royal Shakespeare Company, nous avons éprouvé une urgence à parler de la guerre du Vietnam, notre propos était d'ouvrir une réflexion au-delà des idées reçues. Il y eut tant de réactions dans la salle que j'ai voulu m'adresser à un public encore plus large. [...] J'ai ainsi tourné **Tell Me Lies**, qui ne comprend pas une seule scène de théâtre, avec les mêmes acteurs de la Royal Shakespeare Company, forts de l'expérience de **US** pour laquelle nous avons accumulé une masse de documents et rencontré une multitude de gens – dont un jeune Indien qui, d'ailleurs, fut le premier à me parler du *Mahabharata*. »

« A l'époque, il fallait choisir son camp : on était pour ou contre la guerre au Vietnam, on était de gauche ou de droite. J'ai titré mon film **Tell Me Lies** pour signifier qu'il ne faut croire ni à l'un ni à l'autre camp, mais réfléchir et être adulte. Ce n'était pas vraiment dans l'air du temps. » *Peter Brook à propos de son film (nouvelobs.com)*

« ...Alors que la pièce **US** reconfigure la relation entre comédien, texte, scène et public, **Tell Me Lies** analyse avec autoréflexion la nature de la représentation cinématographique dans le documentaire et la fiction, la position du spectateur et le voyeurisme. »

« ... le silence, ainsi que l'imagination du spectateur (et pas celle des créateurs du film), a un rôle fondamental dans la conclusion de **US** et **Tell Me Lies** à la fois. [...] **Tell Me Lies** pose plus de questions qu'il ne donne de réponses, mais en faisant cela il interroge pourquoi nous ne questionnons pas, précisément, les représentations qui nous entourent et nous bombardent. Film longtemps oublié et négligé, il fait clairement écho à ce que nous vivons de nos jours. » (*cineaction.ca*)

« Il est difficile, et probablement inutile, de chercher à détailler par le menu la construction narrative de **Tell Me Lies** tant cette œuvre est à voir et comprendre comme une expérience, une mise en perspective des contradictions individuelles et, plus largement, de la société anglaise de 1967. Bien sûr, on pourrait visionner d'un œil condescendant la forme qui a des relents d'expérimentation cinématographique et intellectuelle parfois un peu lourds. Reste que le film jouit d'une efficacité qui ne faiblit pas avec les années. La fraîcheur et l'énergie de la mise en scène fonctionnent à merveille, a fortiori couplée à la performance d'acteurs tantôt révoltés, dubitatifs ou encore acculés par des arguments qu'ils récuse sans pouvoir les désamorcer. » *Benjamin Duinat 17/10/2012 (lejpb.com)*

Henning Carlsen

Henning Carlsen est né en 1927 à Aalborg (Jutland/Danemark). Il doit interrompre ses études à cause de la guerre. Plusieurs voyages en France sont l'occasion de développer un intérêt profond pour le cinéma.

En 1948, il est engagé dans la société de production Minerva Film, à Copenhague. Il devient assistant-réalisateur et travaille sur de nombreux films publicitaires et industriels. A partir de 1949, il écrit ses premiers scénarios et réalise ses premiers films de commande : **L'Apprentissage du moulage** et **La Maison de poupée**. En 1953 il entre au Nordisk Film Junior et réalise cinq films de dix minutes sur le Danemark pour Walt Disney. C'est avec la trilogie de documentaires (inspirés par Jean Rouch et Edgar Morin) **Les Vieux** (1961), **Portraits de famille** (1964) et **Les Jeunes** (1964), qu'il va connaître une réelle notoriété. En choisissant le "cinéma vérité", il rompt avec la tradition du film documentaire danois, qui jusqu'à cette époque était surtout influencé - à travers Theodor Christensen et Jørgen Roos - par le documentaire classique anglais.

Après plus de 40 court-métrages en 14 ans, Carlsen réalise son premier long métrage **Dilemme** en 1962. Il tourne le film illégalement en Afrique du Sud. Le scénario est tiré d'un roman de Nadine Gordimer et traite des conflits raciaux dans un état dictatorial. L'aspect documentaire du film et la manière dont il est produit sont directement inspirés par le film **Come Back Africa** (1960) de Lionel Ragosin. Tous les rôles sont tenus par des amateurs. Ce film marque également le début de sa collaboration avec le chef-opérateur Henning Kristiansen qui imprime désormais son style sur presque toutes les fictions de Carlsen.

Pour ses deux films suivants, **Epilogue** (1963) et **Les Chattes** (1965), Carlsen confie la musique à Krzysztof Komeda (également compositeur de Roman Polanski). A partir de 1964, Carlsen se lance, parallèlement au cinéma, dans la mise en scène de théâtre. En 1966 il est reconnu sur le plan international grâce à un grand succès : l'adaptation du premier roman de Knut Hamsun, **La Faim**. Ce film est un des piliers du cinéma moderniste nordique.

Dans une période dominée par le cinéma d'auteur français, ce ne fut pas sans problèmes que Carlsen continua à adapter à l'écran les grandes œuvres de la littérature nordique. Les meilleurs écrivains danois furent ses coscénaristes (Peter Seeberg fut, par exemple, coscénariste de **La Faim**). Après ce film, la critique cinématographique voit en Carlsen un nouveau Dreyer.

En collaboration avec Poul Borum il adapte le roman burlesque et érotique **Sophie de 6 à 9** (1967), de Jens August Schade et le roman satanique d'Aksel Sandemose **Nous sommes tous des démons** (1969). Ces deux films ne sont pas de grands succès publics et l'enthousiasme, né avec **La Faim**, à l'égard des coproductions internordiques faiblit.

En 1971, Carlsen et Jørgen Roos, s'intéressent à la révolte des jeunes de l'époque à travers une communauté aisée de Hellerup. Il en résulte un long métrage à caractère documentaire **Avez-vous peur ?** Le film est inspiré du recueil de poèmes *Det* d'Inger Christiansen, ainsi que de Ebbe Klovedal Reich.

C'est à travers son film suivant, sa première comédie populaire écrite en collaboration avec le poète Benny Andersen **Comment faire partie de l'orchestre ?** (1972), que Carlsen se montre également solidaire du monde ouvrier. La collaboration avec Benny Andersen se prolonge avec la production française de **Un Divorce heureux** (1975). Cette comédie noire, un peu forcée, réalisée avec l'aide de Jean-Claude Carrière et Claude Chabrol est sélectionnée au Festival de Cannes. Toujours en collaboration avec Andersen, Carlsen essaie ensuite, sans grand succès, de revenir à la comédie nationale populaire danoise avec **La Disparition de Svante** (1975).

Puis, Carlsen reprend l'écriture de ses scénarios en solitaire. Il renoue avec les thèmes du début de sa carrière en sortant de l'oubli un ancien roman ouvrier de 1940 **Un Rire sous la neige**. Ce roman, inspiré par Hamsun, traite de la crise des années trente. Ce film et son thème ont un grand impact sur le Danemark de 1978.

En 1978, Carlsen prend la relève de Dreyer comme directeur du Cinéma Dagmar au centre de Copenhague mais il est brusquement écarté de ce poste en 1981. Ce fait provoque chez lui une crise personnelle et économique, qu'il décrit dans **La Bourse ou la vie** (1982).

Puis, Carlsen retourne à la thématique artistique qu'il avait déjà abordée dans **La Faim**. **Le Passage du loup** (1986), film sur Gauguin écrit avec Jean-Claude Carrière, décrit un artiste talentueux (joué par Donald Sutherland), rendu improductif par l'incompréhension de son époque. En 1995, Carlsen referme le cercle en adaptant pour le cinéma un autre roman de Hamsun *Deux plumes vertes*.

Henning Carlsen est une figure de référence du cinéma danois ; au-delà de toutes ses activités de création, il fut membre du bureau de l'Institut de Film Danois, de 1983 à 1986. Il enseigne désormais à l'École de Cinéma du Danemark et est, avec Jørgen Roos et Knud Pedersen, à l'origine de la création en 1993 de l'Université Européenne de Cinéma d'Ebeltoft. En 2012 il termine **Mémoires de mes putains tristes** (d'après Gabriel Garcia Marquez), tourné au Mexique. *Adapté de Carl Nørrested, Docteur ès lettres de cinéma de l'Université de Copenhague. Traduction de Godfried Talboom (festival-larochelle.org)*

La Faim / Sult

(Fiction, Danemark/Norvège/Suède, 1966, 111', NB, VOSTF)

avec **Per Oscarsson, Gunnel Lindblom, Birgitte Federspiel**

Prix d'interprétation masculine à Per Oscarsson au Festival de Cannes 1966 ; Prix Bodil du meilleur film en 1967

En 1890 un jeune écrivain, réduit à la misère, va de souffrances en souffrances. La faim et la solitude torturent l'aspirant écrivain Pontus, dont nous suivons les errances mélancoliques à travers la ville de Christiania/Oslo. Il déambule à la recherche de journaux qui accepteraient de le publier. Sans logis et sans le sou il ne veut demander aucun secours. L'arrivée d'une figure féminine qu'il surnomme Ylajal, par les espoirs et les déceptions qu'elle provoque en lui, accélère son grand départ. D'après Knut Hamsun.

Le son électronique de la musique de Krzysztof Komeda est un élément marquant de cette œuvre centrale du cinéma danois, marquée également par les changements de point de vue dans le film, soulignés par le montage de Carlsen.

« Les tableaux de la vie urbaine livrée aux promenades cérémonieuses, à la souffrance et aux havres dérisoires des soupes populaires gagnent le caractère expressionniste d'un portrait d'artiste (on pense à la peinture de Munch), rongé par la solitude et par son idéal. Sa faim ne relève pas seulement de la physiologie, mais elle s'établit au plan de la morale comme un appel à la dignité. Ce vertige, ce délire et ce foisonnement réaliste rendaient difficile l'adaptation à l'écran de cette coproduction de la Norvège, de la Suède et du Danemark ; elle doit l'essentiel de sa réussite à Gunnel Lindblom (venue du **Silence** de Bergman) et à Per Oscarsson (venu de **Ma sœur mon amour** de Vilgot Sjöman), ici d'un prodigieux élan troué d'illuminations tragiques. »
Buache, Freddy, Sous tant de paupières, L'Age d'Homme, Lausanne, 2010, p. 82.

Deux plumes vertes / Pan

(Fiction, Norvège/Danemark/Allemagne, 1995, 115', Couleur, VOSTF)

avec **Lasse Kolsrud, Sofie Gråbøl and Bjørn Sundquist**

Thomas, parti loin de la Norvège, se souvient de sa rencontre avec Edvarda dans ce petit village du Nord de leur pays, de leur amour passionné, et de la tragédie qui y mit fin. D'après le roman de Knut Hamsun.

Sophie de 6 à 9 / Mennesker modes og sod musik opstaar I hjertet

(Fiction, Danemark, 1967, 82', NB, VOSTF)

avec Harriet Andersson, Preben Neergaard, Erik Wedersøe

Comédie érotico-burlesque de 1967 ou Sofia mène la danse d'une ville à l'autre, d'un homme à l'autre....(D'après le roman à scandale de Jens August Schade en 1944, qui circula longtemps sous le manteau).

Ironisant sur le titre danois romantique « quand les gens se rencontrent une douce musique emplît leur cœur » Henning s'aventure dans l'érotique-fantasy (le film fut interdit aux moins de 18 ans en France). Le titre français est un clin d'œil à **Cléo de 5 à 7** de Varda en 1962.

Comment faire partie de l'orchestre / Man sku' vaere noget ved musikken

(Fiction, Danemark, 1972, 93', Couleur, VOSTF)

avec Birgitte Price, Karl Stegger, Jesper Langberg

Chronique sur les habitués d'un petit café de Copenhague où la douceur rivalise avec une ironie plus amère tandis que nous découvrons la misère des rêves perdus.



Mémoires de mes putains tristes / Memoria de mis putas tristes

(Fiction, Danemark/Espagne/Mexique/Etats-Unis, 2011, 93', Couleur)

avec Angelina Molina, Emilio Echevarria, Alejandra Barros

Un vieil homme s'offre une nuit d'amour avec une vierge de 14 ans pour son 90ème anniversaire. D'après Gabriel Garcia Marquez.

Inspiré du roman éponyme du colombien Gabriel Garcia Marquez, ce film a vu son tournage compliqué par la coalition mexicaine contre le commerce des femmes. Ce film est le 23ème film de Henning Carlsen.

« L'année de mes quatre-vingt-dix ans, j'ai voulu m'offrir une folle nuit d'amour avec une adolescente vierge. Je me suis souvenu de Rosa Cabarcas, la patronne d'une maison close qui avait l'habitude de prévenir ses bons clients lorsqu'elle avait une nouveauté disponible.

Je n'avais jamais succombé à une telle invitation ni à aucune de ces nombreuses tentations obscènes, mais elle ne croyait pas à la pureté de mes principes. La morale aussi est une affaire de temps, disait-elle avec un sourire malicieux, tu verras. » *G.G.Marquez.*

Pat Collins

Pat Collins a tourné surtout des documentaires très remarqués: **Abbas Kiarostami: The Art of Living** en 2003, **John McGahern: A Private World** en 2005, ainsi qu'une série de films documentaires pour la télévision irlandaise **Hidden History**. Il s'intéresse tout particulièrement à l'histoire de l'Irlande (la Grande Famine) et à ses traditions (notamment les rites funéraires).

Silence

(Fiction, Irlande/Allemagne, 2012, 84', Couleur, VOSTF)

avec Andrew Bennett, Marie Coyne, Tommy Fahy, Eoghan Mac Giolla Bhríde

Road movie et voyage dans le temps sur les traces d'un ingénieur du son de retour en Irlande, qui doit y travailler sur les bruits naturels, mais que chaque rencontre rapproche du silence du passé, de l'exil et de la mémoire.



« C'est une croisade qui met Eoghan en contact avec quelques personnages différents, qui comme lui semblent vivre en marge d'un monde légèrement plus exagéré que la vraie vie, et c'est de ce mélange du vrai et de l'imaginé que le film garde son mystère.

Le nom du personnage, qui est aussi celui de l'acteur, n'est prononcé qu'une fois dans le film, par un vieil homme avec qui il parle vers la fin, et la frontière entre le script et l'improvisation perd sa netteté.

Le mélange d'acteurs professionnels et d'amateurs donne un air un peu instable à tout ce qui se passe. Le rôle principal est tenu par un vrai ingénieur du son.

Une fois qu'on est débarrassé de l'idée persistante que le silence est une force personnelle ou artistique, le film est essentiellement l'histoire de l'enfant prodige, de l'homme qui a peur de retourner à l'Irlande de sa jeunesse, au silence qui pesait dans son foyer. » *Emmet O'Brien (filmireland.net)*

« Les premières œuvres de Collins incluent un documentaire applaudi sur Abbas Kiarostami et **Silence** fait écho fréquemment à l'obstiné réalisateur iranien. On y trouve la même impression qu'on s'approche à pas hésitants vers un sens qui se dérobe. Il y a une tendresse similaire pour les coins du pays moins remuants, plus inaccessibles. » *27 juillet 2012 (irishtimes.com)*

Francis Ford Coppola

A 29 ans, Francis Ford Coppola a, avec **Le Parrain** (1972), assuré sa place dans l'industrie cinématographique. Les échecs cuisants précédents avaient mis sa maison de production Zootrope en faillite et ces succès mondiaux ont assuré sa renommée auprès du grand public : **Le Parrain 2 et 3** (1974 et 1990), **Conversation secrète** (1974), **Apocalypse Now** (1979), **Cotton Club** (1984), **Dracula**(1992). Cela lui a permis de réaliser ensuite des films plus risqués, devenus des films cultes pour les cinéphiles, comme **Rusty James (1983)**, **Outsiders** (1983), **Peggy Sue Gets Married** (1985) et **Tetro** (2009) qui obtint un succès mérité. **Twixt** (2011) est une incursion dans le fantastique et la 3D.

Deux Palmes d'or à Cannes en 1974 pour **Conversation secrète** et, en 1979, pour **Apocalypse Now**, ainsi que l'Oscar du meilleur film en 1973 pour **Le Parrain**.

L'Homme sans age / Youth without Youth

(Fiction, Roumanie/France/Etats-Unis/Allemagne/Italie, 2007, 119', Couleur, VOSTF)
avec Tim Roth, Bruno Ganz, Matt Damon, Alexandra Maria Lara

Foudroyé le soir de pâques 1938, un éminent linguiste se trouve rajeuni pour l'éternité et devient objet de convoitise pour les expérimentateurs nazis autant que leurs opposants. Échappant à tous, il continue son exploration obsessionnelle des langues originelles, à la recherche de la naissance de la conscience humaine. (D'après Mircea Eliade)



« Je veux faire le genre de films que j'aurais voulu faire quand j'avais 20 ans. Mais à 29 ans, avec **Le Parrain**, ma vie a changé. J'ai fait une carrière quand j'étais jeune et j'espérais peut-être arriver à faire ce film plus personnel, je n'ose pas dire d'auteur. (...)

J'ai rendu le style du film délibérément très classique et en même temps je me suis mis à faire ce que j'avais toujours voulu faire, un film sans mouvement, juste pour voir ce qui se passe. (...) En fait, on n'attend rien des films sauf qu'ils soient beaux et illuminent la vie d'une certaine façon, qu'ils vous donnent à réfléchir... » *Entretien du 13/12/2007 collider.com à propos de **Youth without Youth***

« Au début des années 2000, Coppola s'enlise sans retour dans son grand projet **Megalopolis** lorsqu'il découvre une petite nouvelle de Mircea Eliade qui lui tend le miroir de sa propre impuissance: l'histoire de Dominic Matéi, un brillant érudit qui, à soixante dix ans passés, ne parvient pas à achever son livre sur l'origine des langues, son unique livre, l'œuvre de sa vie. Le cinéaste se lance en secret dans la préparation de l'adaptation qu'il veut à l'opposé de **Mégaloopolis** : petit budget, loin d'Hollywood, en Roumanie avec une équipe technique roumaine (excepté pour le fidèle Walter Murch).

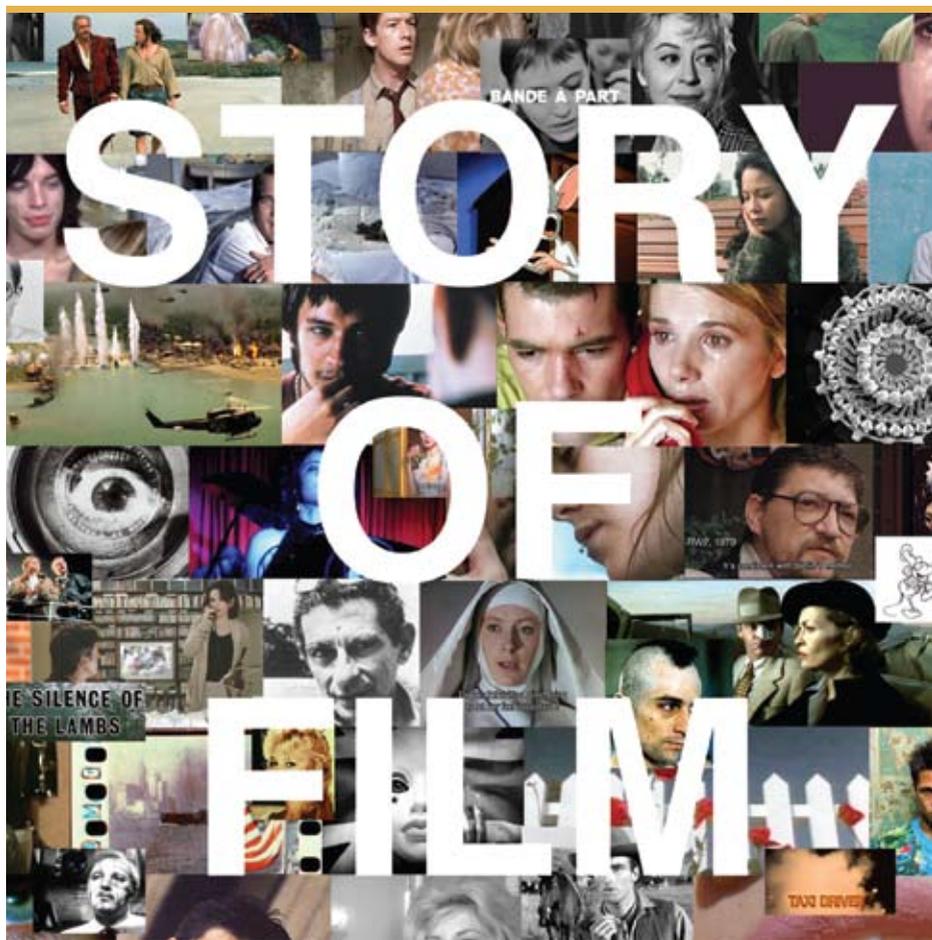
Youth without Youth est un nouveau départ.

Aux premiers plans, de manière sidérante, Matéi est frappé par la foudre, comme si le doigt de Dieu se posait sur lui...(...)

A partir d'une base solide (cadres fixes), il semble remettre en cause la mise en scène à chaque plan avec pour constante un souci anti-naturaliste le menant vers l'onirisme et l'expressionnisme. Il moule son style sur la fragmentation outrancière du récit qui fait de **Youth without Youth** son film le plus expérimental sur la narration. » *Stéphane Delorme, Francis Ford Coppola, Collection Grands cinéastes, Le Monde, Les Cahiers du cinéma, 2007, 82-3.*

Mark Cousins

Mark Cousins naît en Irlande du Nord et grandit à Belfast. C'est un homme aux mille talents: au cours de sa carrière il a créé des documentaires, des festivals de cinéma itinérants avec Tilda Swinton sa cousine, des séries d'entretiens pour la télévision avec des personnages célèbres, quatre livres sur le cinéma, ainsi qu'une association caritative cinématographique pour les enfants. Il a été directeur du Festival international de cinéma à Edimbourg et a fondé la compagnie de production 4 Way Pictures. Il a tourné les films documentaires **Another Journey by Train** (1993), **Cinema Iran** (2005) et **The First Movie** (2009).



« **The Story of Film** est un exercice de synthèse colossal, fascinant, d'une richesse inouïe, truffé d'anecdotes, d'extraits, d'entrevues et d'analyses de films.

C'est l'histoire épique du cinéma, à travers 12 décennies, 6 continents et 1000 films», résume le cinéaste de 47 ans qui a travaillé plus de cinq ans à l'adaptation pour l'écran de son essai éponyme. Un documentaire de plus de 15 heures, destiné à la télévision, présenté entre autres au dernier Festival international du film de Toronto. » *Marc Cassivi (lapresse.ca)*

The Story of Film: An Odyssey

(Documentaire, Royaume-Uni, 915', Couleur, VOSTF)

avec Gus van Sant, Lars Von Trier, Bernardo Bertolucci, Paul Schrader, Baz Luhrmann

Déclaration d'amour au cinéma, ce documentaire en 16 épisodes nous entraîne dans des lieux de tournages légendaires à travers le monde et présente des entretiens avec de grandes figures du cinéma : Stanley Donen, Kyoko Kagawa, Gus van Sant, Lars Von Trier, Claire Denis, Bernardo Bertolucci, Robert Towne, Jane Campion, Claudia Cardinale...

« Mark Cousins, récitant et réalisateur, est un critique de cinéma d'Irlande du Nord (il a publié en 2004 un livre aussi appelé *Une Histoire du film*), qui a pour objectif d'être complet et cohérent. Il veut tout nous raconter, de la Genèse à la Révélation comme on dit, mais il veut aussi que sa vaste chronique ait une forme et un sens : les thèmes et les formes parmi les noms, les lieux et les images. L'ampleur de sa réussite est impressionnante. Les résultats de ses recherches obstinées, les voyages à n'en plus finir et une réflexion intense sont exemplaires, utiles et parfois palpitantes.

Il brille dans sa présentation du développement du langage cinématographique : la grammaire du cadrage, du montage et l'illumination qui apparut avec une rapidité remarquable au cours des premières décennies du XX^{ème} siècle.

Il affiche clairement son féminisme, ce qui veut dire qu'il nous rappelle le rôle des femmes, si important et si oublié, comme scénaristes à l'époque des films muets, et en soulignant la domination masculine qui a été la norme, avec quelques exceptions notables, depuis ce temps là. Mais il ne fait pas preuve d'idéologie revancharde.

Hollywood n'est pas au centre de cette histoire, mais n'en est pas non plus le grand méchant. Mr Cousins rend hommage au romantisme du cinéma commercial et l'utilise aussi pour mettre en valeur le classicisme d'auteurs comme Yasujiro Ozu et le radicalisme de rebelles en tout genre, d'excentriques et de visionnaires.

Ses goûts sont éclectiques, ses jugements précis et convaincants, bien que parfois il abuse de superlatifs... » *A.O. Scott, 31 janvier 2012, à l'occasion de la projection de The Story of Film au MOMA (nytimes.com)*

Massimo D'Anolfi et Martina Parenti

Massimo D'Anolfi est né à Pescara, en Italie, en 1974. Il a fait des études en philologie. Il devient cinéaste-vidéaste en 1993. Martina Parenti est née à Milan en 1972 et a fait ses études en littérature et cinéma à l'Université catholique du Sacré-Cœur. Ils fondent la compagnie de production indépendante « Montmorency Film » et réalisent les films documentaires **Les Promis** (2007, prix du Festival dei Popoli et de Filmmaker Film Festival), **Grandes espérances** (2009), **Château** (2011). **Materia oscura** est leur quatrième film.

Materia oscura

(Documentaire, Italie, 2013, 80', Couleur, VOSTF)

de **Massimo D'Anolfi** et **Martina Parenti**

En Sardaigne, pendant cinquante ans, une région a été contaminée par des essais militaires.



Le Polygone expérimental de Salto di Quirra en Sardaigne est un lieu de guerre en temps de paix. Ici, depuis cinquante ans, les gouvernements du monde entier ont testé leurs nouvelles armes, ce qui a gravement compromis la région : la terre et les eaux ont été contaminées avec des conséquences dévastatrices pour les habitants et pour le bétail de la zone environnante.

« Ce film est un film d'observation: la caméra a pour objectif de filmer tout ce qui se passe devant nos yeux et nos oreilles. Le récit procède selon une organisation narrative qui unit la pensée rationnelle et émotionnelle pour donner naissance à une fresque poétique qui, grâce aussi aux archives des militaires, montre la responsabilité des hommes vis-à-vis des espaces qu'ils habitent, qu'ils traversent ou dont ils sont les invités passagers.

Nous avons cherché à faire un film qui puisse explorer l'invisible et l'impossible: l'invisible d'une menace mortelle qui n'a pas encore été reconnue par la science et l'impossible d'un lieu violé au nom des raisons d'état.

Materia oscura, à travers une écriture flexible, plurielle, qui ne craint pas déviations, interruptions brusques, explosions et contraintes soudaines, montre un lieu où la vie semble n'avoir aucune valeur. » *Massimo D'Anolfi e Martina Parenti (cinemaitaliano.info)*

« **Materia oscura** présente deux mondes, celui de la nature et celui de la guerre, qui, tout en étant l'un l'opposé de l'autre, coexistent sur le même territoire où le moins fort est en train de mourir lentement.

Ce documentaire (...) cache en soi une réflexion profonde sur nos rapports avec le territoire et la matière obscure, qui donne le titre au film, n'est rien d'autre que ce que nous ne voyons pas ou ce que nous refusons de voir. » *(filmforlife.org)*

Gueorgui Danelia

D'origine géorgienne, Danelia est né en 1930 à Tbilissi et grandit à Moscou, où il fait les études d'architecture. Il intègre ensuite le VGIK à Moscou et débute en 1959 avec **Ce sont aussi des hommes**. Son film **Je me balade dans Moscou** (1964) obtient un grand succès auprès du public et des critiques et devient le film-symbole du Dégel khrouchtchevien. La carrière de Danelia est consacrée par des films qui deviendront des classiques du cinéma soviétique : **Ne t'en fais pas !** (1969), **Afonya** (1975), **Mimino** (1977, Grand prix au Festival de Moscou), **Le marathon d'automne** (1979, Grand prix au Festival de San Sebastian, Prix Interfilm au Festival de Berlin), **Kin-dza-dza** (1986 Prix du Jury au Festival de Science-fiction Fantasporto). Dans ses comédies, il unit savamment la satire et le lyrisme, le grotesque et le psychologique. Il continue à travailler après la chute du régime et réalise plusieurs films dont **Passeport** (1990), **Nastyia** (1993), **Fortune** (2000) et sa dernière création, **Kou ! Kin-dza-dza**, la version en film d'animation de son film célèbre, attendue en 2013.

Kin-dza-dza / Кин-дза-дза

(Fiction, URSS, 1986, 136', Couleur, VOSTF)

avec Stanislav Liubchine, Evgueni Leonov, Yuri Yakovlev

Deux humains rencontrent un étrange personnage qui les envoie par erreur sur la planète Pliouk, située dans une lointaine galaxie appelée Kin-dza-dza. La civilisation de Pliouk est beaucoup plus avancée que la nôtre en matière de science et technologie, mais absolument barbare en ce qui concerne les règles de la société.



« Le projet du film pour moi commence avec une idée visuelle, une image, des proportions, des rapports dynamiques [entre différents éléments]. Je suis aussi architecte et cela, évidemment, m'influence toujours... » (*kinopoisk.ru*)

« Après mon film **Les Larmes coulaient**, je voulais faire quelque chose de différent, de provocateur. Et j'ai eu une idée – prendre *Île au trésor* de Stevenson et le transposer dans l'espace : à la place d'un bateau et d'une île, une fusée et une planète... » *Gueorgui Danelia à propos du film.*

« ...**Kin-dza-dza** ... peut se déchiffrer comme une satire des préjugés fondés sur le refus des différences » *Marcel Martin, Le cinéma soviétique de Khrouchtchev à Gorbatchev, l'Âge d'homme, 1993, p.145.*

« Les adjectifs manquent pour désigner cet OVNI cinématographique venu de l'Est, ce film culte à l'humour joyeusement déjanté. Voilà une étonnante satire de tout régime autoritaire, de toute société où l'effondrement de la culture dégénère en simple rapport de domination et d'humiliation. Si les habitants de la planète "Pliuke"

maîtrisent une technologie avancée et pratiquent la téléportation galactique, leur société se délecte dans l'oppression la plus brutale et la plus ostentatoire. La couleur du pantalon détermine ainsi la classe sociale : le rouge est la couleur des dominants devant lesquelles les dominés doivent s'aplatir et se livrer à toutes sortes de rituels ou gémissements ridicules, comme dans la cage en fer où se produisent les deux comédiens. S'ils sont télépathes, ils ne possèdent que deux mots dans leur langage : "Kou" et "Ki" qui scandent le film comme une litanie comique et grimaçante. Tous les coups tordus sont possibles, tous les mensonges, surtout pour se procurer les précieuses allumettes, qui leur fournissent le carburant spatial. Le film abonde de décors ensablés, de costumes usés jusqu'à la corde, de véhicules insolites et brinquebalants, et autres objets qui battissent une réalité à la fois comique, sombre et étrangement poétique. » (*destination-russie.over-blog.com*)

George Dewhurst

George Wilkinson Dewhurst est né en 1882 à Preston, Lancashire, et est mort à Londres en 1968. Acteur, scénariste et réalisateur, il a tourné plusieurs films muets dont **A Great Coup** et **The Homemaker** (1919), **The Shadow between** (1920), **The Uninvited Guest** (1923), **Motoring** (1927), **The Rising Generation** (1928). En 1926, il a tourné la première version de **Sweeney Todd**. Beaucoup de ses films ont disparu.

Irish destiny

(Fiction, Irlande, 1926, 73', NB, Muet)

avec **Frances Mac Namara** et **Paddy Dune Cullinan**

Premier film de fiction irlandais, ce classique longtemps disparu jusqu'en 1991 met en scène le soulèvement de 1916 contre les occupants et la guerre qui en a découlé. Il fut écrit et produit par un médecin dublinois, Isaac Eppel, qui voulait commémorer cet événement. A sa restauration ce film a été enrichi de documents d'archives. Les images de Dublin en 1920 sont remarquables.

« Ecrit et produit par Isaac J. Eppel **Irish Destiny** est au fond un mélodrame sentimental basique d'héroïsme en temps de guerre, destiné à exalter l'idéal de la guerre d'indépendance et les valeurs irlandaises (qui s'inscrivent évidemment dans le destin de l'Irlande). Denis, citoyen ordinaire figurant la jeunesse irlandaise pleine d'avenir, décide que son devoir envers son pays passe avant tout et met sa vie et son bonheur en péril pour faire son devoir. Cela frise le film de propagande mais n'est rien de plus qu'un récit d'aventure romanesque inoffensif. En fait, le désir de n'aller pas plus loin est la faiblesse du scénario d'**Irish Destiny**, qui paraît trop archaïque, même pour l'époque. Il est intéressant de remarquer que l'armée britannique n'est pas diabolisée, on peut même avancer qu'elle est bien traitée. Les vrais méchants sont en fait les compatriotes de Denis : Beecher et sa bande de distillateurs de whisky clandestins, qui, indifférents à la cause, profitent juste de la situation.



(...) Une seule raison rend ce film remarquable : l'utilisation d'images d'archives de l'incendie de Cork en 1920 et de celui de l'Hôtel des Douanes en 1921. Au niveau du récit, ces événements ne servent qu'à donner un cadre temporel au film, mais les images montrées sont un voyage à travers le temps, à Dublin pendant la guerre, et sont inestimables pour des raisons historiques. Les vues de Dublin que Dewhurst et son photographe Joe Rosenthal capturent ont également un grand intérêt : la série de scènes où l'on suit Denis traversant la ville en moto permettent de voir Trinity College et St Stephen's Green.

(...) Nonobstant les défauts du film, l'image de Denis descendant Grafton Street sur sa moto possède une beauté indéniable et nous poursuit. » *J Luis Rivera (cinema.blogspot.fr)*

Rainer Werner Fassbinder

Reiner Werner Fassbinder (1945-1982) est le héros cinématographique des années soixante-dix. Du premier long métrage **L'amour est plus froid que la mort** en 1969, au dernier, **Querelle**, réalisé juste avant sa mort, l'œuvre du cinéaste allemand avec ses plus de quarante films constitue une saisissante mémoire de son époque : sens de la chronique sociale, amour fou des femmes et goût prononcé pour le drame.

Il faut avoir vu ses grands films pour mesurer sa place: **Rio das mortes** (1970), **Les Larmes amères de Petra Von Kant** (1971), **Le Mariage de Maria Braun** (1978) et **Berlin Alexanderplatz** (Berlin Alexanderplatz) (1980), sans négliger quelques perles moins connues : **La Soudaine richesse des pauvres gens de Korbach** (1970), **La tendresse des loups** (1973), **Maman Küster s'en va au ciel** (1975) et **L'Allemagne en automne** (1978)

Récompenses : **Le Secret de Veronika Voss** : Ours d'Or à Berlin 1982, **Tous les autres s'appellent Ali** : Prix du Jury Oecuménique Cannes 1974

Le Monde sur un fil / Welt am Draht

(Fiction, Allemagne, 1973, 204', Couleur, VOSTF)

avec Klaus Löwitsch, Mascha Raben, Karl-Heinz Vosgerau

Fred Stiller, à la suite de la mort mystérieuse de son ami Vollmer, se retrouve à la tête d'un projet de simulation d'évènements sociaux, politiques et économiques. L'angoisse et la paranoïa s'emparent de lui tandis que les disparitions et manipulations s'accroissent.

Thriller d'anticipation où la permutation des consciences permet toutes les manipulations.

Stiller est-il fou ou réussira-t-il à prouver que l'industrie a fait main basse sur le projet Simulacron ?

« Toute une poignée de films de Fassbinder ont, en leur centre, un labyrinthe de verre. Ce trait apparaît avec le plus de force et d'évidence dans **Le monde sur le fil** (1973), le téléfilm de science-fiction sur les mondes parallèles d'après le roman de Daniel F. Galouye, *Simulacron 3*. L'espace aveugle dans lequel est placé l'ordinateur central est exclusivement constitué de miroirs. L'illusion de profondeur et les recoins trompeurs naissent d'un *faux* contact de regards entre les personnages.

Les plans dans lesquels Fassbinder filme des miroirs où se projette le reflet de ses personnages sont, comme les cadres intérieurs à l'image, des traits caractéristiques du cinéma européen d'auteur et de sa tendance à l'auto-analyse, de Bergman jusqu'à Almodóvar, en passant par Godard et Visconti.

Fassbinder disait : 'dans de nombreux films, j'ai souvent utilisé les miroirs pour créer par leur biais une distance, par exemple à l'égard d'un personnage avec lequel on



s'est encore identifié deux ou trois minutes auparavant. Par le reflet dans un miroir, l'identification disparaît aussitôt. Quand on se voit soi-même, on ne peut pas continuer à s'identifier'». *Thomas Elsaesser, Reiner Werner Fassbinder, un cinéaste d'Allemagne.*

Bence Fliegauf

Né à Budapest le 15 août 1974, Bence (Benedek) Fliegauf est considéré comme l'un des plus grands représentants du cinéma hongrois contemporain.

A la fois auteur, réalisateur et ingénieur du son, il signe en 2003 **Forêt**, son premier film, qui remporte le prix du Meilleur premier film au Festival de Berlin. Le long métrage est d'ailleurs choisi pour représenter la Hongrie pour la cérémonie des Oscars, l'année suivante. **Dealer** (2004), son second film, suit le premier et repart une fois de plus de la Berlinale avec le prix du public et a remporté des prix dans cinquante autres festivals. En 2007, il se lance dans le film expérimental en signant **Milky Way**, dont il compose également la musique. Léopard d'or à Locarno en 2007, le film continue sa tournée des festivals internationaux et remporte un franc succès. Avec **Womb** (2010), présent au festival 2011, Fliegauf signait un conte de fée mâtiné de références au mythe d'Orphée et Eurydice.

Just the Wind / Csak a szél

(Fiction, Hongrie/Allemagne/France, 2012, 91', Couleur, VOSTF)

avec **Lajos Sárkány, Katalin Toldi, Gyöngyi Lendvai, György Toldi**

Le temps d'une journée, ce film suit une femme qui s'occupe de son père invalide et de ses deux enfants ; l'une aime l'école, l'autre, le fils Rio, a d'autres préoccupations. Lorsqu'ils se quittent le matin pour aller vaquer à leurs occupations, nous savons qu'ils ne seront plus jamais tous ensemble. Ours d'argent au festival de Berlin 2012

« Scènes de racisme ordinaire, que ce soit au travail, à l'école ou dans la rue par le biais d'une conversation entendue par hasard entre deux policiers.

Benedek Flieghauf a déclaré qu'il avait tenu à montrer des Roms isolés et non à reproduire ces images folkloriques (chants, danses et lamentations) qui l'ennuient profondément quand on traite des gitans. C'est ainsi que Rio devient une sorte de Huckleberry Finn, sur le qui-vive, prêt à toutes les aventures et, ignorant des tenants et aboutissants, il n'en est que plus intéressant. Flieghauf insiste sur sa fascination pour les adolescents et leur rapport au monde.

Le tournage de ce film et sa vie lui font affirmer : « Bien sûr le racisme est contagieux aussi chez les Roms où il se manifeste d'une façon plus alarmante encore : il prend surtout la forme de la haine de soi. A mon avis, ce tableau de la société des Roms est en réalité la version tragi-comique de ce pays lui-même. »



« ...la violence qui nous attend à la fin de cette journée est annoncée sur un carton-titre au début du film, ce qui ajoute un sentiment d'appréhension constant, intensifié par l'absence presque totale de musique et la proximité de la caméra avec les personnages. Dans son approche technique, le film évoque assez **Dealer**, le film qui avait révélé Benedek Fliegauf au grand public. » *Boyd van Hoeij* (cineuropa.org)

Womb

(Fiction, Allemagne/Hongrie/France, 2010, 107', Couleur, VOSTF)
avec **Eva Green, Matt Smith**

Rebecca et Thomas, des amoureux d'enfance séparés par la vie, se retrouvent lorsqu'ils sont étudiants pour une idylle fulgurante brisée par la mort de Thomas dans un accident de voiture. Incapable d'accepter ce coup du sort, Rebecca se bat pour le cloner et le porter en elle. Un nouveau Thomas naît, mais rien ne se passe comme prévu.

« **Womb**, semblable en cela aux meilleurs films de science-fiction, prend son temps pour démêler les fils de l'intrigue : du générique du début, si lent et sans fioritures que c'en est presque une torture, ainsi que tout au long du récit, Fliegauf, de toute évidence, veut nous faire méditer sur l'énormité de la situation vécue par Rebecca, plutôt que nous faire attendre un rebondissement. » (obsessedwithfilm.com)

« Je ne dirai pas que **Womb** est un film de science-fiction. Ça a n'entre absolument pas dans ce genre de classification. De part de son ambiance et sa structure, sa dramaturgie, je dirais que **Womb** est plus un conte de fée qu'autre chose. Ou si j'avais à choisir une référence culturelle, je dirais que ce film fait référence au mythe d'Orphée et Eurydice. » *Benedek Fliegauf, à propos de son film*

Radka Franczak

Née en 1980 en Pologne, elle fait ses études à l'École nationale de cinéma de Lodz, puis a suivi le cours du cinéma documentaire à l'École du Film d'Andrzej Wajda, à Varsovie. En 2006, elle réalise son premier film, un court métrage **Stiepan** qui traite de la question de la foi. Elle est également monteuse. **Où est Sonia ?** est son premier long métrage.

Où est Sonia ? / Gdzie jest Sonia?

(Documentaire, Pologne, 2012, 50', Couleur, VOSTF)
L'histoire d'une jeune sœur orthodoxe peu orthodoxe.

Portrait insolite de Sonia qui vit avec son chien, son chat et ses oiseaux, peint la nuit et dort le jour dans un monastère orthodoxe où Andrei Roublev a peint ses icônes et dans la région où Tarkovski est né. La jeune religieuse pleine de vie a charmé la réalisatrice et c'est tout un pan d'histoire qui revit à travers ce portrait dynamique d'une vocation inattendue.



Parmi les cinq photographes qui ont tourné le film, on retrouve l'américain Michael Ackerman, connu pour son approche radicale et original de l'image.

Armand Gatti

Né 25 janvier 1924 à Monaco, Armand (Dante) Gatti est fils d'immigrés italiens. Il découvre Rimbaud, se révèle trop rebelle pour l'école. En 1942, il s'engage dans la Résistance, se fait arrêter, déporter en camp de travail près de Hambourg, dont il s'évade et revient à pied. Il rejoint Londres. À partir de 1946, il devient journaliste successivement pour le *Parisien Libéré*, *Paris-Match*, *France Observateur*, *l'Express* ou encore pour *Libération*. Il est couronné du Prix Albert-Londres en 1954. En 1958 : première ébauche et première écriture du scénario de **L'Enclos**. En 1961, **L'Enclos** est présenté à plusieurs festivals : Cannes, où il obtient le « Prix de la critique de cinéma » ; Moscou : « Prix de la mise en scène » et Mannheim : « Mention spéciale hors-concours ».

Avec l'échec total de son second film **El Otro Cristobal** (1962), Armand Gatti s'est plutôt écarté du cinéma. Néanmoins il a continué de se faire remarquer des cinéphiles: prix Jean Delmas de la revue *Jeune cinéma* et prix du meilleur film de l'année au Festival de Londres pour **Nous étions tous des noms d'arbres** (Cannes 1982).

Il a été fait Chevalier de la Légion d'honneur (1999) et Commandeur des Arts et Lettres (2004). Il a reçu le prix du théâtre de la Société des Auteurs (2005) et la Grande médaille de vermeil de la Ville de Paris (2007).

Toute sa vie, à travers le monde, il a effectué un périple à la fois poétique et politique, rencontrant de personnalités célèbres (Fidel Castro, Ernesto Guevara, Mao Tsé-Toung, mais aussi Henri Michaux, Kateb Yacine, Jean Vilar, Erwin Piscator) et travaillant avec des marginaux et des exclus.

Il apparaît dans le documentaire **Help ou Visibilité** de Sarah Franco-Ferrer (2011) et dans **L'Instinct de résistance** de Jorge Amat (2011) aux côtés d'autres survivants du nazisme.

En décembre 2011, France Culture lui a consacré une belle émission « L'atelier de la création- Armand Gatti le poète parachutiste ».

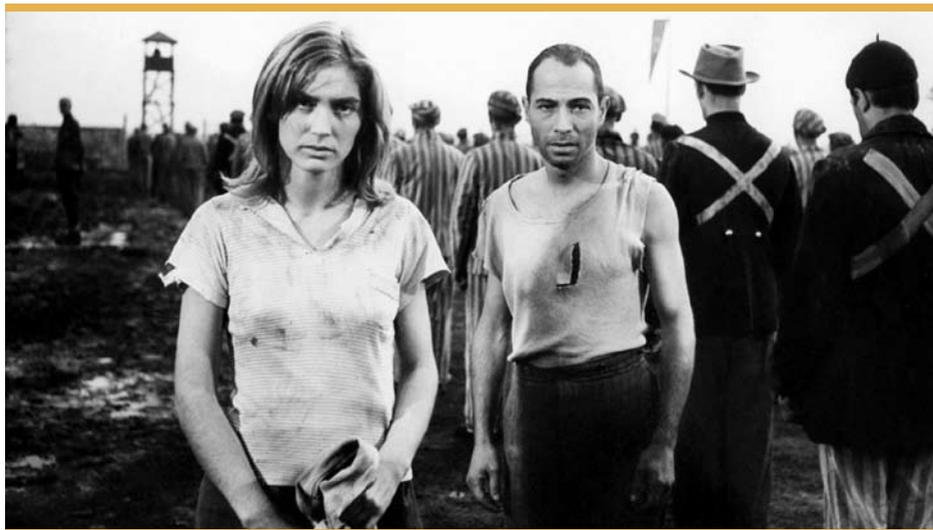
L'Enclos

(Fiction, France, 1961, 105', NB)

avec Hans Christian Blech, Jean Négroni, Herbert Wochintz

Dans un camp de concentration, un lieutenant et un commandant SS enferment deux prisonniers, l'un allemand, militant antinazi, l'autre petit horloger juif de Belleville, dans un enclos. Ils parlent sur l'issue du combat : lequel tuera l'autre pour avoir la vie sauve ?

En 1961 prix de la critique de cinéma au festival de Cannes, prix de la mise en scène au festival de Moscou, mention spéciale hors-concours au festival de Mannheim.



« **L'Enclos** me devint, dès ses premières images, la transcendance mystérieuse d'un documentaire tourné au cœur même de la haine par quelque diable boiteux. Car on s'étonne qu'un appareil puisse enregistrer les preuves d'un crime sans que les criminels s'en aperçoivent et ne le détruisent. (...) **L'Enclos** témoigne au même titre que **Nuit et brouillard**, le film d'Alain Resnais. Il témoigne avec une puissance irrésistible. (...) Il nous empoigne par la peau du cou. Il nous jette face à face avec cette tête de Méduse par laquelle notre courage doit se laisser pétrifier et convaincre. » Jean Cocteau (*Lettres françaises*) sur le site des archives de Gatti (archives-gatti.org)

Jean-Luc Godard

Jean-Luc Godard naît à Paris en 1930. En 1949 il commence à fréquenter assidûment le ciné-club et les cinémas dans le Quartier latin de Paris et noue des amitiés avec André Bazin, François Truffaut, Jacques Rivette, et Éric Rohmer. Le reste appartient à l'histoire du cinéma. A partir de son premier long métrage **A bout de souffle**, chaque film est l'occasion pour Godard d'expérimenter et d'innover à l'écran dans une recherche constante de nouvelles formes cinématographiques, de surprendre et de provoquer le public. Ses films offrent une constante réflexion sur le 7^{ème} art et une invitation au dialogue avec le réalisateur qui dépasse le cadre de la création artistique quel que soit le thème du film : la fragilité de la vie, la lutte de classes, la tragédie de la guerre ou encore – comme en témoigne son dernier **Film Socialisme** – le regard lucide sur la société contemporaine. Cinéaste controversé, vénéré, détesté, incompris, novateur, Jean-Luc Godard a marqué l'histoire du cinéma de façon qui a permis à Aragon de lui rendre hommage avec ces mots : « ...l'art d'aujourd'hui c'est Jean-Luc Godard ».

Film Socialisme

(Fiction, France/Suisse, 2010, 101', Couleur)

Avec Catherine Tanvier, Christian Sinniger, Agatha Couture

En Méditerranée, une croisière sur un paquebot. Multiples conversations, multiples langues entre des passagers presque tous en vacances... Prix Un Certain Regard 2010 à Cannes



Le temps d'une nuit, une grande sœur et son petit frère ont convoqué leurs parents devant le tribunal de leur enfance. Ils demandent des explications sérieuses sur les thèmes de liberté, égalité, fraternité.

Visite de six lieux de vraies/fausses légendes, Egypte, Palestine, Odessa, Hellas, Naples et Barcelone.

« Les scènes s'interrompent avant qu'ils ne deviennent des personnages. Ce sont plutôt des statues. Des statues qui parlent. Si on parle de statues, on se dit "ça vient d'autrefois". Et si on dit "autrefois", alors on part en voyage, on s'embarque sur la Méditerranée. D'où la croisière. J'avais lu un livre de Léon Daudet, le polémiste du début du siècle, qui s'appelait *Le voyage de Shakespeare*. On y suivait le trajet en bateau sur la Méditerranée du jeune Shakespeare, qui n'avait rien encore écrit. Tout ça vient petit à petit.

Comment procédez-vous pour agencer tout ça ?

Il n'y a pas de règles. Ça tient de la poésie, ou de la peinture, ou des mathématiques. De la géométrie à l'ancienne surtout. L'envie de composer des figures, de mettre un cercle autour d'un carré, de tracer une tangente. C'est de la géométrie élémentaire. Si c'est élémentaire, il y a des éléments. Alors je montre la mer... Voilà, ce n'est pas vraiment descriptible, ce sont des associations. Et si on dit association, on peut dire socialisme. Si on dit socialisme, on peut parler de politique. » *Entretien avec les Inrockuptibles, 18 mai 2010 (lesinrocks.com)*

« Comme dans ses œuvres récentes, il s'agit d'un patchwork de saynètes brèves, elliptiques, relevant de l'essai poétique, du traité historique, de l'oraison mélancolique, de la réflexion philosophique. Images recoloriées à l'électronique, citations empruntées ici et là. A chacun de s'y laisser fasciner, ou irriter, d'y comprendre quelque chose ou d'y inventer sa propre interprétation. (...)

Autre thème récurrent : le plaidoyer pour la géométrie (ici illustré par une conférence du philosophe Alain Badiou sur Husserl). Ce cinéaste à la recherche du théorème perdu (ce fut sa définition de son exposition au Centre Pompidou « *Voyage(s) en utopie* » (2006), se lamente de vivre à une époque où l'on pense algèbre (c'est-à-dire bibles, scénarios) plutôt que géométrie (c'est-à-dire images).

Le thème central de **Film Socialisme** est l'Europe, ce continent dont il dit qu'il ne veut pas mourir sans l'avoir revu heureux, comme il prie de voir à nouveau associés «Russie» et «bonheur».

L'Europe est l'une de ses déceptions, «pauvre Europe corrompue par la souffrance, non pas exaltée mais humiliée par la liberté reconquise». Cette Europe que «les Américains ont libérée en la rendant dépendante», dit-il en citant l'écrivain Curzio Malaparte. Et qui a laissé tomber l'Afrique. » *Le Monde 18 mai 2010*

Charlotte Grégoire et Anne Schiltz

Charlotte Grégoire, de nationalité belge, et Anne Schiltz, la luxembourgeoise, se rencontrent lors qu'elles font les études en anthropologie à Bruxelles. En 2007 elles réalisent leur premier documentaire **STAM, nous restons là** qui raconte l'histoire de deux jeunes femmes roumaines qui ont grandi dans le village de Malancrav, en Transylvanie. **Charges communes** est leur deuxième collaboration. En 2013 Anne Schiltz a réalisé son troisième documentaire **Cello Tales** qui a été présenté au festival de Luxembourg.

Charges communes

(Documentaire, Belgique/Luxembourg, 2012, 84', Couleur, VOSTF)

La vie d'un immeuble dans la ville de Bucarest en Roumanie 20 ans après la chute du régime...

Prix du Meilleur documentaire au festival de Sibiu.



Bucarest. Un immeuble, ses habitants, des instantanés de vie collective, des moments intimes partagés avec nous. Vingt ans après la chute du régime de Ceaușescu et en pleine crise économique, les personnages du film débordent d'une infatigable volonté de vivre, et nous livrent des regards singuliers, parfois drôles et touchants sur leur vie, leur ville et leur pays. Voisins, ils s'organisent pour pouvoir aux charges communes liées au a l'immeuble. Concitoyens, ils portent t transmettent des vécus communs, tributaires d'une certaine histoire européenne.

Kasper Holten

Kasper Bech Holten, né en 1973, est directeur artistique du Théâtre Royal du Danemark depuis l'an 2000. Il a monté des opéras tout autant que des pièces (*Hamlet*) et des comédies musicales dans toute l'Europe du Nord, en Autriche, aux USA, en France et va de succès en succès.

Juan

(Fiction, Danemark, 2011, 104', Couleur, VOSTF)

avec **Christopher Maltman, Mikhaïl Petrenko, Eric Halfvarson**

Le Don Juan de Mozart transposé au 21ème siècle, l'éternel conquérant dans un monde trépidant...



« Notre Juan est un être qui se nourrit des rêves des autres, que ce soit à travers l'art, ou à travers ces femmes dont il vole les rêves. (...) »

Il est poussé en avant par l'agitation de l'homme moderne : chaque conquête n'apporte pas le soulagement, mais au contraire intensifie la soif. C'est un accro. Dans sa déconstruction Juan devient symbole du lien très fort qui existe entre ce qui nous fait créer et conquérir et ce qui nous pousse à l'autodestruction. En fait, ces deux forces motrices sont deux aspects de la même force.

Homme moderne, Juan cherche désespérément à donner du sens à sa vie. Il transforme sa vie en œuvre d'art mégalomane, et ce projet devient tellement important à la fin qu'il doit y être fidèle, quitte à en mourir. » *Kasper Holten à propos de son film*

Knut Erik Jensen

Né en 1940, Knut Erik Jensen est connu surtout pour son documentaire **Cool and Crazy**, dont le succès a été phénoménal. Après avoir étudié le français, le russe et l'histoire, il entre à la London Film School. En 1978, il rejoint l'équipe de la compagnie de radiodiffusion norvégienne pour laquelle il réalise des documentaires et des courts métrages en indépendant. Avec sa propre société Nordkappfilm, il a réalisé tous les formes et formats cinématographiques pensables, comme par exemple, une série de documentaires de huit heures **Finnmark mellom Øst og Vest (Finnmark entre l'Est et l'Ouest, 1983-86)** qui lui a donné son premier Amanda (César norvégien), et de nombreux courts métrages. Il est aussi un photographe accompli.

Jensen signe aussi trois films remarquables : **Stella Polaris** (1993), **Burnt by Frost** (1997) et **Passing Darkness** (2000). Il vit dans l'extrême nord de la Norvège, son dernier film **Ice Kiss** (2008) est en compétition cette année.

« Knut Erik Jensen n'est pas un réalisateur populiste et superficiel, il explore en profondeur ce qu'il décrit (...) C'est le nord de la Norvège, et de préférence le Finnmark, ses habitants, leur vie et leurs conditions de vie qu'il aborde dans la plupart de ses films.

Knut Erik Jensen jouit d'un vrai sens artistique, pimenté par une bonne portion d'humour, souvent noir. Gardons à l'esprit que son travail est toujours suivi de la mention « pas pour divertissement seulement ». L'humour dans ses films pourrait être considéré contraire au sérieux du film, mais le met, en même temps, sur un piédestal. »
Tito Pannaggi traduit par Godfried Talboon.

Cool And Crazy / Heftig Og Begeistret

(Documentaire, Suède/Norvège, 2002, 105', Couleur, VOSTF)

avec la chorale d'hommes de Berlevåg

Récompensé aux Festival de Toronto, de Montréal et de La Rochelle en 2001 et au festival de Rouen en 2002.

*Les hommes de la chorale de Berlevåg, petit village de pêcheurs isolé dans le grand Nord, dévoilent leur intimité entre deux répétitions ou performances (à plus d'un titre) en plein air et partent en tournée à Mourmansk. Scènes émouvantes et moments très drôles visuellement, ce documentaire original a séduit par sa dimension humaine et par la dignité qui sous-tend tous les propos. Pour beaucoup c'est un film culte, un **Buena Vista Social Club** nordique.*

« Je cherche souvent dans mon cinéma à faire ressortir le caractère surréaliste des choses. C'est ce que l'on peut ressentir dans les séquences où l'on voit les choristes dehors, chanter fièrement alors qu'il neige et vente et que le gel s'empare d'eux ».

« Il y avait beaucoup de choses à faire pendant le tournage, parfois compliqué, surtout en hiver...Je devais diriger le film tout en veillant à préserver l'esprit de la chorale. Je travaillais comme un fou, mais dans la bonne humeur. Je voulais que ces gens croient à ce que l'on faisait... ».

« Comparé aux conditions très difficiles dans lesquelles j'ai réalisé mes films précédents, **Cool and Crazy** représente en effet une coupure importante. En même temps il reste très personnel et l'on peut le lire de bien diverses façons. Lorsque j'ai entendu le chœur pour la première fois, je me suis dit qu'avec de tels personnages, je pourrais toucher un public plus large sans forcément sacrifier aux canons du documentaire traditionnel ». *Propos sur le site commeaucinema.com*

La Morsure du froid / *Burnt by Frost* / *Brent av frost*

(Fiction, Norvège, 1997, 107', Couleur, VOSTF)

avec **Gorild Mauseth, Stig Henrik Hoff, Reidar Sorensen**

Simon, agent double, a dû choisir entre ses deux objets de loyauté. Les blessures de la seconde guerre mondiale ne guérissent pas ; il a combattu avec les partisans russes et doit désormais les considérer en ennemis. Le port de Mourmansk est un lieu stratégique que tout le monde veut contrôler. Comment s'y retrouver? Son amour norvégien subit de nombreuses péripéties.



« Le second film de Knut Erik Jensen **Burnt by Frost** reprend quelques thèmes originaux de **Stella Polaris**, notamment une tendance à l'abstraction au détriment des personnages. Bien qu'il penche du côté de l'art pour l'art, le film reste plus compliqué et mystérieux que le premier.(...) Cependant, même si la musique prend souvent le pas sur les images et si le travail de la caméra (Svein Krøvel, toujours aussi efficace) semble trop subjectif parfois, il est incontestable que Knut Erik Jensen porte un regard poétique, que ce soit sur un numéro de cabaret ou sur un océan tumultueux. **Burnt by Frost** déconcerte et intrigue le spectateur avec son subtil tourbillon d'idées. »
Peter Cowie Cool and Crazy, Modern Norwegian Cinema 1990 – 2005, p. 65-67.

Baiser de glace / Ice kiss / Iskyss

(Fiction, Norvège, 2008, 83', Couleur, VOSTF)

avec **Ellen Dorrit Petersen, Aleksander Bukharov, Per Egil Aske**

D'après un roman de Alf R. Jacobsen et les lettres de Gunvor Galtung Haavik à son amant russe. Trente années durant cette espionne travaille pour le KGB et Jensen en tire un film à la fois fort et poétique.

Courts métrages

Verdensteateret / Le Théâtre du monde

(Documentaire, Norvège, 2004, 13', VOSTA)

Histoire sans parole du plus vieux cinéma de Norvège

Rosornas väg / Le Chemin des roses

(Fiction, Norvège, 1999-2000, 22')

avec **Irma Schultz, Vladimir Tchernychiou**

Une infirmière se souvient du travail forcé d'un prisonnier russe pendant la seconde guerre mondiale.

Neil Jordan

Né à Sligo en 1950 Neil Jordan a d'abord choisi l'écriture, fondant aussi une coopérative d'écrivains et il a été vite reconnu pour son talent. Ses œuvres de fiction sont traduites en plusieurs langues. En 1982 **Angel**, son premier film, marque le début d'une carrière riche, où alternent des grands succès et des films plus boudés par la critique. **La Compagnie des loups** (1984) lui valut quelques récompenses, **Mona Lisa** (1986) fut remarqué à Cannes (Meilleur rôle masculin pour Bob Hoskins).

High Spirits (1988), **L'Etrangère** (1991) sont tous deux tournés intégralement en Irlande, alors que **We're no Angels** (1989) est son premier film produit par les américains, il y fait jouer Sean Penn et Robert de Niro. En 1992 il triomphe avec **The Crying Game** et la reconnaissance est internationale : Oscar du meilleur scénario et six nominations, le film reçoit de nombreuses récompenses aux USA, en Grande-Bretagne et en Norvège.

Entretien avec un vampire (1994) marque le retour aux USA, pour l'adaptation d'un roman populaire d'Anne Rice. **Michael Collins** (1996), Lion d'or du meilleur film au festival de Venise, est consacré au révolutionnaire irlandais, héros de la lutte pour l'indépendance.

Cette même année il est fait officier des arts et des lettres en France, pour sa contribution au cinéma, pendant les mois consacrés à *L'Imaginaire irlandais*.

Puis il collabore avec le romancier irlandais Pat McCabe, dont il adapte *The Butcher Boy* en 1997, l'Ours d'argent à Berlin pour la mise en scène. En 1999 tourne un thriller psychologique **In Dreams**, et commence le tournage de **La Fin d'une liaison** d'après le roman de Graham Greene, il reçoit plusieurs récompenses lors des Bafta Awards pour cette adaptation.

En 2000 il retrouve Julianne Moore pour un très court film d'après Samuel Beckett, **Not I**, qui sera projeté cette année pendant les soirées Beckett.

The Good Thief, tourné intégralement dans le sud de la France, est présenté au festival de Toronto en 2002. Suivent **Breakfast on Pluto** (2005), d'après Pat McCabe, **The Brave One (A vif)** (2007), et **Ondine** en 2009. En 2011, pour le petit écran il réalise la série **The Borgias**. Il vient de terminer son nouveau film **Byzantium** et **Broken Dream**, film de science-fiction, est actuellement en projet, il sera tourné en Irlande et en Europe de l'Est en collaboration avec John Boorman.

Il a été nommé Docteur honoris causa en Littérature à l'Université de Belfast en décembre 2001. Il vit à Dublin.

La Compagnie des loups / The Company of Wolves

(Fiction, Royaume-Uni, 1984, 95', Couleur, VOSTF)

avec Sarah Patterson, Angela Lansbury, David Warner

Rosaleen dort...elle se transporte dans l'univers des contes que lui a transmis sa grand-mère. La forêt pleine d'embûches devient le lieu de multiples aventures... D'après Angela Carter

« La Compagnie des loups, c'est avant tout un merveilleux et horrifique film. Un véritable conte, pétri d'onirisme et d'images symboliques. Une histoire prenante, ensorcelante, où l'on est enchanté par les décors, les trouvailles, horrifié par les transformations, sanglantes, d'hommes en loups, amusé par certaines scènes et saynètes (l'histoire de la sorcière, par exemple, qui recèle aussi un tout autre message que celui de la puberté). » (*lalunemauve.fr*)

The Crying Game

(Fiction, Royaume-Uni/Japan, 1992, 112', Couleur, VOSTF)

avec Stephen Rea, Jaye Davidson and Forest Whitaker

Le gardien d'un britannique fait prisonnier par l'IRA est loin d'imaginer à quel point cette rencontre fortuite va marquer son destin. La fuite et la lutte n'y changeront rien.

Le lien mouvementé de ces deux hommes va se prolonger par de là la mort de l'otage.

Nombreuses récompenses : Oscar du meilleur scénario en 1993

« Le voyeurisme du cinéphile mâle gavé à la poupée hollywoodienne se prend un uppercut au visage qui lui brise tous les os du nez.

Mais **The Crying Game** ne s'arrête pas au simple détournement du voyeurisme inhérent au cinéma d'Hollywood; Neil Jordan a écrit et réalisé un film hybride qui emprunte les traits du drame politique, mais qui comporte des éléments du film noir et même de la comédie romantique. » (*panorama-cinema.com*)

Butcher Boy / The Butcher Boy

(Fiction, Irlande, 1997, 110', Couleur, VOSTF)

avec Stephen Rea, Fiona Shaw, Eamonn Owens

Le film raconte l'histoire de Francie Brady, un garçon de douze ans, dans l'Irlande rurale des années 60. Ses tentatives pour se construire une vie se soldent par des échecs successifs et il finit par être exclu totalement. Dans ce film tout en tension Sinead O'Connor fait une apparition remarquable. Adaptation à haut risque et réussie du roman de Pat McCabe.



« **Butcher Boy**, tout comme **Les Magdalene sisters** de Peter Mullan, a marqué l'intervention du cinéma pour permettre à toutes les images et à toutes les voix réprimées d'être enfin vues et entendues dans la société irlandaise. » *Ellen E. Sweeney dans National Cinema and beyond, Kevin Rockett and John Hill, 2004, p.79;*

« La caméra reste souvent proche des personnages et nous impose de ce fait l'horreur des événements décrits. Les hallucinations de Francie mises à part (l'apparition de la Vierge Marie qui le conseille à plusieurs reprises), il n'y a pas d'effets inutiles ; juste une ambiance réaliste extrêmement froide et tendue. La période choisie, la Guerre Froide, renforce parfaitement ce climat de tension qui règne tout au long du film. » (*sueursfroides.fr*)

La Fin d'une liaison / The End of the Affair

(Fiction, 2000, Royaume-Uni/États-Unis, 2000, 102', Couleur, VOSTF)

avec Ralph Fiennes, Julianne Moore, Stephen Rea

Les bombes volantes s'abattent sur Londres en juin 1944. Deux amants réchappent à la mort, mais la femme décide de tuer cet amour pour remercier Dieu. C'est le début d'une longue et douloureuse quête pour l'amant trahi. D'après Graham Greene.

« Bresson aurait pu adapter (dans un autre style, évidemment) ce livre où la grâce tombe de tout son poids sur des êtres qui la refusent, mais qui, insensiblement, sont gagnés par elle, sans même réaliser ce qui leur arrive. Ainsi Sarah, ce personnage magnifiquement interprété par Julianne Moore, liée par une promesse faite sur le coup de la douleur et qui l'empêche de vivre. (...) On est dans l'ineffable, dans l'impalpable. Avec des signes bizarres qui parsèment le film et que chacun interprète à sa guise. Un homme mort qui ressuscite... Une promesse rompue et le prix à payer... Une tache de vin soudain effacée à la suite d'un baiser... Coïncidences ? Ou effets inexplicables d'un mystère qui dépasse la logique ? Fidèle au roman (à part quelques modifications plutôt bien venues), **La Fin d'une liaison** évoque la foi, telle que la concevait Graham Greene. Quelque chose d'inexorable, d'obsédant (comme la musique de Michael Nyman), opposant sa douceur et parfois sa cruauté à tous les rejets, à tous les regrets. » *Pierre Murat (telerama.fr)*

« Combien faudra-t-il de films irlandais bidons pour convaincre les sceptiques que nous devons œuvrer nous-mêmes sur ce terrain... » s'écrie, en 1946, Liam O'Leary, cinéaste et co-fondateur de l'Irish Film Society. (*cité par Philippe Pilard – Histoire du cinéma britannique p97, Nathan université, collection cinéma 128*)

Neil Jordan a su œuvrer sur le terrain irlandais, tant au niveau de l'imaginaire que des événements historiques et politiques, tout en se gardant de tomber dans les pièges d'une vision rurale, passiste, voire manichéenne de son pays. Le thème de l'étrange altérité et du nécessaire et difficile chemin vers l'autre est d'une remarquable constance dans ses films les plus réussis.

L'art de traverser les frontières (*Exploring Boundaries* est le titre d'une étude des films et des écrits de Neil Jordan par E. et K. Rockett en 2003) et le chemin vers l'autre impliquent des parcours aux formes multiples et semés d'embuches. Le voyage du camp de l'IRA aux faubourgs de Londres emporte le héros de **The Crying Game** vers une 'terra incognita' d'abord insupportable. L'amant trompeur devient l'amant trompé, du moins le croit-il dans **La Fin d'une liaison**. L'enfant de **Butcher Boy** qui se croit aimé devient 'le cochon d'irlandais' qui n'aura de cesse de laver cette tache (Jonathan Swift en 1729 écrivait sa *Modeste proposition* pour résoudre le problème des catholiques : les laisser élever leurs bébés quelques mois et puis les consommer comme on consomme des cochons de lait !). L'adolescent de **L'Etrangère** qui passe de l'illusion amoureuse à la dure réalité, la petite Rosaleen qui doit se rendre dans le territoire des loups...

La richesse des irlandais c'est aussi leur maîtrise de la langue des colons d'autrefois, qui permet de passer les frontières, celle d'Hollywood en particulier, tout en gardant des signatures identitaires fortes, dont l'accent si pourchassé auparavant.

Le récent point de vue postcolonial est souvent celui qui permet de passer au crible les créations irlandaises. S'il se justifie, il ne doit pas empêcher d'appréhender ces œuvres d'un point de vue plus universel, après tout, la mondialisation des sources d'inspiration n'a pas attendu la colonisation, l'émigration, l'exil ou l'ouverture des marchés.

La cinématographie irlandaise énergique des trente dernières années doit beaucoup à Neil Jordan et Jim Sheridan mais il ne faut pas oublier que si le cordon se coupe d'avec la littérature (le théâtre particulièrement, adaptations célèbres de Synge ou d'O'Casey pour n'en citer que quelques uns) il reste encore bien des domaines à explorer pour le cinéma irlandais authentique dans ce domaine là et il ne faudrait pas le couper totalement: qui saura traduire les accents puissants de Seamus Heaney pour parler de la terre, les indignations subtiles de Jennifer Johnston ou John Macgahern, sans oublier Molly Keane ou encore Elizabeth Bowen qui n'ont jamais eu les faveurs du grand écran ?

Menelaos Karamaghiolis

Menelaos Karamaghiolis est né en 1962 à Thèbes, et fait ses études à l'Université d'Athènes. Il débute au cinéma en 1987 avec **Elaias Aigli**. Avec le documentaire **Rom** (1989) où il explore l'histoire de gitans en Grèce et son premier film de fiction **Black out** (1998), il reçoit plusieurs prix ainsi que la reconnaissance de la critique. Menelaos Karamaghiolis travaille également pour la télévision et la radio nationale. **J.A.C.E.** a été sélectionné au Festival de Salonique et au Festival International de Films à Tokyo.

J.A.C.E.

(*Fiction, Grèce/Portugal/Turquie/Pays-Bas/Macédoine, 2011, 142', Couleur*)

avec Alban Ukaj, Stefania Goulioti, Argyris Xafis

La mère de Jace, enfant grec né en Albanie, est tuée par sa famille quand elle refuse de révéler l'identité du père de l'enfant. La famille adoptive de Jace est brutalement

assassinée par les albanais et lui-même est forcé de tirer sur son père adoptif pour rester en vie. Tombé dans les griffes des trafiquants d'enfants orphelins, Jace est envoyé à Athènes. C'est ici que son Odyssée commence – celle qui transforme les réfugiés sans papiers en hors-la-loi toujours en fuite, et il n'aura de cesse de se trouver un lieu à lui.



« ...une expérience cinématographique pure, totalement passionnante, différente en matière d'esthétique cinématographique, pleine d'émotion, belle et brutale, sensuelle, érotique et ironique, mais tout compte fait ce film est un conte de fée dans la plus pure tradition, **J.A.C.E.** est de loin le film grec le plus beau de ces dernières années... » *Tasos Theodoropoulos, Downtown, Metropolis free press iefimerida.gr*

« ...un film où le personnage principal ne parle pas, exige un scénario habile et la maîtrise complète de la direction d'acteur. Ce travail excellent est parfait dans ces deux domaines et cela donne au final un divertissement 'noir' qui nous fait oublier la notion du temps... » *Koyori Suzuki, eigato.com*

Krzysztof Kieślowski

Né le 27 juin 1941 à Varsovie. Décédé le 13 mars 1996 à Varsovie.

Après des études secondaires, Krzysztof Kieślowski entre à l'Académie du film et se fait remarquer pour ses dons et son charisme. Il n'aborde pas la fiction, considérée alors comme un mode bourgeois, mais le documentaire, plus en conformité avec le modèle économique de la Pologne de l'époque.

Il en réalise une vingtaine, sous forme de courts-métrages, de moyens-métrages ou de documentaires de télévision. Bien intégré dans la société polonaise, il se servira de ses films pour montrer les incohérences internes du système. On trouve ainsi généralement dans ses documentaires, d'un côté, des individus riches de leurs forces, de leur détermination et, de l'autre, la bureaucratie décalée et inopérante par rapport à cette force vive. La transition vers la fiction a lieu avec **La Cicatrice** (1976), très proche encore du documentaire social. Ses films possèdent de grandes qualités, mais Kieślowski ne reçoit aucune reconnaissance intellectuelle et l'Occident l'ignore.

Ce sont les dix films du **Décatalogue** qui lui apportent la célébrité mondiale en 1988. Ces films du **Décatalogue** ne sont pas forcément de meilleure qualité que ses films précédents mais ils suscitent une avalanche de louanges en Europe de l'Ouest. En 1991, **La Double vie de Véronique** révèle toutes ses qualités artistiques. Kieślowski réalise ensuite la trilogie **Bleu, Blanc, Rouge** portant sur les trois termes de la devise de la France: Liberté - Égalité - Fraternité. Il connaît alors de nouveau le succès.

De santé fragile, il annonce à Berlin sa décision de ne plus réaliser de films. Il se consacre à l'écriture et à la production. Il démarre ainsi l'écriture d'une nouvelle trilogie: **Le Paradis**, **L'Enfer** et **Le Purgatoire**.

Le Hasard / Przypadek

(Fiction, Pologne, 1981, 122', Couleur, VOSTF)

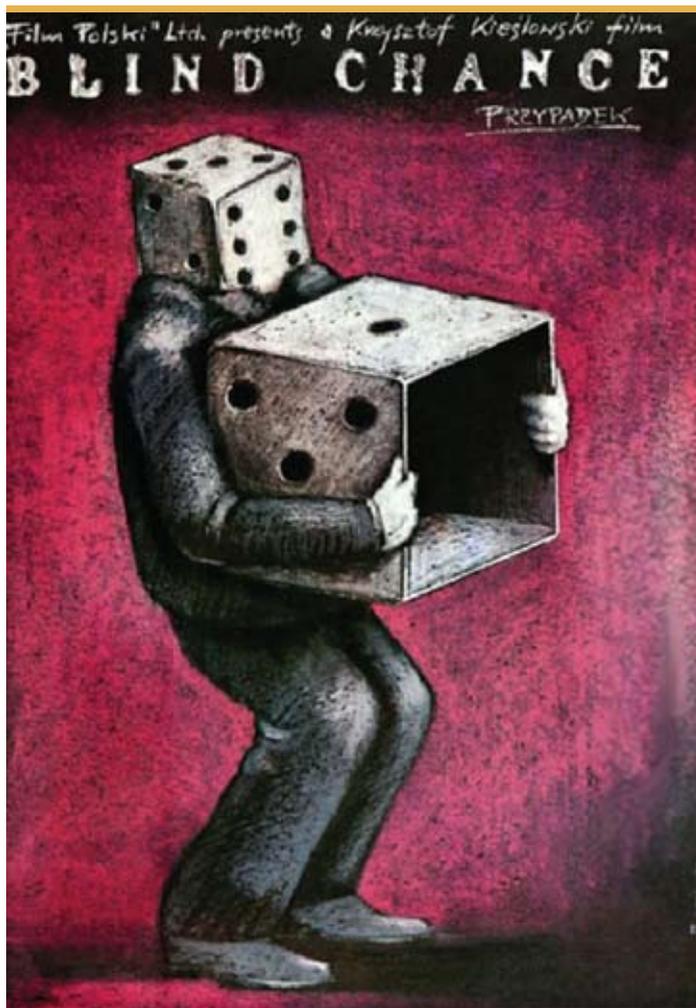
avec Bogusław Linda, Tadeusz Łomnicki, Zbigniew Zapasiewicz, Marzena Trybała, Zbigniew Zapasiewicz

Witek a interrompu ses études de médecine à la mort de son père. Il arrive in extremis à la gare pour se rendre à Varsovie. Suivent trois versions de son destin... ou comment nos valeurs ne tiennent parfois qu'à un fil! Dans la première, il attrape le train, rencontre un ancien communiste et devient actif au sein du Parti. La seconde fois, il rate son train, frappe un cheminot qui l'a empêché de monter en marche, est emprisonné, rencontre dans sa cellule des opposants au régime et devient clandestin. Dans la troisième variante, il rate son train, reprend ses études et une carrière de médecin, se marie.

Terminé en 1981 mais tenu à l'écart, **Le Hasard** a finalement été accepté dans la sélection *Un certain regard* en 1987, à Cannes, et distribué en France l'année suivante.

« **Le Hasard**, film de maturité de Kieślowski, au dispositif digne d'une œuvre littéraire, avec ses multiples versions d'un même événement, assurera la popularité de l'œuvre et inspirera plusieurs autres films. Le plus connu est **Lola, cours Lola** (1998), film de Tom Tykwer (réalisera aussi **Heaven**, d'après un début de scénario de Kieślowski) où l'héroïne revit plusieurs fois la même scène avec de légères variantes qui mettent en danger sa vie et celle de son ami. Et **Sliding doors**, de Peter Howitt (1998) qui utilise le même procédé sur le ton de la comédie a été plusieurs fois cité.

On voit s'ébaucher dans **Le Hasard** les versions alternatives mais aussi les croisements et les signes qui peupleront les dernières œuvres de fiction : **La Double vie de Véronique**, bien sûr, puis **Les Trois couleurs**. Weronika et Véronique vivent deux existences parallèles et doivent prendre des décisions qui influenceront sur leur vie et leur mort. Quant au film-testament de Krzysztof Kieślowski , **Trois couleurs : Rouge**, il mêle les destins d'un ancien juge, Joseph, et de son double jeune, Antoine, le second semblant reproduire le comportement de son aîné, confronté à la trahison et au poids de la Justice. » *Alain Martin*.



Stanley Kubrick

Né en 1928 à New York, Stanley Kubrick vient au cinéma par sa passion pour la photographie. Autodidacte, il sera son propre producteur, scénariste, chef opérateur et monteur pour les deux premiers courts métrages, avant de pouvoir tourner avec une équipe professionnelle. En 1956, il se fait remarquer avec **L'Ultime razzia**, un film noir de braquage qui le mènera à la collaboration avec Kirk Douglas et ses premiers grands succès, **Les Sentiers de la gloire** (1957), longtemps interdit en France, et **Spartacus** (1960).

Kubrick est connu pour son perfectionnisme : pendant 46 ans de carrière, il ne réalise que 13 longs-métrages, mais ses films vont marquer de façon innovatrice presque tous les genres du 7^{ème} art. Du pamphlet politico-militaire avec **Docteur Folamour** (1964), à la science-fiction avec **2001, l'Odyssée de l'espace** (1968), au thriller avec **The Shining** (1970), à la brillante adaptation littéraire avec **Lolita** (1962) d'après Nabokov ou encore **Barry Lyndon** (1975), au film de guerre avec **Full Metal Jacket** (1987), sans oublier son film le plus emblématique **Orange mécanique** (1971), une satire visionnaire sur le devenir de nos sociétés d'après l'anglais Anthony Burgess.

Une autre caractéristique marquante de son œuvre est la maîtrise technique inégalable qu'il met au service de l'expression artistique : l'utilisation de *steadicam* dans **The Shining**, l'éclairage à la lumière des bougies dans **Barry Lyndon**, l'association des images et de la musique dans **2001, l'Odyssée de l'espace**.

Il meurt deux jours après avoir terminé son dernier film **Eyes Wide Shut** (1999), adapté de l'œuvre de l'autrichien Arthur Schnitzler, qui sortira sur les écrans quatre mois plus tard.

Proche des schémas de l'analyse freudienne, Stanley Kubrick s'est intéressé dans ses films aux pulsions inconscientes qui conditionnent selon lui toute destinée humaine. Son œuvre a marqué les spectateurs par le réalisme et l'objectivité avec lesquels il s'est emparé des cauchemars et des fantasmes universels. Stanley Kubrick reste le plus accompli des cinéastes inventifs et ambitieux reconnus.

Barry Lyndon

(Fiction, Royaume-Uni, 1975, 187', Couleur, VOSTF)

avec Ryan O'Neal, Marisa Berenson, Patrick Magee, Harry Krüger

Un campagnard irlandais sans scrupules va d'aventures en aventures au cours de son ascension sociale. Sa chute prévisible peaufine le portrait d'une société sans pitié. Kubrick adapte le victorien Thackeray avec brio, les reconstitutions picturales restent un modèle du genre et la musique raconte ou commente brillamment ce récit picaresque.

Barry Lyndon, film historique sur l'Irlande au 18^{ème} siècle ?

Quand un cinéaste américain du XX^{ème} siècle adapte un romancier victorien qui a pris pour objet un irlandais du XVIII^{ème} siècle, on mesure la part d'imaginaire qui s'imbrique dans la part historique ou sociologique ! Fraîchement reçu par les critiques anglais,

on peut pourtant chercher des traces de la satire politique dans le roman ou le film qui auraient valu à Kubrick cet accueil.

Thackeray fut marié à une anglo-irlandaise devenue folle. Le romancier est joueur et pauvre, et il s'inspire de faits authentiques pour créer son feuilleton *The Luck of Barry Lyndon* dès 1844, qui deviendra roman à forme picaresque en 1852, *The Memoirs of Barry Lyndon*. Kubrick va respecter dans son film les commentaires d'anticipation du roman, qui, s'ils tuent l'effet de suspense du roman d'aventure classique, imprègnent le récit de plus de gravité.

Les petites touches irlandaises abondent, mais Kubrick ne met pas le pied en terrain politique et se contente de quelques commentaires, presque subliminaux. La partition musicale du film en est un exemple : l'air irlandais Lilliburlero, savamment arrangé par Rosenman, est un hymne contestataire ... sans paroles (selon ces paroles de 1688 visant le 'vice-roi/gouverneur': « l'Irlande sera dominée par un âne et un chien, comme l'affirme la prophétie trouvée dans la tourbière »).

De la même façon Kubrick élimine de son film la belle histoire du chevalier de Balibari. Les lois de l'époque ont fait que le père de Barry, s'étant converti au protestantisme a pris la fortune qui revenait à son frère aîné, puisque Balli Barry (Balibari, nom italianisé qui convient bien à un papiste comme on appelle encore les catholiques) a refusé de renier sa foi et puisque les catholiques n'avaient pas le droit d'hériter. Prêt à tout pour intégrer la bonne société dominante, bon sang ne saurait mentir ! Barry est l'âne (Michel Ciment disait 'un con') et les chiens sont légions. Ce siècle soi-disant des lumières apparaît dans le film avec toute sa crasse, sa cruauté et son machisme, mais sans que soit abordée directement la question de la domination de l'Irlande par ses voisins.



« Les films historiques ont ceci en commun avec les films de science-fiction qu'on tente d'y créer quelque chose qui n'existe pas. » *Kubrick à Michel Ciment 30/08/1976 L'Express.*

On ne saurait trop louer et recommander l'étude critique de l'universitaire Philippe Pilard sur Barry Lyndon, qui nous a permis de finaliser cette analyse (*Nathan, Collection Synopsis, 1990*).

Dans le n° 615 (mai 2012) de *Positif*, il faut lire aussi l'émouvant hommage à Kubrick de *Léon Vitali*, qui fit ses débuts avec le réalisateur dans **Barry Lyndon**.

Anastasia Lapsui et Markku Lehmuskallio

Anastasia Lapsui, née en 1944 en Russie dans la péninsule de Yamal, a été journaliste à la radio de 1966 à 1992 dans sa langue natale minoritaire, le nénétsé. Elle chante les légendes tragiques de son peuple, les Nénétses.

Markku Lehmuskallio est né à Rauma, en Finlande, en 1938. Il a été forestier entre 1964 et 1969. De 1969 à 1972, il a réalisé des films de commande pour des entreprises, ainsi que des films publicitaires. Il a réalisé **La Danse du corbeau** (1980), documentaire sur la forêt ponctué de micro éléments fictifs et **La Nourrice bleue** (1985) où il filme un peintre.

Révélés avec les **7 chants de la toundra** en 2001, Anastasia Lapsui et Markku Lehmuskallio réalisent ensemble depuis 20 ans des films qui sont la chronique de l'histoire et de la vie quotidienne des divers peuples de la Sibérie, du Groenland, du nord du Canada et de la Scandinavie: **Anna** (1997), **Les Mères de la vie** (2002), **Fata Morgana** (2004), **Neko, Dernière de la lignée** (2010).



11 Images of a Human / 11 kuvaa ihmisestä

(Documentaire, Finlande, 2012, 52', Couleur)

Pouvons-nous nous reconnaître dans les dessins de l'Âge de Pierre ?

Le film analyse l'homme à travers les figures qu'il a gravées et dessinées sur la pierre. Les dessins rupestres sont des miroirs dans lesquels nos ancêtres nous regardent pendant que nous les regardons. Nous comprenons-nous les uns les autres ? Ce film est à la fois un voyage dans le passé et un portrait de l'humanité, ici et aujourd'hui.

David Mackenzie

Né en 1966 à Corbridge en Angleterre, David Mackenzie crée en 1996, avec son frère, l'acteur Alastair Mackenzie, la maison de production Sigma Film. Son apprentissage se fait avec un documentaire et 9 courts métrages, dont trois sont récompensés : **California Sunshine** (1997), **Marcie's Dowry** (1999) et **Sommersault** (2000). Son premier long métrage est un road movie **The Great Wilderness** (2002). Viendront ensuite **Young Adam** (2003), **Asylum** (2004), **My Name Is Hallam Foe** (2008) - Ours d'Argent pour la meilleure musique de film, Festival du film de Berlin et Hitchcock d'Or au Festival du film britannique de Dinard, puis **Spread** (2009), **Perfect Sense** (2010) et **You Instead** (2011, **Rock'n'Love** en français), 'rockumentaire' sur le festival de Glasgow.

Perfect Sense

(Fiction, Irlande/Royaume-Uni/Danemark/Suède, 92', Couleur, 2011)

avec Ewan McGregor, Eva Green



L'humanité perd ses cinq sens, victime d'une étrange épidémie. L'apocalypse sans effets grandioses, sans hémoglobine, ni destructions massives, ce film paraît minimaliste dans le registre des films catastrophes. Son mélange original d'intimisme et de spectaculaire ne laisse pas indifférent : la scène de 'grande bouffe' est un tour de force.

L'auteur à propos de cette scène : « C'est à la fois un exemple et une métaphore des digues qui cèdent et du carnage qui s'ensuit. Ce film affirme avec force que l'amour et l'espoir non seulement survivront mais s'épanouiront lorsque la société craquera et de même après. Il faut montrer cela dans un contexte qui mette en scène le potentiel de violence et d'égoïsme dont les êtres humains sont capables et que beaucoup pense susceptible de prévaloir lorsque l'ouragan se déchaînera. » *David Mackenzie sur indiewire.com*

« Le film se scinde en quatre chapitres. Chaque perte sensorielle est précédée d'une crise symptomatique dont la mise en scène impacte la rétine. Une immense tristesse s'empare simultanément de centaines de personnes et se solde par la perte de leur odorat. Chaque sens (sauf le toucher) s'efface après des séquences collectives troublantes, parfois poussives (une scène de goinfrerie vomitive), mais indubitablement étonnantes au sein d'un film de ce genre.

Poussant la logique de réalisation jusqu'à l'extrême, le film lui-même se révèle contaminé par le virus. Un maelström sonore prend lieu et place des dialogues et bruits habituels, lorsque l'ouïe des personnages est atteinte. Immergeant réellement le public dans une sensorialité bouleversée par la fiction, ces orientations permettent en outre de créer une autre communication entre l'écran et les spectateurs. » *Ursula Michel, kritik.at.co*

Alexandra McGuinness

Actrice de formation, l'irlandaise Alexandra McGuinness réalise son premier court métrage **Walkman** en 2006, **Paris Noir** en 2008 et **(She Owns) Every Thing** en 2010. Elle été soutenue par le Irish Film Board pour faire **Lotus Eaters**, seul film tourné à Londres et produit par l'IFB.

Lotus Eaters

(Fiction, Irlande, 2011, 92', NB, VOSTF)

avec Antonia Campbell-Hughes, Benn Northover, Cynthia Fortune Ryan

Trois amis, jeunes, riches et beaux, brûlent la chandelle par les deux bouts : bains de vodka, équitation, gourous,... et leur chute n'en est que plus terrible. Une bande son qui mêle des arrangements folk et des musiques toutes récentes appuient la dégringolade.

Dans la lignée des films où Londres rassemble la jeunesse, **Lotus Eaters** est, selon la réalisatrice, 'a London film for a lost generation'. Ce n'est ni un commentaire, ni une satire. C'est un film tourbillon, aux accents documentaires, auquel le noir et blanc donne à la fois plus de distance et de profondeur.



Ce film est l'histoire de 'ceux qui ont fait des mauvais choix et qui tentent de s'en remettre' selon ses propres mots.

Peter Mettler

Le canado-suisse Peter Mettler est né en 1958. Il appartient à la nouvelle vague de Toronto du début des années 80, avec Atom Egoyan, Patricia Rozema et Bruce McDonald dont il a été le directeur de la photographie.

Scissere (1982), premier long métrage expérimental primé, raconte les troubles de la perception d'un héroïnomanie en cure de désintoxication. Il explore la lutte entre l'individu et le monde qui tente de préserver l'authenticité de sa conscience et de son imagination, assailli qu'il est de toutes parts par une culture de masse surmédiatisée et une technologie invasive.

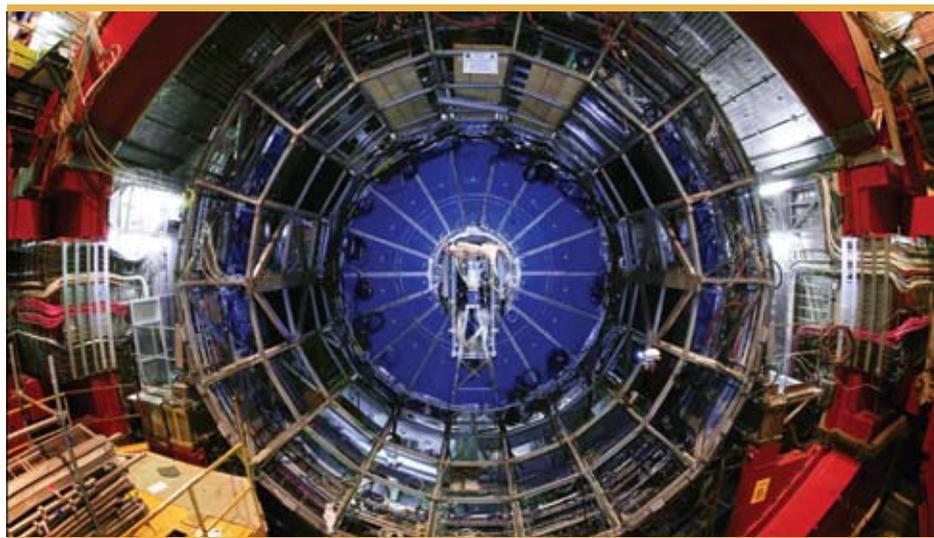
Il a réalisé **Eastern Avenue** (1985), **The Top of His Head** (1989), **Tectonic Plates** (1991), **Picture of Light** (1994) où les aurores boréales servent de toile à une réflexion sur l'impossible, **Gambling, Gods and LSD** (2002 Grand Prix Visions du Réel à Nyon en 2002).

Il est parfois maître de cérémonie de *rave parties*. Par le mixage et la projection d'images animées sur les murs et le plafond de l'aire de danse, Peter Mettler étudie le délire des foules au cinéma. Il en dénonce aussi les désastres environnementaux: **Petropolis: Aerial Perspectives on the Alberta Tar Sands** (2009). Ses enquêtes s'accompagnent toujours d'un questionnement sur les images produites par le cinéma, brouillant les frontières esthétiques.

The End of Time

(Documentaire, Suisse/Canada, 2011, 109', Couleur, VOSTF)

Voyage sonore et visuel aux quatre coins de la planète et à travers son histoire. Cinq ans de travail furent nécessaires pour associer librement toutes les idées autour du temps. Ce film, dans le sillage de Chris Marker, est une déambulation aux limites de l'exprimable, à la fois visionnaire et rigoureux. Troisième volet d'une trilogie sur l'expérience humaine et le rôle des images, ce film est la première œuvre cinématographique tournée intégralement en digital.



A la manière d'un essai poétique, le film explore diverses perceptions et conceptions du temps, sonde l'état de notre planète, les liens unissant tous les êtres vivants et l'impact de ceux-ci. Pour cela, il s'inspire de la science, de la philosophie, de la religion et du vécu subjectif. (artfilm.ch)

Les réflexions filmiques de Peter Mettler sur l'origine, l'état et l'effet de toute existence rendent perceptible la sensation individuelle du présent et l'influence de chacun sur le futur. (swissfilm.ch)

Matej Mináč

Né en 1961 à Bratislava, Matej Mináč est réalisateur, producteur et scénariste slovaque. Il a appris le cinéma avec Juraj Jakubisko que Fellini tenait pour une des meilleures cinéastes slovaques. C'est d'ailleurs sur un portrait de Fellini que travaille actuellement Mináč, reprenant un projet datant de 1989. Le film, qu'il qualifie lui-même de 'comédie documentaire', s'intitulera '**Histoire d'un film jamais tourné**'.

Mináč s'est fait remarquer par son film **Tous mes proches** (1997). Puis, inspiré par l'histoire du sauvetage d'enfants tchèques découverte dans le livre *Les petites perles de l'enfance* de Vera Gissing, Matej Mináč s'est intéressé au personnage de Nicholas Winton.

La Famille de Nicky / Nickyho rodina

(Documentaire, Slovaquie/Rep. Tchèque, 2011, 96', Couleur, VOSTF)

En 1939, Nicholas Winton a sauvé 669 enfants tchèques et slovaques des camps nazis en les envoyant en Grande-Bretagne. Son action est restée secrète un demi-siècle et ce documentaire, composé d'archives et d'entretiens avec ces enfants d'alors, fait la lumière sur un pan d'histoire tenu dans l'ombre.



Ce film documentaire, fait d'archives, d'interviews et de reconstitutions, raconte comment le britannique Nicholas Winton a sauvé d'une mort certaine 669 enfants (parfois encore bébés) tchèques et slovaques, juifs pour la plupart et menacés d'être envoyés dans des camps de concentration nazis, en leur faisant quitter la Tchécoslovaquie par train à destination de la Grande-Bretagne, entre mars et août 1939. Nicholas Winton, âgé aujourd'hui de 102 ans, anobli en 2002, a tenu son action secrète pendant près d'un demi-siècle. Il a été surnommé le «Schindler britannique». Parmi ces enfants, il y avait le réalisateur britannique Karel Reisz. Le film a permis à certains de ces enfants de découvrir leur histoire.

Six ans de tournage ont été nécessaires, aux Etats-Unis, en Slovaquie, en République Tchèque, au Cambodge, au Canada, en Israël, au Danemark, en France, en Suède et en Hongrie. Matej Mináč salue le travail de son équipe de montage.

La Famille de Nicky a reçu, entre autre, le prix du meilleur documentaire au festival mondial du Film de Montréal.

Pat Murphy

Née en 1951 à Dublin, Pat Murphy est une cinéaste féministe irlandaise. En 1977, elle étudie un an au Whitney Museum of America Art de New York et y réalise un court métrage **Rituals of Memory**, avant de rentrer en Irlande pour travailler sur son premier long-métrage.

Son premier film **Maeve** a gagné le prix du meilleur film Irlandais au festival de Cork en 1981 et fut projeté au festival de Venise, la même année. Son second long-métrage, **Anne Devlin** (1984), représenta l'Irlande dans de nombreux festivals. En 2000, Pat Murphy réalise **Nora**, puis, en 2002, un court-métrage nommé **What Mira Saw**. L'année suivante, elle fut élue membre du groupe d'artistes irlandais Aosdána. C'est à cette période qu'elle commença à enseigner le cinéma à la Queen's University of Belfast.

Pat Murphy a présenté son installation cinématographique **The Muybridge Solo** au Vehicule Art Int. Montreal. En 1992, elle a été mandatée pour faire une installation filmique pour le Strokestown Famine Museum en Irlande. En 1994 et en 1997, elle a collaboré avec l'Irish Museum of Modern Art et l'Irish Film Center pour des expositions. En 2003, elle a réalisé un documentaire sur les problèmes de handicap **This Is Us We're Talking about**.

En juillet 2012, Pat Murphy a fait l'objet d'une rétrospective au Film Institute de Dublin. Elle est aujourd'hui professeure associée à l'école d'art Tisch Asia de la New York University. Ses trois films principaux ont pris place, en 2012, dans la liste du *Sunday Times* des 100 meilleurs films Irlandais de tous les temps.

Nora

(Fiction, Irlande, 2000, 126', Couleur, VOSTF)

avec Susan Lynch, Andrew Scott, Vinnie McCabe, Veronica Duffy, Ewan McGregor
Nora Barnacle trouva en James Joyce l'homme le plus singulier qu'elle ait rencontré et leur union se fit sous des cieux lointains, plus cléments que ceux d'Irlande, au grand dam de la bonne société. Portrait d'une femme digne de l'héroïne d'Ibsen dont elle porte le nom, ce film nous emporte sur les traces d'une Irlande et d'une Europe révolues et d'un couple exceptionnel, à plus d'un titre.

Interview de Pat Murphy « Il est important que les gens qui ne connaissent pas Joyce regardent ce film et le vivent comme un film d'amour, je n'ai pas voulu faire une biopic de plus. Je mets surtout l'accent sur leurs premières années, qui furent essentielles. Ces années sont la source des thèmes principaux des écrits de Joyce, et je voulais montrer la vraie place de Nora dans son œuvre. » *The Irish Times – 1er avril 2000*

« ...Le mystère, c'est que Joyce est d'emblée un révolté radical et un anarchiste convaincu, ce qui ne devrait pas, a priori, enchanter une jeune femme, prête, pourtant, à le suivre dans toutes ses aventures (ils vont très vite s'exiler ensemble). Voilà

le monsieur: «*Mon esprit rejette tout l'ordre social actuel et le christianisme, le foyer familial, les vertus reconnues, les classes sociales et les doctrines religieuses*». Comment compte-t-il s'en tirer? En écrivant, et ce sera «Ulysse».

On a donc affaire à un «vagabond» séduit par une belle fille très experte qu'il séduit à son tour, même si elle ne lira aucun de ses livres: «*Adieu, ma chère naïve, sensible, ensommeillée, impatiente Nora à la voix profonde*.» Et aussi: «*Aucun nom n'est assez tendre pour être ton nom*».



... Les lettres de Jim sont magnifiques de précision organique, et on ne saurait les citer sans dégoûter les lectrices et faire hurler les féministes du monde entier. Ce Joyce est un monstre répugnant. Non seulement il écrit à sa femme les pires saletés, mais il exige qu'elle lui réponde sur le même ton (elle l'a fait, mais ses lettres sans ponctuation ne sont pas disponibles). «*Ce charmant mot que tu écris si gros et que tu soulignes, petite fripouille*». Les mots sont tout dans les choses sexuelles, le son des mots, leur couleur.

«*Certaines pages sont laides, obscènes et bestiales, certaines sont pures et sacrées et spirituelles: je suis tout cela*». Nora aura aimé «tout cela», malgré la pauvreté et l'exil. «*Tu vois clair dans mon jeu, rusée polissonne aux yeux bleus, et tu souris en toi-même, sachant que je suis un imposteur, et tu m'aimes malgré tout*». Il fait semblant de croire au sexe, il n'y croit pas plus qu'elle. Il n'arrête pas d'écrire, il rit de ce qu'il écrit, il est sûr de gagner la partie.

En 1912, ce héros incompréhensible écrit à Nora: «*J'espère que le jour viendra où je pourrai t'accorder la gloire à mes côtés lorsque je serai entré dans mon Royaume*».

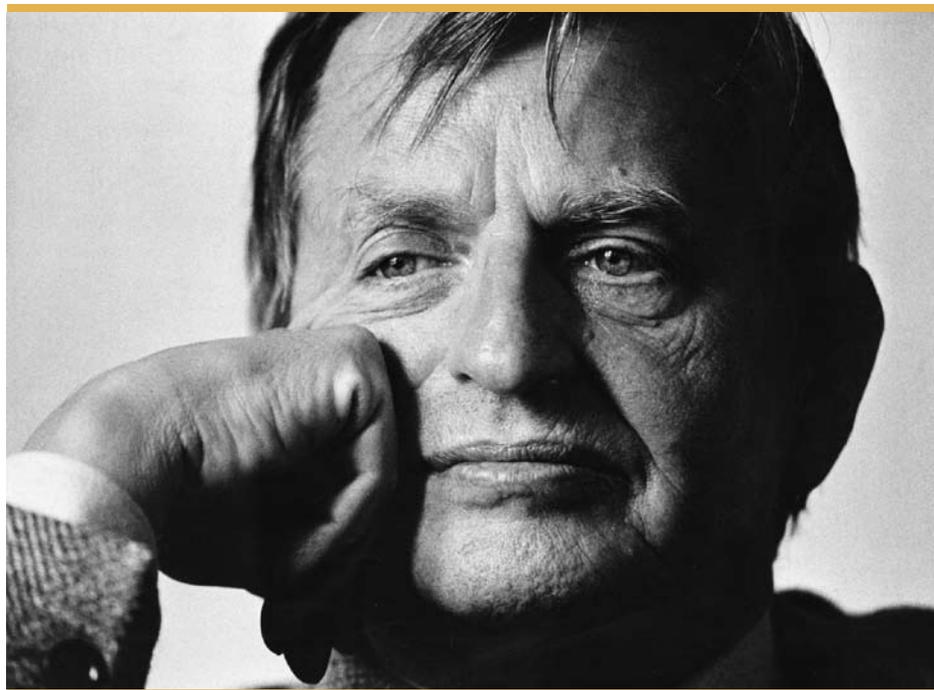
Elle sera là quand il meurt, en 1941 à Zurich, célèbre dans le monde entier. On se souviendra simplement que des astrophysiciens ont tiré le mot «quark» de *Finnegans Wake* pour définir de nouvelles propriétés atomiques. Le langage, chez Joyce, est allé jusque-là. » *Philippe Sollers dans le Nouvel Observateur du 31 mai 2012*

Lettres à Nora, par James Joyce, Rivages Poche, traduit de l'anglais, présenté et annoté par André Topia.

Maud Nycander et Kristina Lindström

Kristina Lindström est née en 1957 en Suède. Après les études en journalisme, elle travaille pour la radio et la télévision nationales. En tant que productrice elle a réalisé plusieurs films documentaires. **Palme** est sa première expérience en tant que réalisatrice.

Maud Nycander est née en 1960 en Suède et a commencé sa carrière comme photographe. Dans les années 90 elle se tourne vers la télévision où elle travaille comme journaliste. En 2004 elle obtient un Master en cinéma documentaire et en 2007 elle suit le cours du montage à Dramatiska Institutet à Stockholm. Avec sa société de production « Maud Nycander Film » elle a réalisé plusieurs film documentaires, dont **The Nun** (2007), **The Photographer from Riga** (2009), **Closed Psychiatric Ward** (2010).



Palme

(Documentaire, Suède, 2012, 103', Couleur, VO)

Sur les traces du premier ministre suédois Olof Palme, dont la mort a marqué la fin d'une époque.

Assassiné le 28 février 1986, Olof Palme est devenu figure légendaire. Au-delà du traumatisme de son assassinat, les réalisateurs ont cherché à savoir quelle sorte d'homme politique il était. Ils ont eu accès à une partie des archives privées de la famille, utilisant également des images de films de sa jeunesse. La musique est de Benny Andersson (ABBA).

Manoel de Oliveira

Né en 1908, Manoel de Oliveira a réalisé près de 50 films, de son premier documentaire **Douro Faina Fluvial** (1931) à **Gebo et l'ombre**, en 2012.

Michel Piccoli, l'acteur principal de son film **Je rentre à la maison**, en compétition à Cannes en 2001, lui a remis la palme d'Or pour l'ensemble de son œuvre, en 2008. Manoel de Oliveira était déjà présent à Cannes avec **Le Couvent** (1995), ou encore **La Lettre**, en 1999.

Issu d'une famille d'industriels aisés, il s'occupera de l'entreprise familiale jusqu'à l'âge de soixante ans, tout en menant sa carrière artistique en parallèle. Il a d'abord voulu être acteur (il fait une apparition dans **Lisbon Story** de Wenders en 1994) mais, plus les années ont passé, plus il a enchaîné de films.

«Si l'on me demande pourquoi je fais du cinéma, je pense aussitôt : pourquoi ne pas me demander si je respire ?» avouait Manoel de Oliveira dans *Libération* en 1987, juste avant l'amorce de son triomphe annoncé dans les festivals et les cinémathèques.

D'une profonde originalité, l'œuvre d'Oliveira associe aussi bien d'amples méditations sur l'histoire qu'une ironie savoureuse. Grand cinéaste de la parole comme le rappelle radicalement **Gebo et l'ombre**, son dernier film, il manifeste aussi un tempérament visuel qui en fait un des grands créateurs d'image du cinéma contemporain. Par ailleurs, il ne craint jamais une touche d'impertinence ça et là, afin de déjouer la crispation des certitudes ou l'assurance du vieux sage qui formulerait le dernier mot. De la sorte, traversée par un doute joyeux, l'œuvre d'Oliveira demeure profondément actuelle et toujours en devenir plus de quatre-vingt ans après son commencement. *Cité de l'article de Mathias Lavin (cinematheque.fr)*

Acte du printemps / 'O Acto da primavera

(Fiction, Portugal, 1963, 94', Couleur, VOSTF)

avec Nicolau Nunes Da Silva, Ermelinda Pires, Maria Madalena

Pour la première fois, Oliveira met en scène le cinéma dans un film : une équipe vient filmer la représentation de la Passion du Christ, mise en scène comme tous les ans dans un petit village du nord du Portugal au printemps.

« Oliveira pose ici, de façon aiguë, le problème de la représentation qui est l'essence du cinéma, puisqu'il ne saurait y avoir de cinéma sans représentation. Ce n'est jamais la Passion que nous voyons mais une représentation de la Passion. Tout, le chant, les décors, les perruques, barbes et moustaches maladroitement posées ou portées, la 'mise en abyme' de la représentation dans le prologue, nous interdit toute identification. Nous voyons l'image d'une réalité: celle d'un *Auto* (texte du XVI^e siècle) dans la campagne portugaise, qui montre le déroulement de la Passion à Jérusalem et sur le Golgotha. Derrière les postiches, les décors, le masque en somme, comme derrière l'iconostase des églises orthodoxes, il y a autre chose, quelque chose d'inexprimable ou de transcendant. » *Manoel de Oliveira de Jacques Parsi, Simona Fina et Roberto Turigliatto, p. 33-34.*

« Ce film est le deuxième long-métrage du réalisateur portugais. Inaugurant une œuvre singulière, qui surprend les critiques voulant voir en ce cinéaste prometteur un « réaliste », il met en scène un texte du XVI^e siècle, *Auto de Paixão*, de Francisco Vaz de Guimarães, que les paysans de Curalha interprètent chaque année, en plein air, pendant la semaine sainte. Soudain réapparu, lors du festival de la Cinémathèque française consacré à Oliveira en octobre 2012, ce film sur la Passion du Christ, qui valut à son auteur d'être inquiété par le gouvernement de Salazar, frappe par sa puissance et sa maîtrise. Tenant à la fois du documentaire et du cinéma d'auteur, il débute par la lente mise en place d'un mystère joué depuis 4 siècles par des paysans portugais. Nous assistons ainsi à la préparation de ce rituel, puis à sa mise en place et à son déroulement. Les images s'imposent, l'une après l'autre, par leur beauté, transformant des trognes paysannes en figures de Piero della Francesca – ceci malgré les remarques ironiques de spectateurs venus assister, au début du film, à cette curiosité ethnologique. Servi par un regard exceptionnel, le drame monte alors progressivement, prend forme et se transforme en un somptueux polyptique, où défilent, les unes après les autres, les scènes de la Passion – jusqu'à la crucifixion et l'ensevelissement du Christ. Oliveira risque alors un passage au noir et blanc afin de montrer, dans la béance du tombeau, l'explosion de la bombe de Hiroshima et les corps brûlés de ses victimes.

C'est donc à une traversée du rituel pascal que le spectateur est invité. Les touristes amusés du début du film laissent finalement place à l'effroi de chacun d'entre nous, personnellement dénoncé dans sa responsabilité propre et son refus du Royaume. Parfaits exemples de modèles intérieurs et non d'acteurs de cinéma, les paysans habités par le drame qu'ils donnent à voir et que l'œil de la caméra saisit dans une énergie picturale, contrastent ainsi, dès le début de l'œuvre de Oliveira, avec les acteurs de *L'Étrange affaire Angelica* présenté à Cannes en 2010 – où l'on voit Isaac, un jeune photographe juif de la région de Porto appelé par des notables d'une vieille famille catholique, venir faire le portrait d'une jeune fille décédée. L'image fixe du visage de la morte se met alors à sourire à son auteur – tant au moment du cadrage des photographies que du développement des clichés – au point de finir par hanter le

photographe et le conduire à la folie. De l'habitation à la possession, de l'inspiration mystique et communautaire à l'exaltation malade et individuelle, c'est toute la montée de la mélancolie moderne que l'œuvre d'Oliveira nous aura ainsi donné à voir. »
Benoît Chantre, philosophe et écrivain, président de L'Association Recherche Mimétique, dans la lettre de l'AFEE n°3, janvier 2013.

Non ou la vaine gloire du commander /

'Non', ou A Vã Glória de Mandar

(Fiction, Portugal/Espagne/France, 1990, 112', Couleur, VOSTF)

avec Luis Miguel Cintra, Diogo Doria, Luis Lucas

Lors d'une patrouille dans la brousse africaine un sous-lieutenant évoque l'histoire du Portugal jusqu'à 1974.



« Oliveira est loin de chercher un regard documentaire qui se confonde avec un quelconque modèle de naturalisme ou de spontanéisme. Le passage même des décades (et la vision de certains films qu'Oliveira a dirigés) a permis de comprendre qu'il s'agit d'un univers de défi permanent - et, parfois, pervers - à toute immédiateté des choses et des gens. Il y a toujours un esprit, un 'au-delà du réel' que Oliveira prétend atteindre comme sorte de bizarre autocritique du cinéma même - nous voyons ce que nous voyons, mais l'invisible est toujours une valeur présente et, à la limite, souhaitée.

Dans cette mesure, il n'y a pas chez Oliveira de 'films-documents' contre des 'films de fiction': le regard documentaire et la pratique de la fiction sont tout simplement deux versants complices, toujours mêlées dans un jeu d'ambivalences thématiques et formelles ». *João Lopes (institute-camoens.pt)*

Voyage au début du monde / Viagem ao principio do mundo

(Fiction, Portugal/France, 1996, 105', Couleur, VOSTF)

avec Marcello Mastroianni, Jean-Yves Gautier, Leonor Silveira, Manoel de Oliveira
Une tante et son neveu Afonso se retrouvent, ils vivent désormais dans des siècles différents et cette recherche du temps perdu est subtile et rigoureuse. Le vénérable chauffeur d'Afonso est le passeur muet.

« Le film met en scène la mémoire. Le film se divise en deux parties, solidaires mais distinctes. Dans la première, c'est la mémoire individuelle, personnelle, celle du réalisateur, dans la seconde, c'est la mémoire collective d'un Portugal, celui des régions les plus ingrates, contraint à l'émigration. Dans la rigueur absolue de sa démarche, Oliveira refuse la reconstitution: non pas tant parce que les images de son enfance sont dans sa tête et que, sur l'écran, elles ne seraient que fiction. (...) En passant par les lieux de son enfance, le réalisateur ne peut que constater l'œuvre destructrice du temps et les défaillances du souvenir. Les traces ou les témoignages du passé se font rare, le temps a passé, la vie a continué: la marque du banc sur le tronc du vieil arbre est maintenant à hauteur de hanche. (...). Le temps délite l'existence. Mais la vie avance, elle continue de sourdre sous les ruines, dans un courant mystérieux, un flux impérieux qui passe par le sang et qui fait que, au-delà de toutes les frontières, la langue semblerait la plus infranchissable « Mais pourquoi il ne parle pas comme nous! », la vieille tante serre finalement dans ses bras un neveu qu'elle se refusait d'accepter. Pour nous mener dans ce voyage, Oliveira, discret, avare de paroles, n'est autre que celui qui tient le volant ». *Cité de Manoel de Oliveira de Jacques Parsi, Simona Fina et Roberto Turigliatto, p. 56-57.*

« Le fond du sujet, c'est que l'homme s'éloigne de la nature c'est un processus imperceptible, invisible. Or, l'homme fait partie de la nature. Les Indiens, qui ont compris ce lien, le ressentent profondément. Si on voulait habiter sur la lune, il faudrait apporter avec soi l'eau, l'oxygène, etc. Dans le petit village portugais de la tante, il n'y a pas la télévision, pas le téléphone, pas de télécommunications, pas de machines... Vous allez me dire qu'avec ce discours, je parle aussi contre le cinéma, qui utilise des machines. Mais le cinéma est aussi quelque chose d'immatériel, un moyen de communiquer avec des fantômes. Au théâtre, il y a du concret du côté de la scène et du côté du public, c'est de la matière vivante. Alors qu'au cinéma, ce sont des fantômes qui sont sur l'écran. J'aime ces fantômes parce qu'ils donnent le fantasme de la vie. Normalement, après la vie, on n'existe plus. Grâce au cinéma, il reste au moins les fantômes. (...)

... ce qui se passe sur la route est très important. Il y a un rapport concret entre les lieux et la mémoire du réalisateur. Ces lieux sont vus au présent, mais ils contiennent aussi le passé... Le passé est toujours plus rassurant que le futur. Le futur est énigmatique et l'on a toujours peur d'y plonger. On craint que la barque ne s'enfonce... elle ne s'enfonce pas, elle passe *quand même*. Ça me rappelle la parabole du Christ qui marche sur l'eau. Evidemment, c'est le Christ, il avait des pouvoirs que nous n'avons pas (rires)... Mais quand même, nous pouvons beaucoup. » *Entretien avec les Inrockuptibles, 4 juin 1997 (lesinrocks.com)*

Un film parlé / Um filme falado

(Fiction, Portugal/France/Italie, 2002, 95', Couleur, VOSTF)

avec **John Malkovich, Catherine Deneuve, Irène Papas**

La proue du bateau de la belle Rosa fend les vagues et les passagers voguent les uns vers les autres tout autant qu'en direction d'une histoire incarnée par les monuments visités et les langues mélangées.

« Du haut de Manoel, un siècle vous contemple. L'ascétisme formel et la tonalité décalée d'**Un Film parlé** achèvent de rompre les amarres avec une quelconque trace de modernité. A vrai dire, Manoel s'en moque. Si sa mise en scène flirte avec un *dolby surround* d'une sécheresse draconienne (plans fixes d'une composition égale où chaque personnage vient tour à tour peupler le champ laissé vide), c'est pour mieux laisser filtrer ses mots, strass astiqué par la discrétion de l'attirail formel. Le titre lui-même exhale cette même modestie: il s'agit juste ici d'un film parlé. Manoel de Oliveira natte les mots comme les langues, et fait dialoguer ses personnages cosmopolites dans le même unisson, une harmonie verbale qui renverse les frontières de la glotte. » *Nicolas Bardot (filmdeculte.com)*

Johnny O'Reilly

Johnny O'Reilly a fait des études de russe au prestigieux Trinity Collège de Dublin puis a travaillé comme journaliste à Moscou au début des années 90. Ses études de cinéma terminées à New York, il se consacre à la télévision et le cinéma où il écrit, produit et dirige des émissions. Ses premiers films, court-métrages, **Empire State** (1997), **The Terms** (2003) ou expérimentaux **Co/Ma** (2005), lui ont déjà valu la reconnaissance (nomination aux Oscars en 2003). Il vit maintenant entre Moscou et Dublin depuis 2007. Actuellement, il prépare le projet de film **Moscou ne dort jamais**.

La Bonne météo / Прячься

(Fiction, Russie/Allemagne/Royaume-Uni, 2010, 80', Couleur, VOSTF)

avec **Petr Logachev, Vladimir Gusev, Sergey Garmash, Alexey Guskov**

Thriller dans les montagnes enneigées de Russie, le personnel d'une station météo a disparu.



Une station météo retirée dans les montagnes, des disparitions subites... Sur place les enquêteurs ne sont pas à l'abri de leurs propres fantômes. Mensonges, trahisons, meurtres... dans les neiges de Russie, atmosphère à la Hitchcock revisité par les frères Cohen. La photographie est somptueuse.

J.F. Ossang

Né en 1956, J.F. Ossang fait l'IDHEC en 1981 et enchaîne des activités parallèles qui s'entrecroisent et se fécondent mutuellement : l'écriture, la musique et le cinéma. L'adjectif *punk* lui est encore fréquemment appliqué, il est de ceux qui ont été marqué par ses voyages en Angleterre. Faire la liste des titres de ses films c'est déjà entrer dans son territoire: **La Dernière énigme** (1982), **Zona inquinata – La Vie n'est qu'une sale histoire de cowboy** (1983), **L'Affaire des divisions Morituri** (1984), **Gardien de la nuit** (1985), **Les Aventures d'Eddie Turley** (1987), **Docteur Chance** (1997). Trois courts-métrages : **Silencio** (2007, prix Jean-Vigo), **Vladivostok** (2007), **Ciel éteint !** (2008), puis **Dharma Guns (La Succession Starkov)** (2011).

« ... les films de J.F. Ossang ne sont pas techniquement parfaits, les histoires qu'ils racontent sont souvent embrouillées peu importe, ce n'est pas ainsi qu'il faut les voir. Malgré leurs défauts, ces turgescences esthétiques sont infiniment plus excitantes que la majorité des objets bien polis et léchés que le cinéma nous refourgue

quotidiennement. L'art d'Ossang fonctionne plutôt comme une grande soupe de signes culturels dans laquelle il faut s'immerger corps et âme, une machine à stimuli esthétiques qui bombarde le spectateur de fulgurances et de beauté, lui ouvrant constamment les portes du rêve. Une somme de références hétérogènes s'y mélange dans un grand brassage iconoclaste. Chez Ossang, Eisenstein voisine avec Debord, Hawks côtoie Burroughs, Godard dialogue avec Vince Taylor, le futurisme russe rejoint le punk, l'expressionnisme allemand avance main dans la main avec la littérature sud-américaine... Ce qui sauve Ossang de la cuistrerie citationnelle, c'est sa sincérité jusqu'au-boutiste. Ce qui distingue ses films d'un processus de recyclage vain et creux, c'est leur vitesse. Ossang absorbe et recrache tout comme une éponge et ses films filent trop vite pour que leur levain référentiel ait le temps de s'alourdir et de se figer. » (*lesinrocks.com*)

Le Trésor des îles chiennes

(Fiction, France/Portugal, 1991, 108', NB, VOSTF)

avec **Serge Avédikian, Michel Albertini, Diogo Doria**

Deux substances fondamentales pour produire l'énergie Oréon ont été fusionnées, mais l'ingénieur responsable de cette découverte a disparu.



« Le fait moderne, c'est que nous ne croyons plus en ce monde. Nous ne croyons même pas aux événements qui nous arrivent, l'amour, la mort, comme s'ils ne nous concernaient qu'à moitié. Ce n'est pas nous qui faisons du cinéma, c'est le monde qui nous apparaît comme un mauvais film » *Gilles Deleuze*.

Se frotter esthétiquement à la question de l'impensable, l'impensable de la corruption spectaculaire des espoirs révolutionnaires dans **L'Affaire des divisions Morituri**, l'impensable de la destruction industrielle des écosystèmes et des formes de vie dans **Le Trésor des îles chiennes**, l'impensable des œuvres d'art épuisées dans le commerce de leurs doublures fallacieuses dans **Docteur Chance** » ou encore l'impensable des manipulations génétiques parachevant l'aliénation subjective et collective dans **Dharma Guns (La Succession Starkov)**, ce n'est s'abandonner ni à la passivité ni à la résignation. C'est bien plutôt penser cette impuissance de la pensée afin de nous redonner des forces pour croire en d'autres mondes que ce monde-ci fait à l'image de l'utilitarisme le plus bête et le plus cynique puisqu'il consacre « l'obsolescence de l'homme » Günther Anders. *libertaire93.org, (les initiés ou les découvreurs y liront toute une analyse savante et passionnée venue du 'front cinématographique').*

Gueorgui Paradjanov

Né en 1963 à Moscou, Gueorgui Paradjanov est le neveu de Sergueï Paradjanov. En 1994, il termine le VGIK. Il réalise plusieurs films documentaires : **Ya – tchaïka** (2000), Médaille d'or des frères Lumière, **Je suis mort dans mon enfance** (2004), dédié à son oncle, Prix du Festival de film à Erevan. **Ils sont tous partis** a reçu, entre autres, le Grand prix du festival à Vyborg en Russie, Prix de la critique FIPRESCI à Varsovie en 2012.

Ils sont tous partis / Все ушли

(Fiction, Russie/Géorgie/Rep.Tchèque, 2012, 120', Couleur, VOSTF)

avec Avtandil Makharadze, Zurab Kipshidze, Natalia Kolyakanova, Victor Terel

Revenu en quête de souvenirs d'enfance, bons et mauvais, agréables et douloureux, Harry trouve bien pesantes les chaînes du passé. La vieille voyante du village va l'aider à retrouver la liberté.

Un film fable original, venu du Caucase, métissage de folie et de poésie.



Sergueï Paradjanov

Né en 1924 en Géorgie soviétique, Sergueï Paradjanov est mort à Erevan. Il est considéré comme le grand cinéaste national en Arménie, d'où venaient ses ancêtres. Sergueï Paradjanov est issu du VGIK de Moscou où il entre en 1945. Ses premiers films, inédits en France, respectent la tradition du réalisme socialiste avec **Le Premier gars** (1958) mais, peu à peu, il désire tourner dans d'autres langues que le russe, comme dans **Chevaux de feu** qu'il refuse qu'on double en russe.

Controversé en URSS de son vivant, emprisonné à plusieurs reprises, il est admiré et défendu par les cinéphiles occidentaux pour son esthétique singulière et originale. Il puise son inspiration dans les arts traditionnels et le folklore du Caucase. Il meurt pendant le tournage de **La Confession** (1990). Quelques plans tournés par lui seront inclus dans le film **Paradjanov: le dernier collage** de son ami Mikhaïl Vartanov en 1992. Ses autres films sont: **Rhapsodie ukrainienne** (1961), **La Légende de la forteresse de Souram** (1984) et **Achik Kerib** (1988).

Sayat Nova (La Couleur de la grenade) / Цвет граната

(Fiction, URSS, 1969, 73', Couleur, VOSTF)

avec Sofiko Tchiaourelï, Melkop Alekian, Vilien Galestian



Série de somptueux tableaux vivants, ce film fut censuré à sa sortie. La vie et l'œuvre de Aruthin Sayadin (Sayat nova), poète arméno-géorgien du XVIIIe siècle, est reconstituée en huit chapitres jalonnés d'intertitres.

« Le film raconte la vie du poète arméno-géorgien du XVIIIe siècle Aruthin Sayadin en épisodes successifs comme les enluminures d'un ouvrage médiéval de 'très riches heures', des tableaux presque statiques et hautement décoratifs: la majesté de décors authentiques de palais et de monastères, la splendeur exquise des costumes princiers et des uniformes guerriers, la richesse des accessoires (objets, livres, tapis, fleurs, fruits, animaux) composent un somptueux écrin pour cette biographie du poète incarné à diverses époques de sa vie par différents comédiens dont la sculpturale et souveraine Sofiko Tchiaoureli. Le film est presque muet: on y entend, entrecoupant une partition délicate, des bribes de poèmes, de plaintes, de prières. Sergueï Paradjanov a emprunté aux musées des objets précieux qu'il expose à profusion. »
Le cinéma soviétique de Marcel Martin, l'Age d'Homme, 1993, p.50-51

Živojin Pavlović

Né en 1933 à Šabac, mort à Belgrade en 1998, Pavlović est reconnu comme un des maîtres de la Vague Noire. Živojin – dit Žika – Pavlović réalise son premier long-métrage **L'Ennemi** inspiré de Dostoïevski, en 1965, après avoir tourné plusieurs films en amateur dans le cadre du Ciné-club de Belgrade (le cinéma amateur connaît un essor particulier dans la Yougoslavie des années 1950 et 1960 et sera le terreau principal des cinéastes de la Vague noire). Deux ans plus tard, il remporte le Prix de la meilleure mise en scène au festival de Berlin pour **Le Réveil des rats** et, l'été de la même année, le Grand prix du festival de cinéma yougoslave de Pula pour **Quand je serai mort et livide**. C'est alors que le maréchal Tito et ses bureaucrates s'aperçoivent qu'un mouvement critique de plus en fort est en train d'exploser au cœur du septième art : les difficultés vont commencer pour les cinéastes 'noirs'. **L'Embuscade** (1969), œuvre semi autobiographique de Pavlović et Lion d'Or à Venise, ne sera pas projeté en Yougoslavie. Pavlović est expulsé de l'Académie de cinéma, théâtre et télévision où il enseigne. Ne trouvant plus d'argent en Serbie, Pavlović réalisera plusieurs films en Slovénie dont **Les Epis rouges** (1971) et **Le Vol de l'oiseau mort** (1973). Son retour cinématographique en Serbie n'aura lieu qu'après la mort du maréchal, en 1983, avec l'adaptation de son propre roman *L'odeur du corps*. Auteur du prophétique *Au revoir, à la prochaine guerre* (1980), Živojin Pavlović tourne en 1992 les extérieurs de **Déserteur**, dans les ruines de Vukovar.

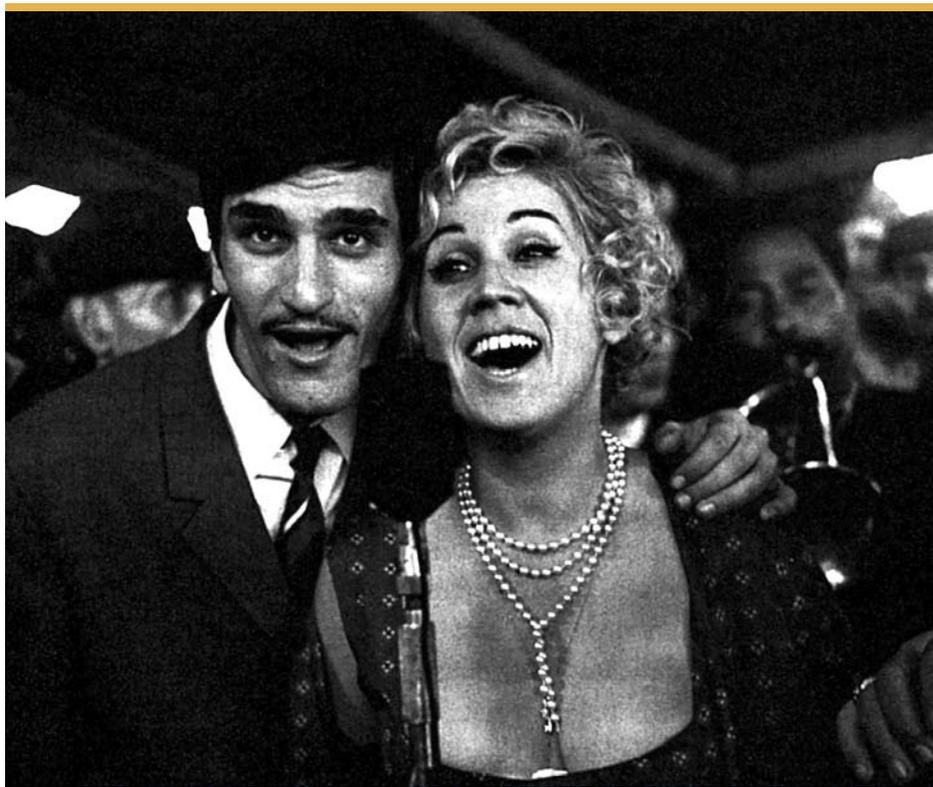
Živojin Pavlović est aussi l'auteur d'une quinzaine de livres dont deux recueils de textes sur le cinéma (*Le film sur les bancs de l'école* et *Le film du diable*), plusieurs romans (*Les poupées*, *Journal d'un inconnu...*), un essai (*Du dégoût*) et des recueils de nouvelles (*Le cimetière tzigane*, *Le vent dans l'herbe sèche*).

L'Emboscade / Zaseda

(Fiction, Yougoslavie, 1969, 80', Couleur)

avec Milena Dravić, Ivica Vidović, Severin Bijelić, Slobodan Aligrudić

Au moment de la libération en Yougoslavie, les habitants continuent à se battre pour la reconstruction de leur pays. Ainsi, Iva, venu en Serbie pour étudier, participe-t-il à la Révolution. Il devient membre des services de sécurité pour défendre la cause. Il va aller de désillusion en désillusion.



« Pavlović était l'auteur complet de **L'Emboscade** et de son film suivant, **Les Epis rouges** (1971), qui faisait revivre la période de l'échec de la collectivisation juste après la guerre où le metteur en scène, utilisant pour la première fois la couleur, obtint des effets poétiques nouveaux. En 1974, il tourna en Slovénie **Le Vol de l'oiseau mort**, histoire d'un village dont les valeurs patriarcales s'effritaient sous le poids d'une morale plus contemporaine. » *Mira et Antonin Liehm in Les cinémas de l'Est de 1945 à nos jours, Editions du Cerf, 1989*

Quand je serai mort et livide / Kad budem mrtav i beo

(Fiction, Yougoslavie, 1967, 85', NB, VOSTF)

avec **Dragan Nikolić, Ruzica Sokić, Neda Spasojević**

Les pérégrinations de Yanko dans la Yougoslavie des années 70.

Jimmy Barka, alias Yanko, et sa compagne Lilica vivent de petits boulots. Lorsqu'ils se séparent, Jimmy va aller de rencontre en rencontre et il trouvera une mort misérable. Les prolongements du Film Noir dans l'Europe de l'Est. Grand Prix au festival de Pula 1967

Ce film est emblématique de la Vague noire yougoslave.

« Jimmy le marginal est en adéquation avec l'esthétique de la Vague noire du cinéma yougoslave, en ceci qu'il habite continuellement des espaces à l'intérieur d'autres espaces, toujours en mouvement, toujours en transition, comme le titre du film le suggère, il vit un pied dans la rue et un pied dans la tombe. C'est un mort en mouvement, mais il ne le sait simplement pas encore. Le plan d'ouverture du film est une allusion à cette condition.

(...) Ce long plan-séquence, filmé en profondeur, annonce l'esthétique qui va dicter la forme de tout le reste du film. Ce plan évoque l'existence sombre et infernale que Jimmy doit traverser ; il vient au monde dans l'univers cruel du film au moyen du visuel de ce tunnel. » p.126-127

Comme à son habitude Pavlović truffe son film d'allusions littéraires nombreuses, comme pour renvoyer à sa vocation littéraire. Les séquences du film tournées dans les rues ressemblent à des documentaires.

« Dans ce film de Pavlović, le récit est libéré des limites imposées par le tournage en studio avec ses artifices, tout comme il se dégage de la structure traditionnelle des récits. Les scènes sont souvent tournées parmi de vrais gens dans des lieux réels; plus d'une fois des passants regardent directement la caméra. Cette stratégie de tournage (...) a des motivations économiques, il était plus facile de tourner ainsi que de louer de acteurs; c'était aussi un choix esthétique conscient, pour mieux faire coller à ce film de façon nette la réalité et la vie urbaine de l'époque. » p.130.

Pavlović se comporte vraiment en auteur dans ce film, en ceci qu'il regroupe toutes les caractéristiques formelles contraires à la tradition. Pavlović le réalisateur est un *metteur en scène*, c'est-à-dire un réalisateur qui place l'espace en premier et lui garde un rythme continu plutôt que de le fragmenter au montage par des fractures temporelles et spatiales.

Yugoslav Black Wave (le cinéma polémique de 1963 à 1972) de Greg DeCuir Jr est un ouvrage paru en 2011 à Belgrade (Film Center Serbia ed.) qui analyse en détail ces films de la Vague noire, en particulier **Quand je serai mort et livide**, dont l'acteur allait devenir et rester très célèbre et aimé.

Aleksandar Petrović

Né en 1929 à Paris. Décédé en 1994 à Paris.

Il s'est toujours considéré cosmopolite, non pas par ses origines serbes, mais par le vécu de ses ancêtres qui ont toujours eu des liens très forts avec la France. En 1947, il fait les études à l'Académie du Film à Prague. Il poursuit ses études à la Faculté de Philosophie à Belgrade et obtient un diplôme en Histoire de l'Art. Il écrit de nombreux textes critiques et théoriques sur le cinéma. En 1957 il réalise son premier court-métrage **Entre le ciel et le marais**. Le film représente la Yougoslavie pour la première fois au Festival de Cannes. Il est remarqué et primé. A partir de 1957, Aleksandar Petrović travaille pour tous ses films sur le synopsis, le script, le scénario, le dialogue, le choix de la musique et la mise en scène. Il a été un auteur complet de ses films. En 1962, Aleksandar Petrović est nommé professeur de mise en scène à l'Académie de Cinéma, Théâtre et Télévision de Belgrade. En 1961, il réalise son premier long métrage **Elle et lui**. Ce film marque le début du film moderne yougoslave, suivi par **Les Jours** en 1963. Ces deux films étaient les tout premiers films intimistes et pas de films de propagande. Aleksandar Petrović a été appelé par la presse occidentale 'le porte-parole du nouveau cinéma en Yougoslavie', la presse yougoslave parle de la décadence capitaliste. **Trois**, sorti en 1965 est un succès mondial. Aleksandar Petrović est invité à tous les grands festivals et primé. **Trois** est sélectionné pour l'Oscar du meilleur film étranger pour l'année 1966. En 1967, **J'ai même rencontré des tziganes heureux**, premier film qui dépeint l'existence des Tziganes, remporte la même année le Grand prix spécial du jury au festival de Cannes et le FIPRESCI, et il est sélectionné pour l'Oscar du meilleur film étranger et nommé pour un Golden Globe aux Etats-Unis. En 1968, **Il pleut dans mon village (La Fin du monde est proche)**, inspiré par *Les possédés* de Dostoïevski, dévoile le problème de la liberté dans un monde sans liberté. En 1972, profondément persuadé du fort lien entre la littérature et le film, Aleksandar Petrović se tourne vers la littérature russe avec **Le Maître et Marguerite**, film extrêmement apprécié dans les pays d'Europe de l'Ouest et aux Etats-Unis, pour lequel il a reçu de nombreux prix : au Festival de Venise le Lion d'Argent, prix de la critique et la plaquette d'or, le Prix de la Viennale de Vienne, le Grand prix cinéma 73-74 «Elle » et beaucoup d'autres.

En 1973, le gouvernement communiste de Yougoslavie force Petrović à quitter la chaire de professeur de cinématographie à l'Académie de Cinéma, Théâtre et Télévision de Belgrade. Il part travailler en Allemagne et en France. Dès la parution du livre *Portrait de groupe avec dame* d'Heinrich Böll (Prix Nobel de littérature) Aleksandar Petrović prend une option sur les droits d'adaptation. En 1977, il tourne le film avec Romy Schneider, Michel Galabru, Brad Dourif et Rudiger Vögler. Romy Schneider reçoit le prix du gouvernement allemand de la meilleure actrice.

Rompant avec les formules stéréotypées du cinéma yougoslave des années cinquante, Petrović apporte un style personnel et moderniste où se mêlent les conflits psychologiques, la poésie, l'érotisme et l'absurde.

« Figure de proue de la nouvelle vague yougoslave avec **Trois** (1965), récompensé à Cannes et fêté dans le monde entier pour **J'ai même rencontré des tziganes heureux**, primé à Venise avec **Maître et Marguerite**, Alexandre Petrovic est la principale figure du cinéma yougoslave... » *Jean-Michel Frodon dans Le Monde*

Migrations / Seobe

(Fiction, France/Yougoslavie, 1988, 120', Couleur, VOSTF)

avec **Avtandil Makharadze, Isabelle Huppert, Richard Berry, Bernard Blier**

Regard de cinéaste sur l'Europe du XVII^{ème} siècle d'après la fresque romanesque de Milos Tsernianski, l'une des œuvres les plus singulières du cinéma européen et l'une des plus étonnantes de toute la cinématographie moderne. Curieux destin. Comme si la malédiction qui a entraîné la non-publication du roman pendant des années tombait aujourd'hui sur le film, toujours pas sorti en salles et méconnu du public malgré son éclatante distribution.

*Le dernier rôle de Bernard Blier et encore une apparition de Avtandil Makharadze, que l'on retrouve cette année dans le film de Gueorgui Paradjanov **Ils sont tous partis**.*



« **Migrations** est, du mot même de son auteur, « un parallèle frappant entre cette période et la nôtre (...); la recherche de ce qui n'est pas encore né, la nécessité d'un bouleversement global des valeurs comme des consciences que je cherche (...) tout en gardant le ton rapsodique de l'écrivain ».

« Les migrations existent. La mort n'existe pas! » *Milos Tsernianski*

« Je préférerais la littérature et c'est seulement à travers elle que je me suis retrouvé dans le cinéma. » *Alexandar Petrović*

« Toute réalisation d'un désir cache un peu d'illusion... C'est le thème de ce roman, et de ce film sur les migrations. Le roman des changements et de la durée à travers les migrations... Il n'est pas nécessaire que je définisse pourquoi les gens changent de lieu, migrent et comment ils vont là où ils vont... mais ce qui est important pour moi ce sont aussi ces brumes poétiques, quelque chose de trouble et d'indéfini, cette chose que Crnjanski (Tscernianski) a senti de cette façon belle et intuitive, celle-là même qui pousse les gens à aller quelque part, à chercher quelque chose, à déménager et à toujours trouver de nouvelles raisons pour le faire. C'est de cette façon qu'il faut comprendre l'Autriche et la Russie et les gradés, la nouvelle Serbie, les divorces et les amours, les maladies, les morts, les cartes et les beuveries, les frontières et la vie des soldats, les amours coupables et le Danube qui passe, tout ce monde dans les migrations. (...) C'est aussi le film de notre appartenance à l'Europe... De l'Atlantique à l'Oural, ces **Migrations** sont aussi un regard cinématographique sur l'Histoire du XVIIIème siècle. Du siècle qui précède nos temps modernes... à travers ces personnages, nous nous reconnaissons nous-mêmes. » *A. Petrović, Revue TV revija, Belgrade, 1987.*

« Petrović a réalisé une fresque lyrique et baroque d'une force stupéfiante. Une sorte de torrent romanesque apocalyptique emporte les personnages dans le fracas des batailles et des atrocités, dans la mélancolie des espoirs massacrés et des amours désespérés. Il fallait l'immense talent du réalisateur de **J'ai même rencontré des Tziganes heureux**, du **Maître et Marguerite** et de **Portrait de groupe avec dame** pour mener à bien cette entreprise magnifiquement folle et audacieuse. C'est un grand film cosmique plein de bruit et de fureur. » *Jacques Doniol-Valcroze*

Metod Pevec

Diplômé en philosophie et littérature comparative, il a joué dans des films slovènes et yougoslaves, travaillant plusieurs fois avec Zivojin Pavlovic. Il a écrit plusieurs romans, un recueil de nouvelles et des pièces pour la radio. **Marija Ana** (1994) est son premier long métrage, suivi de **Carmen** en 1995, d'après son propre roman. **An evening in Dubrovnik** sort en 2002 et **Estrellita** en 2007, film à la fois intimiste et social, présent à la 3^{ème} édition du festival l'Europe autour de l'Europe en 2008. Son dernier film **Good night, Missy** (Lahko noc, gospodicna) a été présenté au FesTroia 2012 et a reçu le prix Fipresci.

Aleksandrinke

(Documentaire, Slovénie, 2011, 90', Couleur, VOSTF)

Elles étaient cuisinières, nourrices, femmes de chambre, toutes slovènes, parties travailler en Egypte au XIXème siècle.



Un documentaire original sur une page d'histoire méconnue, où Pevéc s'attache à reconstituer le destin de ces femmes et de leurs descendants, éparpillés autour du monde ou revenus en Slovénie. Louons maintenant ces grandes femmes !

Andreï Prochkine

Andreï Prochkine naît à Moscou en 1969 dans une famille de cinéastes (son père est le réalisateur Alexandre Prochkine). Après des études en journalisme, il commence les prestigieux Cours Supérieurs de Scénaristes et Réalisateurs (classe de Marlen Khoutsiev). Dans les années 90, il est assistant de Karen Chakhnazarov et aussi de son père. Il travaille également pour la télévision et débute en tant que réalisateur de long-métrages, en 2002, avec le film **Spartacus et Kalachnikov** récompensé par l'Aigle d'or du meilleur jeune réalisateur. **La Horde** est son septième long-métrage, également récompensé de l'Aigle d'or du meilleur réalisateur.

La Horde / Орда

(Fiction, Russie, 2012, 125', Couleur, VOSTF)

avec Maxime Soukhanov, Rosa Khaïroullina, Andreï Panine

Au quatorzième siècle la horde, avec son chef le Khan, règne sur la majeure partie de l'Eurasie. La principauté de Moscou lui paie également un tribut. Lorsque la mère du Khan est frappée de cécité, il fait appel au Métropolitain Alexis, « grand guérisseur » de la Principauté de Moscou. Il doit guérir la femme, sous peine de mort et d'asservissement de son peuple.



« ...**La Horde** n'est pas vraiment un film historique, plutôt un film mythe basé sur le sujet pris de la vie d'un saint. Ce n'est pas une histoire qui traite de problèmes de la société ou de la vie quotidienne – c'est un film qui parle de l'homme, de Dieu. ... est-ce que Dieu entend l'homme et comment l'homme le pense-t-il ? » *Interview avec le réalisateur (e-vestnik.ru)*

« Nous avons formulé notre objectif comme tentation de montrer le conflit du monde horizontal, postmoderniste, et l'homme appartenant au monde orienté verticalement. Comment ils coexistent, s'influencent l'un l'autre, se heurtent. Et que la faiblesse peut s'avérer plus forte que la force, que le choix de la force n'est pas toujours gagnant. » *Interview avec le réalisateur (afisha.ru)*

Michael Radford

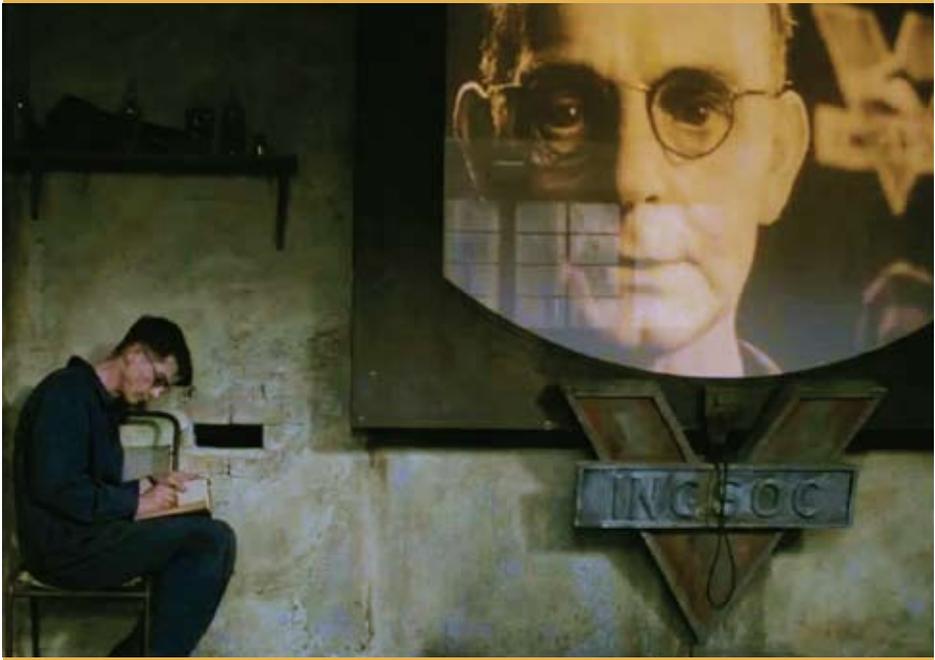
En 1946, Michael Radford est né en Inde, comme Orwell. Il a étudié à Oxford puis il a commencé une carrière d'acteur. Après avoir rejoint la National Film School, il a commencé à tourner des documentaires : **The Madonna and the Volcano** (1979) et **Van Morrison in Ireland** (1981) ont eu un certain succès. En 1983, il s'est mis à la fiction avec une comédie romantique inspirée de la seconde guerre mondiale. Puis, en 1984, il tourna et dirigea Richard Burton dans son dernier rôle. **Sur la route de Nairobi** (1987) suivit et il triompha avec **Il Postino** (1994), inspiré des années d'exil de Pablo Neruda, qui fut nommé pour l'Oscar du meilleur film, ce qui n'était pas arrivé à un film non américain depuis vingt-deux ans ! **B.Monkey** est sorti quatre ans après. En 2004, il a adapté *Le marchand de Venise* avec Al Pacino en rôle principal. En 2011, il réalisa un film documentaire sur le célèbre pianiste français **Michel Petrucciani**.

1984

(Fiction, Royaume-Uni, 113', Couleur, VOSTF)

avec John Hurt, Suzanne Hamilton, Richard Burton

En 1984, le monde vit sous l'emprise des images et des caméras qui contrôlent la vie et les pensées de chacun. Winston ne se pose pas de questions jusqu'au jour où il tombe amoureux et se met à penser.



« Une version relativement fidèle dans l'ensemble à l'œuvre de son compatriote. On y retrouve assez bien cette lourdeur irrésistible, cette atmosphère oppressante à l'extrême et surtout la déliquescence de son héros qui a le malheur de vouloir enfreindre les règles, le tout appuyé par certaines séquences collectives visuellement persistantes. » *(cinecritiques.free)*

Le roman d'anticipation d'Orwell (1949) est très dense et Radford a choisi d'en tirer un film plutôt lent, éliminant beaucoup d'analyses géopolitiques et se concentrant davantage sur la rencontre, le bonheur et la trahison. Le contraste entre les scènes de grisaille urbaine et les rares plans verdoyants est saisissant. John Hurt joue Krapp dans l'adaptation de Becket présentée au Centre Culturel Irlandais cette année. Il y a une certaine continuité dans ces deux personnages joués par lui.

Rossellini, Godard, Pasolini, Gregoretti

Roberto Rossellini

Né en 1906, Rossellini est issu d'une famille d'entrepreneurs aisés. Son père construit la première salle de cinéma à Rome en 1916. Tout en dilapidant l'héritage de son grand-père, Rossellini commence à tourner en 1936 et, tout antifasciste qu'il soit, il réalise une trilogie pendant la guerre 'au prix de contorsions extraordinaires'. Entre 1945 et 1947, avec son scénariste Sergio Amidei, il signe un tryptique : **Rome, ville ouverte** (1945), **Paisa** (1946) et **Allemagne année zéro** (1947). Sa rencontre avec Ingrid Bergman est un nouveau tournant avec **Stromboli** (1950), **Europe '51** (1952) et **Le Voyage en Italie** (1953). En 1957, il part seul en Inde tourner son film **India** (1959). Il annonce en 1962, après la sortie du noir **Anima nera** qu'il abandonne le cinéma commercial hollywoodien ; ses dernières œuvres seront expérimentales ou des documentaires philosophiques pour la RAI. Il meurt à Rome en 1977.

Godard (cf ce catalogue)

Pier Paolo Pasolini

Pier Paolo Pasolini (1922-1975) est un cinéaste dont l'œuvre a fortement marqué la culture italienne de l'après-guerre. Devenu célèbre en tant que poète et écrivain, il commence à travailler comme scénariste, notamment pour Mauro Bolognini et Fellini et débute en 1961 avec **Accattone**. Ses films représentent une nouvelle page de l'histoire du cinéma italien : **Mamma Roma** (1962), **L'Évangile selon Saint Matthieu** (1964), **Théorème** (1968), **Porcherie** (1969), **Salò ou les 120 Journées de Sodome** (1975). Récompensé plusieurs fois à Berlin, Venise et Cannes, il meurt assassiné sur la plage d'Ostie dans des circonstances mystérieuses.

Ugo Gregoretti naît à Rome en 1930. Il travaille principalement pour la télévision où il se distingue pour les films satiriques qui observent les mœurs contemporaines. Il débute au cinéma avec **I nuovi angeli** (1962). Il est aussi auteur de **Omicron** (1963), **Le Poulet de grain** pour **RoGoPaG** et le film autobiographique **Maggio Musicale** (1990). Il est également metteur en scène au théâtre, où il dirige le Théâtre Stabile de Turin entre 1985-1989, et à l'opéra.

Rogopag / Ro.Go.Pa.G

(Fiction, Italie/France, 1963, 111', Couleur, VOSTF)

avec **Rosanna Schiaffino**, **Bruce Balaban (Purété)**, **Jean-Marc Bory**, **Alexandra Stewart (Le Nouveau monde)**, **Mario Cipriani**, **Orson Welles (La Ricotta)**, **Ugo Tognazzi**, **Lisa Gastoni (Le Poulet de grain)**

*Film franco-italien composé de quatre histoires, dont le titre est constitué des initiales de ses quatre réalisateurs. Produit par Alfredo Bini, **Ro.Go.Pa.G** s'inscrit de plein fouet dans la grande tradition italienne de films dits « à sketches », en vogue dans les années 1960 et 1970. Quatre auteurs, quatre épisodes et autant de points de vue sur la manière dont le monde moderne conditionne l'homme.*



Pureté: Une jeune hôtesse de l'air italienne tente de repousser les avances d'un américain névrosé. Elle abandonne son *look* de jeune fille convenable, en se transformant en vamp ravageuse.

Le Nouveau monde: Une explosion atomique sur Paris bouleverse la vie de la population.

La Ricotta: Un figurant dans un film profite de sa pause pour manger du fromage blanc sans retenue dans la campagne romaine.

Le Poulet de grain: Une famille moyenne est victime de la publicité. Le temps d'un arrêt dans un restoroute, le père explique à son fils la différence entre le poulet de grain et le poulet d'élevage. Une différence qui vaut aussi pour les êtres humains.

« C'est Alfredo Bini, le producteur de **Le Bel Antonio** et de la plupart des films de Pasolini qui eut l'idée de donner carte blanche à quatre cinéastes pour réaliser ces sketches vaguement reliés par le thème de la fin du monde, mais qui composent un ensemble hétéroclite et pour le moins inégal. [...] C'est évidemment le troisième épisode, **La Ricotta** de Pier Paolo Pasolini, qui domine l'ensemble. Assisté du grand chef opérateur Tonino delli Colli, le cinéaste y rend hommage, en un noir et blanc sublime, à la lumière de la campagne des alentours de Rome massacrée par une urbanisation chaotique, ainsi qu'aux peintres maniéristes qu'il aimait tant, reproduisant sous forme de tableaux vivants (et en couleurs) deux toiles fameuses de Pontormo et Rosso Fiorentino ». *Claude Rieffel (avoir-alire.com)*

« **Ro.Go.Pa.G.** est un film à sketches; le titre fait référence aux noms des quatre réalisateurs : Rossellini, Godard, Pasolini et Gregoretti. [...] Venons à l'épisode de Pier Paolo Pasolini **La Ricotta**. Il faut dire avant tout qu'il y a un seul adjectif pour qualifier ce film: génial. Cela ne veut pas dire que le film soit parfait ou qu'il soit un chef-d'œuvre, mais on y retrouve les caractères de la genialité ». *Alberto Moravia, L'Espresso - 3 marzo 1963 (pasolini.net)*

« Le troisième film réalisé par Pasolini, **La Ricotta**, est très connu. Un cinéaste (incarnation absolue du cinéaste, puisqu'interprété par Orson Welles) réalise une Passion du Christ (ce que Pasolini fera l'année suivante, avec **L'Évangile selon Saint Matthieu**). Un de ses comédiens, très miséreux, n'a qu'une obsession : trouver de quoi manger. Il finit par mettre la main sur de la ricotta, et s'en empiffrer jusqu'à en mourir. Ce sketch ironique qui fut violemment condamné par l'Eglise est, sans doute, l'un des plus beaux films de Pasolini et la quintessence de son cinéma : religion, politique, art, misère, comédie, tout y est ». *J.B. Morain (les inrocks.com)*

Heleri Saarik

Heleri Saarik est née en 1984 Estonie, USSR. Elle a fait ses études en protection de paysage et journalisme et a ensuite intégré l'Ecole de Films et Médias à Tallinn. Heleri Saarik commence sa carrière avec des vidéos musicales et reçoit, en 2009, le prestigieux prix du Meilleur réalisateur de vidéo, l'Estonian Music Awards. Elle est remarquée au festival d'Edimbourg pour son court-métrage **A Tale of a Nixie**, en 2011. **All Musicians Are Bastards** est son premier long-métrage.



All Musicians Are Bastards / Kõik muusikud on kaabakad

(Fiction, Estonie, 2012, 90', Couleur)

avec **Riina Maidre, Nero Urke, Helina Risti, Lotte Jürjendal, Jarek Kasar**

Leila, une jeune chanteuse, veut vivre librement dans le monde de la musique. Mais la réalité impose ses règles et la force à faire des compromissions...

De ce film, on a écrit que c'est une lettre d'amour visuelle à la musique. Ce sera l'occasion de découvrir tous les musiciens estoniens contemporains (Mihkel Kõrvits, Lotte Jürjendal, Helina Risti, Andres Lõo) qui jouent des seconds rôles dans ce film.

Volker Schlöndorff

Volker Schlöndorff, né en 1939, s'installe en France à l'adolescence. Après le lycée Henri IV, il obtient ses diplômes de sciences politiques et de philosophie, puis intègre l'IDHEC. Il fait ses armes en officiant comme assistant réalisateur de Jean-Pierre Melville (**Leon Morin, prêtre**, 1961), Alain Resnais (**L'Année dernière à Marienbad**, 1961) et Louis Malle (**Le Feu follet**, 1963).

Il rentre en Allemagne en 1964 et réalise en 1966 son premier long-métrage **Les Désarrois de l'élève Torless**, inspiré d'un roman de Musil. Le film est très remarqué à Cannes où il obtient le Prix de la critique. Suivent quelques oeuvres qui suscitent un écho limité jusqu'à **L'Honneur perdu de Katharina Blum** en 1975 qui fut un succès en Allemagne et en France, coréalisé avec Margarethe von Trotta, son épouse, collaboratrice et actrice (notamment dans **Le Coup de grâce**, 1976). Le réalisateur fait alors figure, aux côtés de cinéastes comme Rainer Werner Fassbinder ou Wim Wenders, de chef de file de la Nouvelle Vague allemande attachée à décrire une société contemporaine déchirée entre passé nazi et présent terroriste. Il atteint la consécration mondiale avec **Le Tambour** (1979) tiré du roman de Günter Grass et Palme d'Or à Cannes ex-æquo avec **Apocalypse Now**.

Il a réalisé ensuite **Le Faussaire** (1980), **Der Kandidat** (1980), **Un Amour de Swann** (1984), **Mort d'un commis voyageur** (1985), **Colère en Louisiane** (1987), **Le Voyageur** (1991), **Le Roi des aulnes** (1996), **Palmetto** (1998), **Les Trois vies de Rita Vogt** (2000), **Le Neuvième jour** (2004), **Ulzhan** (2008).

La Servante écarlate / The Handmaid's Tale

(Fiction, Etats-Unis/Allemagne, 1989, 109', Couleur, VOSTF)

avec **Faye Dunaway, Natasha Richardson, Robert Duvall**

Suivant un scénario d'Harold Pinter, d'après le roman de Margaret Atwood, ce film d'anticipation nous projette dans un univers où l'humanité ne peut plus procréer et où les rares femmes encore fécondes sont employées comme reproductrices pour créer une société idéale.

Le film n'a pas reçu un bon accueil Outre-Atlantique, le roman de Margaret Atwood dont il s'inspire étant sans doute par trop féministe et dérangeant. Est-ce là la raison de l'étrange traduction du titre en français? Comme si l'adjectif écarlate était venu à la rescousse pour relier ce film à *La lettre écarlate* de Hawthorne (1850), (adapté au cinéma dès



les années 1908 et par Wim Wenders en 1972), où la servante Hester, marquée du A(dultère) de l'infamie pour avoir donné naissance à un bâtard, figure l'archétype de la femme victime d'un système puritain de par sa faculté procréatrice. De l'honneur perdu d'Hester à l'instrumentalisation de la féminité... (qui renvoie aux fermes nazies telles que les a si drôlement montrées Jiri Menzel en 2006 dans **Moi qui ait servi le Roi d'Angleterre**), l'on comprend bien que Schlöndorff à osé s'attaquer à un sujet sensible.

Alan Schneider

Alan Schneider est né en Russie en 1917. Après avoir joué Beckett et tourné ce **Film** mythique, Schneider continua une correspondance assidue avec le dramaturge pendant des années et trouva la mort, en 1984, alors qu'il traversait une rue à Londres pour lui poster une lettre.

Film

(Fiction, Irlande, 1965, 20', NB, Muet)

avec Buster Keaton, Nell Harrison, James Karen

Écrit par Samuel Beckett, histoire muette d'un homme qui ne veut pas être vu.

Dans les années 1930, Beckett écrivit à Sergeï Mikhaïlovitch Eisenstein lui proposant de devenir son assistant à ses propres frais, mais il n'eut jamais de réponse, Eisenstein n'ayant peut-être jamais reçu sa lettre.



Au Printemps 1963, Samuel Beckett écrit un scénario de six pages pour un film commandé par l'Evergreen Theatre de New York : un script sans aucun dialogue.

Le film est tourné en 1964 à Greenwich Village. Le directeur de la photographie n'est autre que Boris Kaufman, frère du réalisateur russe d'avant-garde Dziga Vertov, opérateur sur **L'Homme à la caméra** (1929). Buster Keaton est choisi pour être l'acteur principal du film et la réalisation est assurée par le metteur en scène de théâtre d'origine russe Alan Schneider qui a monté de nombreuses pièces de Beckett et qui fait ici ses débuts à la réalisation.

Film (1965) est un film expérimental de vingt-quatre minutes en noir et blanc. Sont présents les questionnements récurrents de Beckett sur le silence et sur le vide. Loin d'être du théâtre filmé le questionnement sur le point de vue et le regard via l'angle de la caméra est le sujet central du film. Après des débuts compliqués, le film a notamment obtenu le Prix du mérite à la Mostra de Venise de 1965.

« La plupart du temps, je n'avais pas besoin de choisir la position de la caméra ou l'angle de prise de vue ; on se contentait de la mettre au niveau des yeux juste derrière Buster et de coller à lui, ou d'essayer. A chaque fois qu'il faisait un pas mal assuré, quand il se levait de son rocking chair, quand il esquivait un geste en direction d'un chat, chien, perroquet, poisson rouge, porte ou fenêtre, nous devions bouger aussi. Jurant et mouillant nos chemises, nous nous demandions pourquoi il nous fallait faire plus de prises à 180° ou 360° que dans une douzaine de westerns : apparemment ce petit film tout simple ne l'était pas tant que cela, d'un point de vue technique et puis philosophique. » *Alan Schneider, On directing Samuel Beckett's Film, 1969.*

Kirsten Sheridan

Née à Dublin en 1975, elle est partie pour New York en 1981, y passant la plus grande partie de son enfance, pendant que son père Jim Sheridan se battait pour s'imposer comme acteur et directeur de théâtre. Sa famille revient huit ans plus tard en Irlande où son père tourne **My Left Foot** dans lequel elle joue le rôle de jeune sœur de l'acteur confirmé Daniel Day Lewis. Elle a étudié l'écriture de scénario à New York University et en 1993 elle intègre la Film School University College de Dublin. Son court-métrage **Patterns** gagne plusieurs prix dont celui de Clermont-Ferrand, Cork, Galway, Dresden, Aspen et Chicago et son dernier court-métrage **The Case of Majella McGinty** a reçu une récompense aux festivals de Foyle, Cork, San Francisco, Cologne, and Worldfest Houston.

Kirsten Sheridan a réalisé **August Rush** (2007) et **Disco Pigs** (2001). Elle a été nominée aux Oscars en tant que coscénariste avec son père Jim Sheridan et sa sœur Naomi Sheridan du film semi autobiographique **In America**.

Dollhouse

(Fiction, Irlande, 2012, 95', Couleur, VOSTF)

avec Seana Kerlake, Jihnnny Ward, Kate Stanley Brennan

La maison de poupée où s'introduisent cinq adolescents devient le lieu où ils expérimentent ou redéfinissent leurs limites. Portraits et paroles d'une jeunesse débordant d'une énergie frôlant la violence, dotés d'un don pour l'improvisation qui sent la liberté.



L'intrigue fonctionne par agglutinement, les personnages cachant toujours un secret de plus et formant un sac de nœuds de plus en plus gros qui s'achève un peu maladroitement. On gardera tout de même le souvenir d'un film à l'énergie surprenante où la destruction et l'invention s'entrecroisent et se superposent et donnent lieu à de magnifiques accidents. *Théo Ribeton (critikat.com)*

« Sur des prémisses très simples, la jeune cinéaste Kirsten Sheridan bouscule le cinéma avec un film libéré de toutes contraintes, qui n'existe que pour le moment présent, et dont le tournage a été en grande partie improvisé. En rejetant toute psychologie et toute explication narrative, le spectateur se retrouve instantanément plongé au cœur d'un monde chaotique, un espace sans passé ni futur constamment en équilibre entre le sensible et la violence. Un superbe état des lieux quant à la jeunesse d'aujourd'hui. Une œuvre brillante, séduisante et radicalement mystérieuse qui surprend autant qu'elle déstabilise. Vous à qui la jeunesse d'aujourd'hui fait peur, craignez maintenant qu'elle ne vous abandonne ». *Julien Fonfrède (nouveaucinema.ca)*

Alexandre Sokourov

Né en 1951 à Podorvikha, URSS, Sokourov quitte, en 1974, sa ville natale de Podorvikha pour Moscou où il s'inscrit au VGIK. Bien qu'il en sorte diplômé en 1979, ses œuvres (principalement des documentaires et des courts-métrages) sont décriées par les dirigeants de l'école qui les considèrent comme antisoviétiques. Son premier long-métrage **La Voix solitaire de l'homme** ne sort sur les écrans russes qu'en 1987 (alors qu'il date de 1978). Ce premier film lui offre toutefois l'occasion d'être pris sous la protection d'un autre grand cinéaste russe de l'époque, Andreï Tarkovski, qui apprécie son talent. Grâce au soutien de Tarkovski, Alexandre Sokourov intègre le studio Lenfilm, second studio de l'URSS. Ses films restent néanmoins souvent censurés dans son pays natal. L'exigeant Sokourov avoue faire les films dont il a envie, que le public et la critique le suivent ou non. Les films de Sokourov traitent de la nature humaine, de son esprit, son âme.

Sauve et protégé (1989), libre adaptation de *Madame Bovary*, en est un exemple parfait. La trilogie **Le Deuxième cercle** (1990), « **La Pierre** » (1992) et **Pages cachées** (1993) l'illustre bien. Mais c'est le déchirant **Mère et fils** (1997), lauréat de plusieurs prix, qui le place définitivement au premier plan de la scène internationale.

On retrouve les films de Sokourov dans les festivals internationaux (rarement Sokourov lui-même), Locarno, Moscou, Paris... **Moloch** est présenté à Cannes en 1999 et **Taureau** en 2001, puis **L'Arche russe** en 2002 et **Père et fils** en 2003. Il a réalisé aussi **Le Journal de Saint Pétersbourg : Mozart. Requiem** (2004), **Le Soleil** (2005), **L'Élégie de la vie : Rostropovitch. Vishnevskaja** (2006), **Alexandra** (2007) et **Faust** (2011).

L'Arche russe / Русский ковчег

(Fiction, Russie/Allemagne/Japon/Canada/Finlande/Danemark, 2002, 99', Couleur, VOSTF) avec Sergueï Dreïden, Maria Kouznetsova, Leonid Mozgovoy



Un cinéaste contemporain et un diplomate français du XIXe siècle se retrouvent par magie dans le musée de l'Ermitage à Saint-Petersbourg au début du XVIIIe siècle et deviennent complices au cours d'un extraordinaire voyage dans le temps, à travers le turbulent passé de la Russie.

« **L'Arche russe** est bâti sur un incroyable tour de force technique : un unique plan de 96 minutes tourné à la Steadycam et en vidéo haute définition, à travers le musée de l'Ermitage de Saint-Petersbourg. » *(lesinrocks.com)*

« Cette stupéfiante aventure cinématographique, infiniment plus impressionnante que n'importe quel film d'action hi-tech d'Hollywood, a été incluse dans le livre Guinness des records. Elle a aussi gagné sa place dans l'histoire du développement technique et philosophique du cinéma... Le film est intelligent dans son traitement de l'histoire, très souvent amusant par son genre narquois et fréquemment beau (surtout la scène où la cour russe reçoit la pétition du Shah de Perse) ». *Philip French (guardian.co.uk)*

« ... Avec **L'Arche russe** (2002, 1h30), la confrontation du mort et du vif – qui apparaissait à l'intérieur du film dans **La Pierre** et **Le Deuxième cercle** – est le processus qui préside à l'élaboration même du film puisque, pour la première fois dans ses films de fiction, Sokourov se confronte à l'histoire russe – abordée jusqu'ici seulement de façon latérale par le documentaire. Dans **L'Arche russe**, si cette confrontation ne peut pas avoir lieu à l'intérieur même du film, c'est que des deux visiteurs de l'Er-

mitage où le passé s'insinue par une fissure de l'espace-temps, seul finit par perdre son invisibilité le diplomate français et non Sokourov lui-même, et la relation spéculaire au passé de son pays sera compliquée par l'intervention de ce personnage et de sa perception (ou de sa non-perception) des fastes de l'Empire russe. [...] La continuité de la prise de vue, cette caméra tournoyant continûment, ne faisant alors que creuser jusqu'au vertige cette discontinuité, cet abîme infranchissable qui nous sépare d'un art de vivre perdu, d'une façon de penser et de sentir qui nous échappe indéfiniment; la continuité du plan-séquence échoue à recoudre la blessure de l'histoire. Il est alors au plus haut point significatif que les seules extases véritables dans **L'Arche russe** soient des images de fuite, telles celles des petites filles qui se sauvent en courant ou celles de l'impératrice qui s'enfuit sous la neige – loin de l'agitation factice du bal final dont la vacuité ne fait que porter à l'exaspération notre impuissance à revivre le passé. Sans compter, bien sûr, les extases picturales quand la caméra se fige en gros plan sur un détail d'un tableau de Van Dyck, toujours soutenu par la musique. L'arche russe rejoint ici le documentaire contemporain. Élégie de la traversée où le voyageur itinérant ne trouvait finalement d'authenticité que dans les tableaux des maîtres anciens; l'art est notre seul recours face à la disparition du passé (**L'Arche russe**) et à la dévaluation du présent (**Élégie de la traversée**). »
Bruno Dietsch, Alexandre Sokourov, L'Âge d'homme, 2005, p.31-33.

Joseph Strick

Joseph Strick (1923-2010) a brièvement fréquenté l'UCLA avant de s'engager dans l'armée lors de la Seconde Guerre Mondiale. En 1948, il a produit **Muscle Beach** avec Irving Lerner. Pendant les années du maccarthysme, il a eu pour amis des gens qui étaient sur la liste noire et privés de travail. En 1959, il a fait un film remarqué avec l'un d'eux, Ben Maddow, sur les cotés étranges de la ville de Los Angeles, **The Savage Eye**. Ce film est considéré comme ouvrant la période de l'équivalent de la Nouvelle Vague aux USA avec des auteurs comme Cassavetes, Robert Frank et Alfred Leslie. Il est le cinéaste de la *Beat Generation*. En 1963, c'est Genet et **Le Balcon** où il montre son goût pour la contestation avec un studio de cinéma qui tient lieu de bordel ; c'est ainsi qu'il voit les choses, dit-il. En 1967, il ne craint pas d'adapter *Ulysse*. Il est récompensé en 1970 par l'Oscar du meilleur documentaire pour **Vétérans du massacre de My Lai**. Les années suivantes, son refus d'obéir aux critères d'Hollywood lui valent d'être renvoyé de nombreux projets. Son **Tropique du cancer** (1970), d'après Henri Miller, est classé X aux USA et interdit en GB. Il revient à Joyce en 1977 avec **Portrait de l'artiste en jeune homme**, joué par John Gielgud (dont le dernier rôle fut pour l'adaptation de **Catastrophe** d'un autre irlandais, Beckett, projeté cette année ici à Paris).

Il a également été un homme d'affaires prospère, a créé le simulateur de mouvements à 6 tours utilisé dans les parcs d'attractions. En Grande-Bretagne, il a fait de la mise-en-scène pour la Royal Shakespeare Company. Joseph Strick a résidé à Paris à partir des années 1970. Il est mort dans un hôpital parisien, le 2 juin 2010.

Ulysse / Ulysses

(Fiction, Royaume-Uni, 1967, 120', NB, VOSTF)

avec Milo O'Shea, Maurice Rooves, Barbara Jefford

Adaptation du légendaire roman de James Joyce, réputé inadaptable, ce film fut partiellement censuré à Cannes et interdit jusqu'en 2000 en Irlande. Vingt-quatre heures dans la conscience de Leopold Bloom et dans la ville de Dublin, le 16 juin 1904 est une journée célébrée en Irlande depuis 1954.



Un nombre important de sous-titres ont été modifiés lors de sa projection au Festival de Cannes en 1967. Joseph Strick s'en aperçoit et essaye d'interrompre la projection. Après avoir été poussé en bas des escaliers par les agents du service d'ordre, il quitte le festival. Le film est tout de même nommé aux Oscars pour le meilleur scénario.

Joseph Strick se souvient de la sortie d'Ulysse (texte publié sur le DVD) :

« On a eu deux alliés de taille pour faire ce film.

Le premier, c'est le fait qu'il existe assez de gens qui respectent ce travail et qui seront des bénévoles, des 'petites mains' et des enthousiastes dans le monde de la réalisation. Tous les acteurs et l'équipe de tournage vont accepter de travailler pour le minimum afin de prendre part à ce qui doit être une grande aventure dans le domaine de la réalisation.

Tant de gens talentueux et cultivés passent leurs vies à faire de la merde, alors s'identifier avec une œuvre qui a des chances d'être importante, cela se révèle très attirant et même nécessaire pour leur moral.

L'autre allié, c'est la certitude que les crétiens vont réagir avec tellement de violence que cela va retentir de façon certaine et positive sur le box-office. C'est une chose de ne pas compatir pour le prince Charles, mais que penser de la déclaration de sa belle mère comme quoi si on projetait **Ulysse** les gens se mettraient à faire l'amour en pleine rue à Picadilly Circus ? (...)

Les réactions à la sortie du film ont eu de quoi satisfaire les espoirs les plus fous. Tous les critiques dont les jugements autrefois m'avaient rendu furieux aimaient ce film. Il est étrange de n'avoir soudain plus d'ennemi ! Mais alors les censeurs ont débarqué, qui se sont attiré l'opprobre de tous pour un film tiré d'un livre qui avait échappé une génération plus tôt à la surveillance de ces examinateurs obsessionnels. On a fait une traduction dans vingt-cinq pays et chaque pays l'a interdite ! Que demander de plus quand on montre des films ?

Il s'est passé des choses totalement bizarres et surréalistes. Les australiens l'ont interdit complètement. En Nouvelle Zélande, il fut décidé que l'on pourrait voir le film, mais en séparant le public, femmes et hommes, les uns après les autres ! Même les ouvreuses n'avaient pas le droit de travailler quand les séances étaient pour hommes ! Alors les australiens frustrés ont pris l'avion pour aller voir **Ulysse** en Nouvelle Zélande. Vous vous rendez compte ?

J'espère que ce film vous plaira. Nous avons aimé le faire. »

Andreï Tarkovski

Tarkovski est né en 1932 à Zavrajye, URSS. Après des études de musique, de peinture et d'Arabe, Tarkovski travaille comme géologue en Sibérie, de 1952 à 1956, avant d'entrer au VGIK de Moscou où il fut l'élève de Mikhaïl Romm. En 1962, **L'enfance d'Ivan** a partagé avec **Journal intime**, de Valerio Zurlini, le Lion d'Or du festival de Venise. En 1969, **Andreï Roublev** reçoit le Prix de la critique internationale à Cannes et fit connaître son auteur dans le monde entier. En 1972, Cannes attribua à **Solaris** le Prix spécial du jury. **Stalker** fut terminé en 1979. En 1982, Tarkovski part en Italie pour préparer avec le scénariste Tonino Guerra **Nostalgia**, une coproduction italo-française avec une participation soviétique. Le film, poème sur l'exil et la nostalgie à travers le voyage en Italie d'un écrivain russe, reçut à Cannes en 1983 le Grand Prix du cinéma de création, partagé avec **L'Argent** de Robert Bresson. Pour le cinéaste, l'exil commençait également : il resta en Italie avec son épouse et collaboratrice Larissa et se battit pour que le reste de sa famille puisse le rejoindre, ce qui se produira début 1986. Son dernier film, **Le Sacrifice**, reçut le Grand Prix spécial au festival de Cannes.

Mort à Paris le 29 décembre 1986, Andreï Tarkovski est enterré au cimetière russe de Sainte-Geneviève des Bois, non loin de Paris.

Solaris / Солярис

(Fiction, URSS, 1972, 165', Couleur, VOSTF)

avec **Natalia Bondartchouk**, **Donatas Banionis**, **Jüri Järvet**

La planète Solaris semble faire revivre le passé et le cosmonaute Kris, envoyé pour enquêter sur la station d'où les scientifiques observent la terre, s'embarque pour un étrange voyage.

Prix spécial du Jury à Cannes en 1972.



« Si le titre semblait paradoxal pour un film qui met en scène les deux tiers de son intrigue dans un vaisseau spatial dont les seules vues extérieures sont celles de l'inquiétant océan de Solaris, il apparaît désormais comme un titre tout à fait approprié tant ce film est une ouverture et nous éclaire sur l'impétueux labyrinthe de l'âme de chacun de nous. Si Antoine De Baecque parlait de la quête insatiable de Kris en termes de « stratégie de l'engloutissement » (*Paris : Editions de l'Etoile/Cahiers du Cinéma, 1989, Collection Auteurs, p. 74*), je dirai plutôt que cela s'apparente à une stratégie de l'éclosion : l'introspection existentielle de Kris est la condition nécessaire à l'ouverture clairvoyante qui lui permet de comprendre son être authentique et le monde qui l'entoure. Finalement, le voyage sur Solaris ressemble à une prise de conscience de l'asservissement de l'homme à une entité qui le dépasse. S'agit-il d'une croyance aveugle en un Dieu dominateur ? S'agit-il de laisser place à un inconscient hyper développé et manipulateur ? C'est la représentation de la réflexivité de la conscience, c'est-à-dire ce par quoi l'homme s'interroge sur sa propre finitude. » *Peggy Saule, Cadrage Février 2009 (cadrage.net)*

Bertrand Tavernier

Né en 1941, le futur réalisateur se passionne très tôt pour le cinéma. Poussé par ses parents à étudier le droit, il fonde avec ses amis de la Sorbonne le journal cinématographique *L'Etrave* et crée quelque temps après le ciné-club Nickel Odéon où ils projettent des films rares. Lors d'un interview avec Jean-Pierre Melville, il est engagé par ce dernier comme stagiaire sur le tournage de **Léon Morin, prêtre** (1961). Pendant les années qui suivent, il se distingue en écrivant des scénarios et articles pour plusieurs revues, notamment *Positif* et *Les Cahiers du cinéma*. Avec son premier long métrage, **L'Horloger de Saint-Paul**

(1974), il reçoit plusieurs prix, dont le prix Louis-Delluc et l'Ours d'argent à Berlin. Les réflexions critiques et politiques sur la société et les mœurs sont une constante de son œuvre, qu'il traite de sujets historiques : **Que la fête commence** (1975), César du Meilleur réalisateur, **Le Juge et l'assassin** (1975), César du Meilleur scénario – ou actuels, comme en témoignent **Des Enfants gâtés** (1977) et **Ça commence aujourd'hui** (1999), deux regards lucides sur la France contemporaine. En 1995, son film très controversé **L'Appât** est récompensé par l'Ours d'or à Berlin.

Les guerres viennent le hanter l'espace de quelques films **Capitaine Conan** (1996), **La Vie et rien d'autre** (1989), mais il s'interroge aussi sur les liens intimistes de la filiation, comme le démontrent **Un Dimanche à la campagne** (Prix de la mise en scène à Cannes en 1984) et **Daddy Nostalgie** (1990). Passionné de cinéma nord-américain, Bertrand Tavernier a réalisé en 2009 l'adaptation au cinéma du roman **Dans la brume électrique**, avec Tommy Lee Jones.

Bertrand Tavernier est président de l'Institut Louis-Lumière, vice-président de l'Association Premier Siècle et membre de l'ARP. Il a rédigé en collaboration avec J.-P. Coursodon, *Trente ans de cinéma américain* (1970) et *Cinquante ans de cinéma américain* (1995). Il s'intéresse aussi au cinéma documentaire et à la télévision. Sa maison de production « Little Bear » a coproduit ses films à partir de 1977, ainsi que des films de Bernard Favre, Marcel Ophuls et Pierre Jolivet.

La Mort en direct

(Fiction, France/Allemagne, 1979, 129', Couleur)

avec Romy Schneider, Harvey Kettel, Max Von Sydow

*Une femme va mourir et c'est le meilleur spectacle imaginé par un producteur, qui fait implanter une caméra dans l'œil d'un homme qui la suit, pour ne rien faire rater de ces moments palpitants aux téléspectateurs qu'il convoite. D'après le roman de David Compton *The continuous Katherine Morten*.*

« Le bonheur de redécouvrir le vrai film que j'avais tourné et qui, au fil des années, avait été mis à mal dès sa sortie où le distributeur, paniqué, avait retiré toutes les versions originales en anglais pensant que la VF serait plus commerciale. Le format Scope avait été refusé le plus souvent à la télé, les copies que j'avais fait tirer s'étaient abîmées, les couleurs s'étaient affadiées. Là, j'ai retrouvé, intacts, tous les parti pris de lumière, le lyrisme des paysages, des ciels d'Écosse magnifiquement photographiés par Pierre William Glenn qui font partie de la dramaturgie et les quatre ou cinq nuances de vert dans le même plan. Et, en opposition, la masse sombre, austère et belle de Glasgow, sublime ville avec ses bâtiments construits par Charles Mackintosh et qui à l'époque était ravagée par le chômage et la misère. Ville idéale pour évoquer un monde qui se désagrège. Et puis, c'était original de faire un film de SF dans des décors victoriens. La fierté de constater que tout ce que disait le film restait d'actualité et tristement prémonitoire. Ce qui

se voulait une fable futuriste à la Orwell était pratiquement devenue une œuvre néo-réaliste. Je ne parle pas seulement du traitement des médias, de la télé réalité (notion qui n'existait pas à l'époque), de la dictature de ces images où « tout est important et rien ne compte » de l'invasion de la vie privée, mais toutes les autres touches qui montrent les SDF parqués dans une église, chassés des centre-ville, les professeurs remplacés par les ordinateurs, les livres écrits par les ordinateurs. Toute cette dramaturgie de l'inquiétude qui me valut les éloges chaleureux de Paul Virilio.

Fierté devant la musique splendide d'Antoine Duhamel, devant les décors de Tony Pratt qui fit ensuite **Excalibur** et **Hope and Glory** : le marché aux puces créé de toutes pièces avec le premier plan au steadycam dans un film français. » *Bertrand Tavernier Novembre 2013. Bertrand Tavernier à propos de la ressortie en copie restaurée de son film (franceinter.fr)*



« Concernant les changements de points de vue, j'avais été marqué par **Le Voyeur** de Michael Powell, dans lequel il y a un nombre inouï de passages entre l'objectivité et la subjectivité, mais aussi d'une certaine manière par **Fenêtre sur cour**. Deux films qui m'avaient bousculé, et qui m'ont influencé. » *B. Tavernier Entretien avec Antoine Royer le 13 janvier 2013.*

« Justement, le film arrive à travers ces plans dont on parlait précédemment à mettre le spectateur dans un état d'inconfort assez proche de ce qu'on peut ressentir face au Powell ou au Hitchcock : un état paradoxal, en tout cas dual, entre notre empathie première de spectateur qui fait qu'on veut la voir s'échapper, et en même temps ce voyeurisme qui fait qu'on ne veut pas la perdre de vue. » *A. Royer (dvdclassik.com)*

Szabolcs Tolnai

Né en 1971 à Subotica, Yougoslavie.

Diplômé de l'Académie des Arts dramatiques de Novi Sad (Serbie), Szabolcs Tolnai est l'auteur de films de fiction, de documentaires et de reportages. Il est également metteur en scène. Son dernier film **Le Sablier** (2007), d'après Danilo Kiš, était accompli et a été récompensé dans de nombreux festivals internationaux.

Un Film d'été / Letnji bioskop / Nyári mozi

(Fiction, Hongrie/Serbie, 1999, 67', NB)

avec Molnár Ferenc, Félix Lajkó, Losonc Rezso, Erno Sagmeister

Voïvodine. Été. Deux cinéastes improvisés, accompagnés d'un chien, en repérage sous le soleil de plomb pour réaliser un film.



Kersti Uiibo

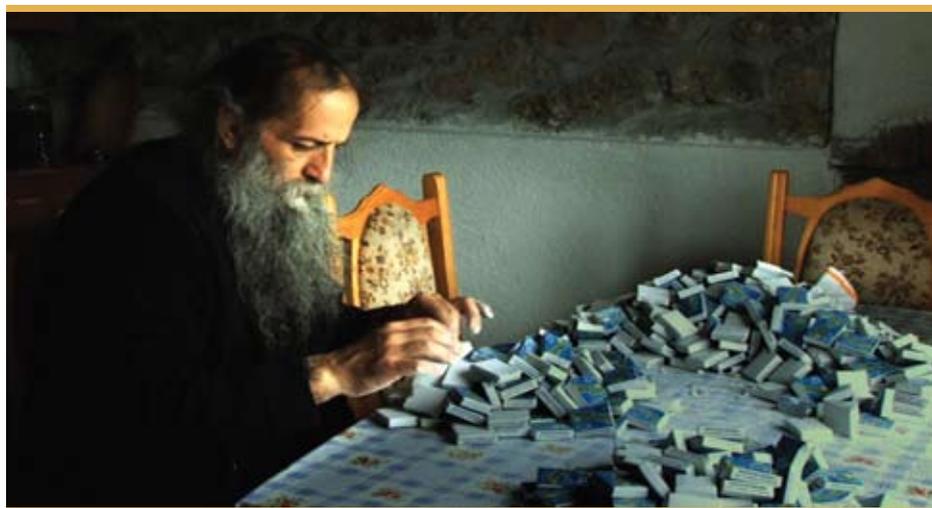
Kersti Uiibo est une réalisatrice indépendante partageant sa vie entre l'Angleterre et l'Estonie. Sa passion? « Voyager dans les profondeurs de la nature humaine ». Elle a appris l'observation sur la côte de la mer Baltique et en étudiant la réalisation documentaire à l'Ecole Nationale de Cinéma du Royaume-Uni. Elle fait des documentaires afin d'éprouver « la joie et la douleur d'être vivante ». Les documentaires de création de Kersti Uiibo ont remporté de nombreux prix dans les festivals de Chicago, St. Petersburg, Sydney, Pärnu, New York, Edimbourg, Téhéran, Belgrade, Munich... Elle a représenté le cinéma documentaire estonien aux rétrospectives baltiques du Festival « Cinéma du Réel » à Paris, à Londres et à Montréal. Elle est également membre du réseau documentaire européen (EDN) et donne régulièrement des masterclasses. Filmographie: **Heartsong**, **Diva in the Bath**, **Evald's Acre**, **Etroite est la porte**, **Still Life with Wife**. Les deux derniers ont été présentés dans notre festival.

This Is The Day

(Documentaire, Estonie, 2011, 65', Couleur, VOSTF)

Au dessus du village serbe de Velica Hoca, au Kosovo, ce film serein nous révèle un monastère où le temps coule lentement.

Kersti Uiibo filme calmement. Elle a déclaré que ce film lui avait appris la patience: en voyage en 2000 au Kosovo, tentant de trouver des signes de réconciliation, la seule personne à ne pas lui demander son origine fut le Père Miron. Il fallut 7 ans avant d'avoir la permission de filmer, puis 4 ans pour le film et le montage... L'attente a permis de ne plus faire qu'une avec le lieu. (*persistenceistance.in*)



Roger Vadim

Roger Vadim (de son vrai nom Roger Vladimir Plemyannikov) est né à Paris en 1928 de père russe et de mère française. A 19 ans, il abandonne les études pour tenter la vie d'artiste. Il devient assistant de Marc Allégret, à l'occasion scénariste, journaliste ou comédien, jusqu'à 1956 lorsqu'il débute avec **Et Dieu créa la femme** avec Brigitte Bardot, son épouse à l'époque, dans le rôle principal. Le film rencontre un grand succès aux Etats-Unis et produit un scandale en France pour son immoralité. La jeune actrice devient un mythe vivant. Le personnage de jeune femme libre que Brigitte Bardot y impose est une provocation qui introduit une note de fraîcheur et de nouveauté dans le cinéma français, deux ans avant la Nouvelle Vague. Dans sa carrière, Vadim réalise une vingtaine de films dont **Les Liaisons dangereuses 1960** (1959), **Le Vice et la vertu** (1963), **Barbarella** (1968), **La Jeune fille assassinée** (1974). A partir des années quatre-vingt, il se consacre davantage au théâtre, à la télévision et à l'écriture (il publie quatre romans). Il meurt en 2000, à Paris.

Barbarella

(Fiction, France/Italie, 98', 1968, Couleur, VOSTF)

avec Jane Fonda, John Phillip Law, Ugo Tognazzi, Marcel Marceau



En l'an 4000 le président de la république terrienne confie à l'astronaute Barbarella une mission spéciale. Elle doit retrouver le redoutable professeur Durand Durand, qui vient de mettre au point une arme effroyable : le « polyrayon 4 » qui met en danger l'équilibre de l'amour universel. Dans sa mission, elle va côtoyer des êtres plus étranges les uns que les autres : des poupées aux dents acérées, un ange aveugle perdu dans un labyrinthe, un homme des glaces ou encore des perruches aussi dangereuses que celles de **Les Oiseaux**, d'*Hitchcock*.

« Aussi interminables que soient les jambes de Jane Fonda, Barbarella promet pourtant dès l'ouverture d'autres raisons de se réjouir : aventures débridées, rencontres loufoques, décalage par rapport au genre... étonnamment, le film vient nous chercher là où on ne l'attendait pas. Quand des enfants torturent Barbarella à l'aide de poupées mécaniques, quand Vadim nous présente le labyrinthe de la ville maudite de Sogo ou lors d'une rencontre hilarante avec le maladroit chef de la résistance (David Hemming). Déconnectées de toute narration, ces scènes hallucinées donnent au film la folie, la douce étrangeté promise au départ. » *Fabien Alloin (iletaitunefoislecinema.com)*

Lars Von Trier

Né en 1956, Lars Von Trier réalise des courts-métrages dès l'enfance et se forme à l'École de cinéma danois jusqu'à son film de fin d'études, **Images of Relief** (1982). Son premier long-métrage **Element of Crime** (1984) pose les bases de son univers, stylisé et formel, ici pellicule aux tons jaunes, avec une intrigue policière située au Caire. Le trublion esthète fait ensuite sensation avec **Epidemic** (1987) et **Europa** (1991). En 1995, avec des amis cinéastes, Lars Von Trier lance le concept Dogme 1995 qui vise à un cinéma débarrassé des conditions de tournage factices et classiques, au profit d'images, de lumières et de décors bruts. Les premiers films du mouvement sont acclamés : **Breaking the Waves** (1996), reprise de **Ordet** de Dreyer, **Festen** de Thomas Vinterberg (1998), et **Les Idiots** (1998). La reconnaissance internationale se confirme avec **Dancer in The Dark** (2000), film social et musical avec Björk et Catherine Deneuve, Palme d'Or à Cannes.

Lars Von Trier se lance ensuite dans la peinture d'une Amérique communautaire implacable, de la vengeance au racisme, avec les sombres et rétro **Dogville** (2003) et **Manderlay** (2005), tournés dans les décors de hangars où les maisons sont figurées par des lignes sur le sol.

Il participe au collectif **Visions of Europe** (2004). Retour au « pur danois » et incursion dans la comédie pour la fable sur le travail **Le Direktør** (2006), avant un segment du collectif cannois **Chacun Son Cinéma** (2007) et l'aventure horrifique d'un couple en forêt **Antichrist** (2009). **Melancholia** (2011) est son dernier opus.

Europa

(Fiction, Danemark, 1991, 110', Couleur, VOSTF)

avec Jean-Marc Barr, Barbara Sukowa et la voix de Max von Sydow



En octobre 1945, Leopold Kessler, jeune Américain d'origine allemande, part pour l'Allemagne et devient contrôleur des wagons-lits. Depuis le train qui sillonne l'Allemagne, le jeune homme découvre un pays déchiré et détruit et il s'enfonçe plus encore dans l'Europe.

« Personne n'est foncièrement coupable ou innocent, pronazi ou pro-américain, mais subitement, tout le monde doit choisir son camp ; celui qui ne le fait pas est condamné, plus vite encore que les autres.

Lars Von Trier crée pour ce monde de cauchemar une image exceptionnelle, d'une incroyable recherche technique. Outre le Prix du jury, **Europa** lui vaut le Grand Prix Technique à Cannes. Mêlant le noir et blanc à de brusques assauts de couleur, il recourt largement à la transparence, un procédé qui lui permet de créer des effets de surimpression fantasmagorique avec différentes grosseurs de plan et de mettre en relief un seul objet en couleur sur un fond de noir et blanc. Avec cette image évoquant l'expressionnisme allemand, Lars Von Trier s'inscrit pleinement dans la tradition de films tels que **Le Cabinet du Docteur Caligari** ou **M le Maudit**.

Ce voyage vers la guerre, vers l'opacité de l'humain et vers son propre destin, c'est au moyen du train que Leopold Kessler peut l'entreprendre. D'abord réel de Berlin à Francfort, de Brême à Munich, le voyage devient intérieur, métaphorique. Le train

dans Europa est d'abord le moyen de se transporter d'un lieu à l'autre, de se déplacer de ville en ville pour montrer tous les aspects de ce Vieux Continent détruit. La marche du train qui avance dans la nuit, c'est bien sûr celle de l'histoire, le symbole du destin de l'Europe d'après-guerre, le triste rappel des trains de déportés. Mais c'est aussi une métaphore de l'intériorité et de la conscience du personnage : toutes les séquences décisives de la vie de Leopold Kessler se déroulent dans ce train ; c'est dans ce train qu'il devra lui-même faire des choix et dans ce train encore que se cristallisent leurs conséquences. » *Virginie* (cineclub-normalesup.blogspot.com)

Peter Watkins

Grace aux portes ouvertes par le Free Cinéma, la BBC engage une série de cinéastes qui deviendront bientôt célèbres. Peter Watkins (né en 1935) est de ceux-là. En 1964, **Culloden** reconstitue une bataille de 1746 sous forme de reportage d'actualité. C'est une première et un succès. En 1966, **La Bombe**, sous forme de pseudo-film d'archive, sort en salle mais n'aura l'autorisation de diffusion télévisée qu'en 1985. Ironiquement le film obtient l'Oscar du meilleur documentaire! Peter Watkins part au USA et le controversé **Punishment Park** (1971) est une grande réussite formelle. En 1973, **Munch**, long documentaire coproduit par la Suède et la Norvège est encore une preuve de l'audace dont Watkins marque sa démarche historique critique.



Il travaille ensuite avec les télévisions scandinaves. **The Journey** (Sweden/Canada, 1983-87), film de quatorze heures trente, fut divisé en chapitres de 45 minutes se terminant tous sur une interrogation.

Free Thinker (1994) et **La Commune** (2001) sont encore l'occasion de constater que ses sujets et sa technique ne sont pas au goût du jour.

« Dérangé par la relation passive, hiérarchisée et fondée sur l'idée de spectacle que le cinéma ou la télévision établit avec le spectateur, Watkins n'a eu de cesse, à travers son œuvre, de déconstruire cette dynamique et d'explorer d'autres possibilités. Inévitablement, s'en prendre aux structures politiques qui gouvernent la distribution dans les médias a mené à des conflits avec ces mêmes institutions qui l'avaient autrefois soutenu. » *Will Fowler (screenonline.org)*

Culloden / The Battle of Culloden

(Fiction, Royaume-Uni, 1964, 75', NB, VOSTF)

avec des amateurs, certains descendant des soldats de l'époque

En 1743, un reportage télévisé nous fait assister à l'écrasante victoire du duc de Cumberland sur les écossais menés par le prince Charles Edouard. Anachronisme provocateur pour nous plonger dans l'immédiateté du passé et nous en montrer toute l'horreur malgré la distanciation temporelle. Docu-fiction historique d'une efficacité redoutable.

« La bataille de Culloden, le 16 avril 1746, fut la dernière bataille à se produire sur le sol britannique. (...) Sur la lande aride de Culloden balayée par les pluies, près d'Inverness, les 1000 hommes de l'armée du Bonnie Prince Charlie, rejointe par 5000 highlanders affaiblis par la faim, furent massacrés par l'armée du Roi George II, qui perdit 50 hommes. Les Highlanders s'enfuirent. Dans les semaines qui suivirent, environ 1000 d'entre eux périrent, pourchassés par les troupes britanniques, au cours de ce que l'on a appelé le 'viol' des Highlands, et ceci mena à la destruction de la culture gaélique clanique et à des déportations, connues sous le nom de 'nettoyage' des Highlands pendant le siècle qui suivit.

Au moment du tournage (c'était les années 60), l'armée américaine 'pacifiait' les montagnes du Vietnam et je voulais faire un parallèle entre ces événements et ce qui s'était passé chez nous deux cents ans plus tôt, en incluant nos connaissances sur les événements postérieurs qui se réduisaient à l'image passablement limitée et exotique du 'Bonnie Prince Charlie' tel qu'on le voit sur les étiquettes des bouteilles de whisky Drambuie. Ensuite, je voulais en finir avec l'emploi conventionnel d'acteurs professionnels dans les mélodrames historiques qui fournissent un éloignement confortable de la réalité, je voulais des amateurs, des gens ordinaires pour reconstituer leur histoire. De nombreux figurants dans l'armée de notre film étaient des descendants directs de ceux qui furent tués sur la lande de Culloden. »
(p Watkins.mnsi.net)

La Bombe / The War Game

(Docu-fiction, Royaume Uni, 1965, 47', NB, VOSTF)

avec des amateurs

En pleine guerre froide, mise en scène d'une attaque nucléaire alternant avec des déclarations d'officiels sur l'utilisation des armes nucléaires.

« Ce qui m'intéressait dans ce film c'était de briser l'illusion de la réalité produite par les médias. Ma question était : « elle est où la réalité ? »... dans la folie de certaines déclarations de ces représentants de l'establishment, sur le devant de la scène, qui citaient la doctrine officielle du jour, ou bien dans la folie des scènes de fiction mises en scène dans le reste de mon film qui présentaient les conséquences de leurs affirmations ? Alors, pour ce faire, j'ai abondamment entrecoupé les entretiens parlés. » *Peter Watkins (p Watkins.mnsi.net)*

Bo Wideberg

Bo Wideberg (1930-1997) est un des grands noms du cinéma suédois. Son manifeste polémique **Une Vision du cinéma suédois** (1962) le fait remarquer des producteurs, mais la Suède sent décidément le souffre.

« **Le Péché suédois**, titre imbécile qui ne traduit pas le Barnvagnen (**La Voiture d'enfant**) original, premier film tourné par Widerberg, fut reçu comme le manifeste de la Nouvelle Vague scandinave: acteurs sans expérience (Thommy Berggren débutait, Inger Taube était mannequin), tournage dans la rue, sujet moderne, ton libre – ce que les Anglais du Free Cinema pratiquaient alors, ce que les jeunes Tchèques, Hongrois et Polonais allaient bientôt pratiquer. » *Lucien Logette (universcine.com)*

A Berlin, il reçoit le prix Fipresci pour **Amour 65** et se fait connaître du grand public par **Elvira Madigan** en 1967. En 1968, il adapte aussi Hamsun avec **Victoria** et participe au film collectif (avec, entre autres, le jeune Roy Andersson), **The White Game** pour protester contre la présence de la Rhodésie à la coupe Davis contre la Suède (la Rhodésie, coupable d'apartheid en sera exclue en 1970 et changera de régime et de nom en 1979).

Wideberg s'oppose donc au cinéma suédois établi en choisissant de traiter des luttes sociales, présentes et passées: **Adelen 31** (1969), la grève de 31 qui donna naissance à la révolution suédoise', puis **Joe Hill** (1971), splendide portrait d'un rebelle américain d'origine suédoise chanté par Woody Guthrie et Joan Baez.

Adelen 31 obtient le Grand Prix du jury à Cannes en 1969 et **Joe Hill** le Prix spécial du jury en 1971. Un Prix spécial est décerné à **Une Histoire d'amour** en 1995, à Berlin.

Elvira Madigan

(Fiction, Suède, 1967, 65', Couleur, VOSTF)

avec Pia Degermark, Thommy Berggren, Lennart Malmer

Amour fou entre un comte suédois et une artiste de cirque à la fin du XIX^{ème} siècle. Œuvre puissante inspirée d'une célèbre ballade suédoise, l'amour fou entre une funambule et un comte marié et père de six enfants est filmé avec raffinement. Superbe hymne à la vie. Prix d'Interprétation Féminine à Pia Degermark à Cannes en 1967.



« Comme les habituels héros du cinéaste, ces personnages rompent avec leur environnement pour s'accomplir et vont cacher leur amour dans une campagne perdue. D'un argument pour *presse du cœur*, Widerberg tire un film magnifique, glorification du couple et de l'amour – et même si le suicide final s'avère la seule manière de sortir de l'impasse où ils se trouvent, il ne constitue pas une défaite. Le romantisme des situations, la beauté de la lumière, le panthéisme qui s'exprime dans la captation des paysages naturels, la qualité de l'interprétation de Pia Degermark (primée à Cannes) et de T. Berggren, tout justifie le succès d'**Elvira Madigan** et les récompenses récoltées un peu partout. » *Lucien Logette (universcine.com)*

Krzysztof Zanussi

Né en 1939 à Varsovie en Pologne, Krzysztof Zanussi effectue d'abord des études de physique à Varsovie, puis de philosophie à Cracovie. Il étudie ensuite le cinéma à l'Ecole de Lodz auprès du cinéaste Andrzej Munk.

Après avoir réalisé plusieurs court-métrages, dont certains sont primés dans différents festivals, notamment **Le Chemin du ciel** qui obtient le Grand Prix du Festival des films

amateurs en 1958, Krzysztof Zanussi réalise son premier long-métrage, dès la fin des années 1950. En 1969, **La Structure du cristal** remporte des prix dans de nombreux festivals (Pologne, Argentine, Espagne et Panama). Le lien entre le titre de ce film et les études de physique qu'il a effectuées se retrouve dans ses œuvres suivantes : **Illumination** (1973), **La Constante** (1980). La mise en équation des différents événements qui surviennent au cours de l'existence est une des obsessions de Krzysztof Zanussi. Mais son thème favori reste le rapport entre la vie et la mort, cette certitude qu'a l'individu de sa destinée. La réflexion est imposée au spectateur dans chacun de ses films. Krzysztof Zanussi est considéré comme l'un des cinéastes les plus brillants de "la troisième génération". Ce groupe est composé de cinéastes qui, contrairement à Andrzej Wajda ou Andrzej Munk, n'ont pas vécu la tragédie polonaise de la Seconde Guerre mondiale.

Ses films les plus récents sont **La Vie est une maladie sexuellement transmissible** (2000), **Persona non grata** (2005), **Le Cœur sur la main** (2009). Son cinéma est imprégné de la période de transition pendant laquelle il a grandi, entre les fantômes du stalinisme et les prémices du libéralisme économique.

Krzysztof Zanussi donne des cours à l'École de cinéma de Lodz dont il a jadis été l'élève. En 1973, il est nommé vice-président de l'Association des Cinéastes polonais. Il a reçu le Prix pour l'ensemble de l'œuvre, en 1981, au New York Film Critics Circle Awards.

Depuis 2002 il est vice président de la Fondation du Centre de la Création Nationale. Il est professeur à l'université de Silésie, au collège Civitas et à l'Université de Varsovie.

En décembre 2012, il a été fait membre de l'Académie du Cinéma européen (EFA) et Commandeur des Arts et des Lettres. Clavis Films va sortir un coffret de ses films en 2013.



La Constante / Constans

(Fiction, Pologne, 1980, 94', Couleur, VOSTF)

avec Tadeusz Bradecki, Zofia Mrozowska, Malgorzata Zajackowska

Witold organise des expositions dans les pays étrangers. En Inde, il découvre les manigances de son patron. Féru d'alpinisme et las des mesquineries inhérentes au monde moderne, il décide de partir réaliser son rêve : escalader l'Himalaya. Mais le mauvais sort qui poursuit l'être seul opposé au reste de la société le frappe de plein fouet... Palme d'or à Cannes en 1980.

Le passé d'étudiant en physique, puis en philosophie, de Krzystof Zanussi a profondément influencé le choix des titres de ses films. Avec **La Structure de cristal**, son premier long-métrage, **Illumination** et **Spirale** et **La Constante** n'échappe pas à la règle. **La Constante**, terme de mathématique qui désigne une quantité indépendante de variables, résume presque ses œuvres précédentes et souligne cette recherche de Zanussi vers un Homme intégral. « Tous mes films, précise-t-il, témoignent de la recherche des valeurs stables dans un monde qui ne cesse de changer. Je tente de définir l'homme intégral, celui qui parvient à faire une synthèse cohérente de ses pensées, de sa morale et de sa sensualité. Une synthèse qui conditionne son instinct et ne l'oblige plus dans la vie à faire des choix, à hésiter. Le héros de **La Constante** est un homme de cette trempe. Il est passé à travers toutes les corruptions, les injustices, les compromis qui régissent notre société. Il demeure ferme, les conséquences de sa rigueur ne l'affectent pas. Il sera réduit à de viles besognes, mais il continuera, irréductible et calme. »

COMPETITION

Before Twilight / Jeszcze nie wieczór de Jacek Blawut

La Cinquième saison de Peter Brosens et Jessica Woodworth

Dollhouse de Kirsten Sheridan

Un Film d'été / Letnji bioskop / Nyári mozi de Szabolcs Tolnai

La Horde / Орда de Andreï Prochkine

Ice Kiss / Iskyss de Knut Erik Jensen

J.A.C.E de Menelos Karamaghiolis

Juan de Kasper Holten

Silence de Pat Collins



MEMOIRE ET DEVENIR

11 Images of a Human / 11 kuvaa ihmisestä de Anastasia Lapsui,
Markku Lehmuskallio

Cool And Crazy / Heftig Og Begeistret de Knut Erik Jensen

Culloden / The Battle of Culloden de Peter Watkins

Elvira Madigan de Bo Wideberg

Europa de Lars Von Trier

Aleksandrinke de Metod Pevec

Film Socialisme de Jean-Luc Godard

Ils sont tous partis / Все ушли de Gueorgui Paradjanov

L'Arche russe / Русский ковчег de Alexandre Sokourov

La Famille de Nicky / Nicky Rodina de Matej Mináč

La Guerre en direct / Rat uživo de Darko Bajić

La Morsure du froid / Burnt by Frost / Brent av frost de Knut Erik Jensen

L'Enclos d'Armand Gatti

Materia oscura de Massimo D'Anolfi et Martina Parenti

Migrations / Seobe de Aleksandar Petrović

Non ou la vaine gloire du commander / 'Non', ou A Vã Glória de Mandar
de Manoel de Oliveira

Palme de Maud Nycander et Kristina Lindström

The Weather Station / La bonne météo de Johnny O'Reilly

Tell Me Lies de Peter Brook

Voyage au début du monde / Viagem ao principio do mundo de Manoel de Oliveira

SCIENCE-FICTION EUROPEENNE

1984 de Michael Radford

Barbarella de Roger Vadim

Cœur de chien / Собачье сердце de Vladimir Bortko

Kin-dza-dza / Кин-дза-дза de Gueorgui Danelia

L'Homme sans âge / Youth without Youth de Francis Ford Coppola

La Bombe / The War Game de Peter Watkins

La Mort en direct de Bertrand Tavernier

La Servante écarlate / The Handmaid's Tale de Volker Schlöndorff

Le Monde sur un fil / Welt am Draht de Rainer W. Fassbinder

Le Trésor des îles chiennes de FJ Ossang

Perfect Sense de David McKenzie

Solaris / Солярис de Andreï Tarkovski

HOMMAGE AUX MAITRES

Sergueï PARADJANOV au Cinéma l'Entrepôt

Sayat Nova (La Couleur de la grenade) / Цвет граната

(Fiction, URSS, 1968, 73', Couleur, VOSTF)

Vie et œuvre en huit chapitres somptueux, du poète arménien Sayat Nova (1717-1794)

Manoel de OLIVEIRA au **Cinéma l'Entrepôt**

avec l'Association Recherche Mimétique, la Fondation Evens et la Fondation Hippocrène.

Acte de printemps / 'O Acto da primavera

(Fiction, Portugal, 1963, 94', Couleur, VOSTF)

Les habitants d'un petit village du Nord du Portugal mettent en scène la Passion du Christ. Une équipe de tournage vient s'installer pour les filmer.

Živojin PAVLOVIĆ au **Centre Culturel de Serbie**

Lancement de la collection des DVDs **Black Wave** par Malavida Films

Quand je serai mort et livide / Kad budem mrtav i beo

(Fiction, Yougoslavie, 1967, 85', NB, VOSTF)

de **Živojin Pavlović**

Les pérégrinations de Yanko dans les marges de la société yougoslave des années 60.

En avant-première mondiale et en présence de l'auteur

Kino klub Beograd

(Documentaire, Yougoslavie, 1980, 47', Couleur, VOSTF)

de **Darko Bajić**

Les mythiques ciné-clubs et la cinémathèque de Belgrade.

L'Embuscade / Zaseda

(Fiction, Yougoslavie, 1969, 80', NB, VOSTF)

de **Živojin Pavlović**

La guerre est finie, on reconstruit. Iva, venu prêter main forte à la révolution, perd vite ses illusions.

Krzysztof ZANUSSI à l'**Institut Hongrois / Cinéma V4**

À l'occasion de l'édition de 5 films de K. Zanussi en DVD : (**La Constante**, **La Vie comme maladie sexuellement transmissible**, **Camouflage**, **La Vie de famille** et **Persona non grata**, avril 2013, clavistfilms.com), nous projetons son film emblématique qui a remporté le Prix du jury à Cannes en 1980.

La Constante / Constans

(Fiction, Pologne, 1980, 94', Couleur, VOSTF)

de **Krzysztof Zanussi**

Witold, las des mesquineries inhérentes au monde moderne, décide de partir pour l'Himalaya.

Manoel de OLIVEIRA à **La Pagode**

Un Film parlé / Um filme falado

(Fiction, Portugal/France/Italie, 2002, 95', Couleur, VOSTF)

La belle Rosa et sa fille parcourent l'Europe en bateau, à la rencontre de personnages cosmopolites

ROSSELINI, GODARD, PASOLINI, GREGORETTI à L'institut Culturel Italien

Rogopag / Ro.Go.Pa.G.

(Fiction, Italie/France, 1963, 111', NB/Couleur, VOSTF)

Quatre sketches sur notre monde signés par **Rossellini**, **Godard**, **Pasolini**, **Gregoretti**.

Exposition des photographies

de **Knut Erik JENSEN** à la Galerie Italienne



Projection de courts métrages à la Galerie Italienne

Verdensteateret (Le Théâtre du monde)

(Documentaire, Norvège, 2004, 13', VOSTA)

Histoire sans parole du plus vieux cinéma de Norvège.

Rosornas väg / Le Chemin des roses

(Fiction, Norvège, 1999-2000, 22')

Une infirmière se souvient d'un prisonnier russe pendant la seconde guerre mondiale.

HOMMAGE AU CINEMA IRLANDAIS

Barry Lyndon de Stanley Kubrick

Film d'Alan Schneider et Samuel Beckett

Irish Destiny de George Dewhurst

La Compagnie des loups / The Company of Wolves de Neil Jordan

La Fin d'une liaison / The End of the Affair de Neil Jordan

Lotus Eaters d'Alexandra McGuinness

The Book of Kells: the Work of Angels? de Murray Grigor

Butcher Boy / The Butcher Boy de Neil Jordan

The Crying Game de Neil Jordan

Ulysse / Ulysses de Joseph Strick

Soirée James JOYCE

Lecture de lettres et projection au Musée de la Poste

Bruce Myers lira les lettres échangées par Nora et James Joyce.

Né à Manchester, Bruce Myers se passionne très jeune pour le théâtre. Etudiant à Trinity College, à Dublin, il devient membre de la compagnie théâtrale de l'université. Il obtient ensuite le diplôme de la Royal Academy of Dramatic Art à Londres et joue d'abord à l'Everyman Theater de Liverpool puis à la Royal Shakespeare Company. En 1970 il rencontre Peter Brook et est invité à rejoindre son Centre International de Recherches Théâtrales à Paris. Bruce Myers a participé à nombreuses créations du Centre et ensuite à celles du Théâtre des Bouffes du Nord (*Timon d'Athènes, La Conférence des oiseaux, Le Mahabharata, La Tragédie d'Hamlet, Le Grand Inquisiteur*). De ses années d'Université à Dublin, il conserve des souvenirs très profonds et il a la passion pour le théâtre irlandais: il a mis en scène *Puits des saints* de J.M.Synge au théâtre Vidy de Lausanne et a joué récemment sous la direction de Peter Brook dans le spectacle *The Fragments* d'après les pièces de Samuel Beckett.

« Ils se rencontrèrent en 1904 et s'aimèrent à la folie »

Lecture de lettres de James Joyce à Nora Joyce suivi de la projection de **Nora**

Nora

(*Fiction, Irlande, 2000, 126', Couleur, VOSTF*)

de **Pat Murphy**

avec Susan Lynch, Andrew Scott, Vinnie McCabe, Veronica Duffy, Ewan McGregor

Deux soirées BECKETT au cinéma / BECKETT on film

Samuel Beckett est né en 1906 à Foxrock dans le sud de Dublin. Samuel Beckett fit ses études au Trinity College de 1923 à 1927. Il ressort diplômé d'un Bachelor of Arts en ayant étudié l'anglais, l'italien et le français. Il enseigne ensuite quelques temps au Campbell College de Belfast puis obtient un poste de lecteur d'anglais à l'Ecole Normale Supérieure de Paris. C'est à cette période qu'il rencontre James Joyce qu'il côtoie durant deux années et qui va fortement l'influencer. De retour en Irlande en 1931 après avoir travaillé avec Alfred Péron sur la traduction d'Anna *Livia Plurabelle* de Joyce, Beckett écrit une étude remarquable sur Proust qu'il publie la même année.

Il séjourne ensuite à Londres où son premier roman *Murphy* sera publié en 1938. Il voyage ensuite en Allemagne où il s'intéresse à la peinture. Il s'installe en France avant la guerre et sera actif comme résistant contre l'occupation nazie. Il échappe de peu à une arrestation puis part se réfugier de 1942 à 1945 dans le Vaucluse. De retour à Paris après la guerre il écrit beaucoup ; des romans (*Molloy* en 1947, *Mallone meurt* en 1948), des nouvelles (*Nouvelles et Textes pour rien* de 1946 à 1950) et des pièces de théâtre, notamment *En Attendant Godot* achevée en 1949 qui, après plusieurs refus, va connaître un très grand succès avec la création parisienne en 1953 puis la première en 1956 à New-York. Dans les années 1960 il voyage beaucoup pour assister aux représentations de ses pièces mais aussi pour participer à leur mise en scènes. Il écrit aussi pour la radio et la télévision, traduit ses œuvres de l'anglais vers le français et se remet aussi à réécrire en anglais. Il reçoit en 1969 le Prix Nobel de Littérature qu'il se refuse à aller chercher.

Samuel Beckett est surtout connu pour ses pièces d'après-guerre *En attendant Godot* (1952) ; *Fin de Partie* (1957) et *Oh les Beaux Jours* (1960) considérées comme des figures du théâtre de l'absurde.

Il continue d'écrire jusqu'à sa mort le 22 décembre 1989 avec, entre autre *Le depeupleur* en 1970 et *Compagnie* en 1978.



Beckett au cinéma : sélection de onze courts

Avant ce projet qui comporte les 19 pièces de Beckett filmées par 19 réalisateurs, seules quatre pièces de Beckett avaient été adaptées pour l'écran. Quelques enregistrements des représentations ont été effectués.

« Le défi pour chaque réalisateur ne consistait pas à simplement à adapter des pièces écrites pour la scène (...) mais il s'agissait de respecter méticuleusement les indications scéniques et de s'y tenir. Un des aspects les plus frappants de ces 19 adaptations effectuées en un temps très court, ce n'est pas simplement l'adhésion réussie des réalisateurs à chaque mot et chaque pause indiqués dans les textes et les didascalies, mais aussi tout simplement la diversité des styles visuels adoptés par les réalisateurs dans leur approche pour faire passer ces oeuvres à l'écran sans qu'ils aient leur droit habituel à éliminer ou réécrire des pages du script. En cela, cette collection est unique » *Michael Dwyer The Irish Times*

Tous les films présentés ont été tournés, sauf mention contraire, aux Studios Ardmore, qu'affectionnait Samuel Beckett.

PREMIÈRE SOIRÉE

Footfalls

(Fiction, Irlande, 2000, 28', VO)

de **Walter Asmus**

avec Susan Fitzgerald, Joan O'Hara

Le bruit des pas: « en auras tu jamais fini de tout faire tourner en rond? »

Pièce écrite en anglais de mars à décembre 1975, Beckett voulait que le bruit des pieds sur le sol évoque le bruit de pas sur des tombes.

Ami intime de Beckett de 1974 à la mort du dramaturge, Walter Asmus, metteur en scène allemand très connu, a monté toutes les pièces de Beckett pour la scène et la télévision. Il a dirigé Roman Polanski dans le rôle de Lucky dans une version française de **En attendant Godot**.

Act without Words I

(Fiction, Irlande, 2000, 16', VO)

de **Karel Reisz**

avec Sean Foley

musique : Michael Nyman

Un homme seul dans le désert...

(Michael Nyman a aussi composé la musique de **La fin d'une liaison** de Neil Jordan)

Écrite en français en 1956 et jouée pour la première fois en 1957 au Royal Court Theatre sur une musique de son cousin John Beckett, cette courte pièce tient du mime et du burlesque, et on pense au travail de Beckett avec Buster Keaton.

Reisz Karel (1926-2002)

Ayant fui les persécutions en Tchécoslovaquie grâce à Nicholas Winton (voir **La famille de Nicky** de Matec Mináč), Reisz sera pilote pour la RAF avant d'intégrer Cambridge. En 1949, il devient critique de cinéma et collabore à la revue *Sequence* de 1950 à 1952 avec Lindsay Anderson et Tony Richardson. **Saturday Night and Sunday Morning**,

sort en 1960, Reisz devient un icône du *free cinema*. **Morgan** (1966) est une œuvre où le cinéaste se livre à une satire débridée qui annonce les mouvements politiques de 1968. Les thèmes de l'excentricité rebelle se retrouvent encore dans **Isadora** (1968), film mutilé de près de 45 minutes et remonté par ses distributeurs.

Reisz s'écarte ensuite des préoccupations sociales mais signe des adaptations : **La Maîtresse du Lieutenant français** (1981), adapté de John Fowles avec le scénario de Pinter et **Chacun sa chance** (1989) écrit par Arthur Miller.

Act without Words II

(Fiction, Irlande, 2000, 11', VO)

de **Enda Hughes**

avec Pat Kinevane, Marcello Magni.

Mime entre deux acteurs autour de deux grands sacs de toile, sous une lumière crue.

Ecrit en français en 1956, les indications scéniques sont d'autant plus précises que Beckett n'avait que ces outils pour 'aiguillonner' ses acteurs comme il le disait.

Enda Hughes a sa propre maison de production Cousins Pictures. Il a réalisé de nombreux courts et s'est fait remarquer aux festivals de courts métrages de Bruxelles et Saint Sébastien. Son long métrage de Science-fiction en 1997, **The Eliminator** tient du film gothique et du thriller.

Rough for theatre I

(Fiction, Irlande, 2000, 20', VO)

de **Kieron J. Walsh**

avec David Kelly, Milo O'Shea.

Deux hommes se parlent dans une rue pas loin du port. « On dirait qu'un jour sans soleil la terre a cessé de tourner... »

La pièce a été écrite en français dans les années 50. Grand admirateur des pièces et des romans de Beckett, Walsh a été séduit par le potentiel cinématographique de cette pièce, qui lui rappelait Laurel et Hardy.

K. J. Walsh, est né à Dublin, il a étudié le cinéma au RCA et a remporté de nombreux prix internationaux pour son film de fin d'études, **Bossanova blues**,.

When Brenda met Trudy, son premier long métrage a été écrit par Roddy Doyle.

Milo O'Shea joue Léopold Bloom dans l'**Ulysse** de Joseph Strick.

Not I

(Fiction, Irlande, 2000, 14', VO)

de **Neil Jordan**

avec Julianne Moore

Treize minutes d'un flot ininterrompu de paroles, gros plan sur la bouche de la protagoniste.

La pièce, ébauchée en anglais en décembre 1963, fut mise de côté pendant neuf ans par Beckett, neuf brouillons furent nécessaires avant qu'il ne fût satisfait du résultat. Beckett exige le maximum du souffle, de la voix, de la bouche et du cerveau.

Neil Jordan (voir rétrospective dans ce catalogue) a déclaré dans le documentaire filmé pendant le tournage qu'il avait relevé le défi que constituait ce monologue en utilisant des lentilles spéciales pour des raisons à la fois esthétiques et pratiques. Il s'agissait de filmer le tunnel noir au fond de la bouche en ne jouant que sur les angles de prises de vue et en une seule prise.

Rockaby

(Fiction, Irlande, 2000, 14', VO)

de **Richard Eyre**

avec Penelope Wilton

Monologue en quatre parties, cette incantation fait alterner les silences et le bruit du fauteuil à bascule qui berce la protagoniste.

Pièce écrite en anglais en 1955, elle a toutes les caractéristiques des autres œuvres : une perspective sombre, une musicalité tendue, de la clarté et le pouvoir d'asséner de petits chocs.

Richard Eyre a travaillé à la BBC dès 1978 pour la série 'Play for Today'. Il a dirigé le Royal National Theatre de 1988 à 1997. Il a dirigé deux films, **The ploughman's lunch** (1983) et **Laughterhouse**, meilleur film au festival de Venise en 1984.

DEUXIÈME SOIRÉE

En présence de Michael Colgan, directeur du Gate Theatre et co-producteur.

Krapp's Last Tape

(Fiction, Irlande, 2000, 58', VO)

de **Atom Egoyan**

avec John Hurt

Le jour de son anniversaire, un homme face à son magnétophone et des bandes, tente de réconcilier la réalité et ce qu'il a perçu autrefois et maintenant...

Écrite en anglais 1958, cette pièce utilise le magnétophone pour surmonter la difficulté d'un monologue de presque une heure ! Beckett a toujours été fasciné par la technologie.

Le tournage prit trois jours, et la pression mise sur l'acteur fut intense. La simplicité trompeuse de cette pièce la rend passionnante et, dans le documentaire du tournage, John Hurt s'insurge contre l'épithète que l'on colle à Beckett, sinistre, ce qu'il traduit dans son interprétation

Atom Egoyan, mondialement connu a travaillé pour la télévision et le théâtre en dehors de ses grands succès, récompensés lors de festivals : **Le voyage de Félicia**, (1999), adapté de l'irlandais William Trevor ainsi que **De beaux lendemains** 1997(d'après Russell Banks) sont les plus connus.

Ohio Impromptu

(Fiction, Irlande, 2000, 12', VO)

de **Charles Sturridge**

avec Jeremy Irons

Un homme et son double, assis à une table... "With never a word exchanged, they grew to be as one".

Écrite en anglais en 1980 à l'université de l'Ohio, la mémoire et la perte se mélangent dans cette pièce envoûtante.

Charles Sturridge, scénariste et réalisateur, a travaillé pour le théâtre, le cinéma et la télévision. Il a réalisé quelques longs métrages, le plus célèbre étant **A Handful of Dust** (1988), adapté de Evelyn Waugh et **Where Angels Fear to Tread** (1991) d'après EM Forster.

Play

(Fiction, Irlande, 2000, 16', VO)

de **Anthony Minghella**

avec Alan Rickman, Kristin Scott-Thomas, Juliet Stephenson

Deux femmes et un homme, dans des jarres, le visage maculé, devisent sur l'adultère.

Écrite en anglais en décembre 1962, cette pièce est axée sur la répétition cyclique, et la dernière indication scénique est 'Repeat Play'. Ce film fut tourné aux studios Pinewood.

Anthony Minghella (1954-2008) s'est consacré exclusivement au théâtre jusqu'en 1986, écrivant des pièces. **Made in Bangkok** lui valut le prix du dramaturge le plus prometteur remis par les critiques de théâtre londoniens en 1984, cette pièce reçut effectivement le Best New Play Award en 1986.

Il commença une thèse sur Beckett, qu'il lisait quotidiennement. Son sens de la langue et la poésie de son écriture ont eu une influence inégalée sur lui. Il disait aimer le côté 'millefeuille' de cette pièce. Trois longs métrages l'ont rendu célèbre : **Truly, Madly, Deeply** (1990), **The English Patient** (1996), très récompensé, **The Talented Mr Ripley** (1999).

Come and Go

(Fiction, Irlande, 2000, 8', VO)

de **John Crowley**

avec Paola Dionisotti, Anna Massey, Sian Philips

Flo, Vi et Ru sont assises sur un banc et se confient tour à tour l'une à l'autre, partageant les nouvelles alarmantes au sujet de la troisième lorsqu'elle s'éloigne.

Écrite en anglais en 1965, cette pièce n'utilise que 121 mots différents

John Crowley a voulu tourner **Come and Go** de manière à suggérer les photos aux couleurs retouchées à la main du début du XX^{ème} siècle afin de contrebalancer le côté

formel et élégant de la pièce et pour mettre en valeur l'utilisation tout à fait exceptionnelle par Becket de costumes aux couleurs vives. John Crowley, est diplômé de l'Université de Cork, metteur en scène et dramaturge, il a reçu de nombreuses récompenses, tant en Irlande qu'au Japon, à Londres qu'à Broadway ou au pays de Galles.

Catastrophe

(Fiction, Irlande, 2000, 7', VO)

de **David Mamet**

avec Harold Pinter, Rebecca Pidgeon, Sir John Gielgud

Quand on ordonne à un homme d'agir en pantin obéissant...

Ecrite en 1982 en français, cette pièce fut présentée à Avignon en 1982 en l'honneur du dramaturge et dissident Vaclav Havel. Cette adaptation a été tournée aux Wilton Music Hall à Londres.

Sir John Gielgud, qui mourut peu de temps après à 96 ans, et la présence du dramaturge Harold Pinter rendent cette courte pièce saisissante. David Mamet, dramaturge et metteur en scène américain très apprécié, a été remarqué en tant que réalisateur pour ses films **Le facteur sonne toujours deux fois** (1981) et **Les Incorruptibles** (1987). Son sens du dialogue incisif lui vient de Beckett et de Pinter.

RENCONTRES ET EVENEMENTS

(retrouvez les horaires et détails pratiques sur le site et dans le programme)

SOIRÉE COURTS MÉTRAGES CROISÉS

(Centre culturel irlandais, Région Île-de-France)

Deux courts métrages irlandais

An Rinceoir (The Dancer)

(Fiction, Irlande, 2011, 4'39, C, VOSTF)

de **Elaine Gallagher**

Pendant un concours de danse irlandaise une jeune fille s'impatiente dans les coulisses. Une fois sur scène elle rayonne.

Tourné au Theatre Axis, Ballymun, Dublin

Remember Me, My Ghost

(Documentaire, Irlande, 2011, 16', Couleur, VOSTF)

de **Ross McDonnell**

Les femmes de Ballymun parlent d'elles pendant qu'on démolit leur quartier.



Deux documentaires soutenus par la Région Ile de France

La vie après

(Documentaire, France, 17', Couleur)

de **Momoko Seto**

Japon 2011, après le tsunami: rencontre avec les sinistrés qui parlent de leur expérience...et de la survie, sur un mode parfois poétique, voire surréaliste.

Le Pays qui n'existe pas

(Fiction, France, 18', Couleur)

de **Cecile Ducrocq**

Jeanne, 12 ans passe un week-end avec ses parents. A la faveur d'une indiscretion, Jeanne apprend que son père a une maîtresse.

Concert de Barry DOUGLAS

Né à Belfast, Barry Douglas fait ses études au Royal College of Music de Londres. En 1986, il reçoit la Médaille d'Or au Concours Tchaïkovsky de Moscou et entame une carrière internationale. Il se produit avec les grands orchestres symphoniques dans le monde entier. Il devient en 1999 Directeur Musical de la Camerata Ireland, formation de chambre qu'il fonde avec des musiciens d'Irlande du Nord et du Sud et avec laquelle il effectue des tournées en tant que chef et soliste. Douglas a reçu l'Ordre de l'Empire britannique en récompense des services rendus dans le domaine musical tout au long de sa carrière. (barry-douglas.com)



Projection et concert à l'Institut Hongrois

Just the Wind / Csak a szél

(Fiction, Hongrie/Allemagne/France, 2012, 91', Couleur, VOSTF)

de **Bence Fliegauf**

avec Lajos Sárkány, Katalin Toldi, Gyöngyi Lendvai, György Toldi

Vingt-quatre heures dans la campagne hongroise contemporaine, à suivre les Roms ordinaires... Ours d'argent au festival de Berlin 2012.

Suivi d'un concert de musique tzigane du **Szandai Project**.

Soiree «Un Regard sur la Vie Monastique»

Auditorium Jean XXIII – Mutuelle Saint-Christophe

Table ronde avec le père Placide, à l'occasion de la sortie de «Le monachisme orthodoxe» aux éditions du Cerf.

This Is the Day

(Documentaire, Estonie, 2011, 65', Couleur, VOSTF)

de **Kersti Uibo**

Un monastère au Kosovo : quatre saisons dans la vie du père Miron.

Où est Sonia ? / Gdzie jest Sonia?

(Documentaire, Pologne, 2012, 50', Couleur, VOSTF)

de **Radka Franczak**

L'histoire d'une jeune sœur orthodoxe peu orthodoxe.

Exposition de photos de plateau et projection au Centre Culturel de Serbie

The Hidden Artist / L'Artiste de l'ombre

(Documentaire, Serbie, 2012, 52', VOSTF)

de **Milorad Đokić**

Les souvenirs et secrets de Voja Mitrović, le maître de la chambre noire, qui a tiré les photos de Cartier-Bresson, Kudelka, Burri, Doisneau, Peternek...

Les souvenirs et les connaissances de Voja Mitrović sont au cœur de ce documentaire, le groupe Magnum n'a pas de secrets pour lui. Tous les témoignages se réunissent autour d'une réflexion : quels rapports ont maintenant entre eux la technologie, le savoir faire et l'inspiration artistique ?

Milorad Đokić est né à Belgrade en 1974 et y a effectué des études de cinéma, littérature et philologie. Écrivain et critique, il travaille pour les médias et a réalisé des nombreux courts métrages et des documentaires.

Cine-Marathon au Centre Culturel de Serbie

Projection de 900 minutes (avec des pauses)

The Story of Film: An Odyssey

(Documentaire, Royaume-Uni, 2011, 900', Couleur, VO anglais)

de **Mark Cousins**

[...] The Story of Film est un exercice de synthèse colossal, fascinant, d'une richesse inouïe, truffé d'anecdotes, d'extraits, d'entrevues et d'analyses de films. [...]MARC CASSIVI, La Presse.

Cinéma expérimental au Centre Culturel de Serbie

Carte blanche à **Pip Chodorov**, cinéaste et producteur.

Actions Quotidiennes

(2008)

de **Giuseppe Zevola**

Brèves vidéos tournées à Naples dans la maison-atelier de l'auteur avec Lucio Lo Gatto qui en a composé les musiques.

Comment parler de fantaisie imaginative et de prédisposition au chaos, à partir objets de la vie quotidienne et de petits événements inattendus.

Instruments de mesure et d'éclairage, éléments comme l'eau d'un robinet, les flammes d'une cuisinière, ou l'air d'un ventilateur, visite inattendue d'un ami, éclipse de lune, tels sont les acteurs des ces brèves vidéos et souvent un petit incident vient, comme un «deus ex machina», renverser la situation.

Table ronde et signature KIEŚLOWSKI au Cinéma l'Entrepôt

Projection

Le Hasard / Przypadek

(Fiction, Pologne, 1981, 122', Couleur, VOSTF)

Alain Martin, journaliste, écrivain et spécialiste de Krzysztof Kieślowski

« Comment donner un éclairage supplémentaire à la personnalité et à l'œuvre de Krzysztof Kieślowski » ?

Table ronde Memoire et Devenir au Cinéma l'Entrepôt

Temps au cinéma. Science-fiction européenne.

Soiree de clôture à la Cité nationale de l'histoire de l'immigration

Projection : **Film surprise**

Cérémonie de Clôture

Remise du PRIX SAUVAGE à l'auteur du meilleur film.

Prix décerné par le jury de cinq membres:

Pierre Henri Deleau, Président (Fondateur de festivals, responsable pendant trente ans de la sélection pour La Quinzaine des Réalisateurs à Cannes)

Nino Kirtadze, réalisatrice, actrice

Jean-François Lepetit, producteur

Olivier Mazoyer, producteur, acteur

Eric Neuhoff, écrivain, journaliste

Le Dimanche au Moulin D'ande

(65, rue du Moulin, 27430 Andé)

11 Images Of a Human / 11 kuvaa ihmisestä

(Documentaire, Finlande, 2012, 52', Couleur, VOSTF)

de **Anastasia Lapsui, Markku Lehmuskallio**

Pouvons-nous nous reconnaître dans les dessins de l'Âge de Pierre?

Projection Prix sauvage 2013 (cf films en compétition)

Le festival se réserve le droit de modifier la programmation et les horaires (informations actualisées sur le site).

Dans la mesure du possible nous avons cité nos sources critiques, nous nous excusons pour tout oubli ou erreur.

Production du festival L'Europe autour de l'Europe – Evropa Film Akt 2013

Partenaires institutionnels et priv



CONFRONTATIONS



EUROPE



CENTRE CULTUREL
IRLANDAIS

PARIS

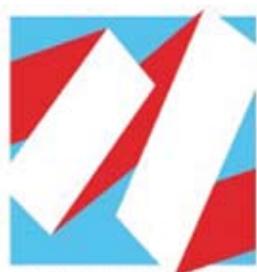


AMBASSADE DE NORVÈGE

AMBASSADE DU
DANEMARK



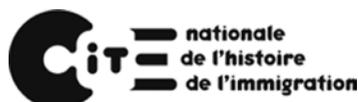
BNP PARIBAS



Mouvement Européen
France

Partenaires associés

l'entrepôt



DOOR STUDIOS



Uachtaránacht na hÉireann ar Chomhairle an Aontais Eorpach
Irish Presidency of the Council of the European Union
eu2013.ie



INSTITUT FINLANDAIS



L'Herne

Galerie **italienne**
PARIS



Maison **des Associations**



MAISON
D'EUROPE
ET D'ORIENT*

Le Moulin d'Andé - CÉCI
Centre des écritures cinématographiques

MUTUELLE
Saint-Christophe
ASSURANCES

LE
MUSÉE
DU MONT-
PARNAS-
SE

RE:VOIR



STUDIO
DES
URSULINES



Partenaires médias



Радио
Телевизија
Србије